

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

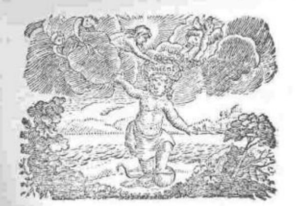
MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME VII.

CONTENANT

LE LIVRE DE JOB.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

PRÉFACE.

Le Livre de Job eſt, ſans contredit, un des plus myſtiques de toute l'Ecriture. On y voit d'abord un homme que Dieu a pris plaiſir de combler de toutes ſortes de biens, & qui, outre ce qui le regarde perſonnellement, eſt une figure admirable de ces ames les plus choiſies, & qu'on trouve preſque uniques dans tout un ſiecle; de ces ames que Dieu comble de ſes faveurs les plus réſervées, & qui ſont ce qu'il y a de plus grand dans les lieux où elles habitent. Il n'y a donc point d'hiſtoire dans l'Ecriture Sainte où les états intérieurs ſoient plus naturellement dépeints que dans LE LIVRE DE JOB. On y voit l'élévation d'une perſonne qui commence d'être intérieure; comment Dieu la comble de biens; la décadence de cet état élevé, & les endroits de dépouillemens intérieurs & extérieurs, par leſquels il faut qu'elle paſſe: enſuite, ſon rétabliſſement dans des graces bien plus abondantes, & qui ſont d'autant plus pures, que cette ame a été plus dépouillée & plus affranchie de toute propriété.

Je ne prétens point expliquer dans cette Préface tout ce que JOB repréſente; mais ce qu'il étoit en effet. Il étoit donc comblé de tous biens; il correſpondoit aux faveurs de Dieu d'une maniere admirable; il avoit une droiture & une ſimplicité très-grande, ce qui eſt le propre caractere d'un homme intérieur; une extrême crainte que Dieu ne fût offenſé chez lui; enſorte que lorſque ſes enfans ſe réjouiſſoient enſemble d'une maniere très-inno-

cente, il offroit à Dieu des facrifices, afin que leurs cœurs fuffent préfervés, de cette joie où le cœur ne doit avoir aucune part : il craignoit qu'ils n'offenfaffent Dieu dans leurs cœurs par l'oublier dans les occafions, par ne lui rendre pas la gloire de tout le bien qu'ils en recevoient. Il eft certain que c'eft là le portrait le plus achevé d'un jufte & d'un Saint, dans tous les degrés d'une juftice & d'une fainteté propre à l'homme. Et, quoique foutenu d'une grace éminente, comblé des dons & des faveurs de Dieu, ce Saint & ce jufte a pourtant befoin d'être purifié, exercé, tenté d'une maniere fi étrange & fi terrible, qu'il n'y en a aucun exemple pareil dans toutes les Saintes Ecritures.

Si un homme fi faint a eu befoin d'une fi terrible épreuve pour être rendu digne de Dieu, faut-il s'étonner que Dieu traite de la même maniere tous ceux qu'il choifit pour lui ? Leurs épreuves font plus ou moins rudes, fortes, longues, que Dieu a plus de deffeins fur eux, auffi-bien qu'à caufe de leur propriété, qui eft, outre une certaine fatisfaction dans leur juftice, une qualité dure & retrécie, une répugnance à fe laiffer dépouiller & à fe perdre totalement ; qui fait qu'ils ne font pas affez difpofés pour fe perdre dans leur derniere fin.

Je déclare, que lorfque je parle des épreuves où je fais voir jufqu'à quel excès de mifere l'ame eft pouffée, j'en exclus abfolument toutes fortes de péchés volontaires. A quelque excès que la tentation foit pouffée, l'homme n'y doit point pécher volontairement. Il eft vrai que l'efprit eft alors fi obfcurci, & le pouvoir que Dieu a donné

au démon fi grand, qu'il paroît à l'homme qu'il veut tout le mal qu'il fouffre : mais il en eft pourtant bien éloigné.

Il eft à remarquer, que JOB n'attribue qu'à Dieu tout ce qu'il fouffre : il le reçoit de fa main avec une réfignation parfaite ; *puifque nous avons reçu*, dit-il, *les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?* Nous avons été comblés de joie dans l'abondance des miféricordes qu'il nous a faites, réjouiffons-nous dans nos peines. Dieu fe rend juftice à lui-même en reprenant ce qui eft à lui, & que nous nous étions attribué infenfiblement : il nous rend auffi juftice à nous-mêmes, ne nous laiffant que ce qui nous appartient, & nous faifant voir ce que nous fommes. Si JOB paroît s'impatienter, il n'en eft rien moins que cela. Il fe trouve animé à foutenir la caufe de Dieu contre fes amis, qui croyoient que l'affliction étoit la preuve de l'injuftice & du crime. Il fait voir, au contraire, que les épreuves font la plus fûre marque de l'innocence, & de ce qu'on eft agréable à Dieu, ainfi que l'Ange (*a*) le dit à Tobie. Ce n'étoit donc pas feulement lui-même qu'il foutenoit, ainfi qu'il eft aifé de le remarquer ; mais bien le parti du jufte tenté & affligé. Il ne penfoit donc pas à lui ; puifque lorfqu'il paroît retourner fur lui-même, c'eft avec une humilité fi profonde, & un fentiment fi vif de fa mifere, qu'on voit qu'il parloit en Prophète. Dieu, après qu'il l'a accablé de tant de maux, paroît encore fe mettre du parti de fes ennemis pour le combattre. Mais s'il met par-là le comble à fa douleur, il y met auffi la fin.

(*a*) Tob. 12. v. 13.

Dieu lui rend enſuite avec ſurcroit & au double ce qu'il lui avoit ôté. Ceci eſt une belle figure de l'état de Réſurrection. L'Ecriture s'exprime là-deſſus en peu de mots, tant parce que ceux qui y ſont arrivés, n'ont plus guere beſoin d'inſtruction, voyant la lumiere dans la lumiere même, & que de plus ils éprouvent ce qu'on pourroit leur dire ſur cela; que parce que le nombre des ames qui aiment Dieu aſſez purement pour ſe laiſſer éprouver & épurer ſelon l'étendue de ſes deſſeins, eſt ſi petit, qu'il y en a très-peu qui arrivent à l'état reſſuſcité.

Ce livre ne doit être lu que des perſonnes vraiment intérieures & déja avancées dans les épreuves; afin qu'elles ſoient ſoutenues & conſolées par l'exemple ſi admirable de JOB & par ſon heureuſe fin. S'il y avoit quelque choſe de mal expliqué, je le ſoumets à la correction de toutes les perſonnes éclairées, n'ayant d'autre intérêt que la gloire de Dieu & le bien des ames ſaintes.

Je dois dire encore, que les ames qui paſſent par les détroits dont il eſt parlé dans JOB, & dans bien d'autres endroits, ſont très-rares. Mais qu'on ne craigne point d'éprouver les rigueurs de l'amour mourant. Cette mort ſi courte, & ces douleurs ſi légeres, (quoique la deſcription en paroiſſe terrible) produiſent des biens ſi grands, ſi immenſes, ſi infinis, que ſi on pouvoit le comprendre, des maux cent fois plus terribles ne paroîtroient rien pour les acquérir. Il ne faut qu'un peu de courage & de fidélité. O vous qui voulez aimer Dieu purement, faites-en l'eſſai! On dira, que les martyrs n'ont point éprouvé cet état: mais un

martyre court & violent a fait ce qu'un martyre plus long & moins ſenſible fait à préſent dans les autres. S. Paul en décrit aſſez pour faire connoître qu'il n'a pas été exempt de ces peines.





LE LIVRE DE JOB,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

V. 1. *Job étoit un homme ſimple & droit de cœur ; & il craignoit Dieu.*

CE ſont les vraies qualités d'un homme ſelon le cœur de Dieu, & qui lui eſt agréable, & celles d'un véritable abandonné, que d'être *ſimple & droit* comme il eſt dit de *Job*. Cette ſimplicité eſt très-néceſſaire. Il faut être ſimple dans ſon fonds, tendant à l'unité & non à la multiplicité ; ſimple ſans détour, ſans fineſſe & ſans artifice ; rien d'affecté, enfin ſimple dans tout l'intérieur & l'extérieur. Il étoit *droit* intérieurement, n'ayant que Dieu pour objet, & l'ayant en toutes choſes, ſans nul détour pour ſe regarder ſoi-même ni aucune créature ; droit au dehors, ne faiſant jamais nulle action par aucun reſpect humain, & ne ſe détournant jamais de ce que Dieu vouloit de lui pour aucune crainte. Il ne *craignoit* que *Dieu* ſeul, ſans ſe ſoucier de tout le reſte.

V. 6. *Or les enfans de Dieu s'étant un jour préſentés devant le Seigneur, Satan ſe trouva auſſi parmi eux.*

N'eſt-ce pas une choſe étrange, que *Satan ſe trouve auſſi en la préſence de Dieu* & en la compagnie

de ceux qui ſont le plus à lui ? Il entre partout, & il n'y a guères d'états où il ne puiſſe ſe mêler, juſqu'à-ce que l'ame ſoit quitte de toute propriété : car il n'y a que le véritable Eſprit de Dieu qui le puiſſe faire connoître.

Sitôt que l'on entre dans la voie de l'oraiſon & de la préſence de Dieu, il faut s'attendre à la tentation.

℣. 8. *Le Seigneur dit : N'as-tu point conſidéré mon Serviteur Job, qui n'a point d'égal ſur la terre, qui eſt un homme ſimple & droit, qui craint Dieu, & fuit le mal ?*

Dieu fait voir en cet endroit que quoique Satan ſe trouve en tous les lieux, & *parmi les enfans de Dieu*, il ne ſe trouve point avec les perſonnes *droites & ſimples*. Il peut bien les *regarder* de loin : mais non pas en approcher que par un commandement exprès de Dieu.

Dieu lui dit, qu'*il n'y a point d'homme pareil à Job ſur la terre*, ni qui lui ſoit plus agréable, à cauſe de ſa ſimplicité & droiture de cœur.

℣. 9. *Satan lui répondit : Eſt-ce gratuitement que Job craint Dieu ?*

℣. 10. *Ne l'avez-vous pas environné d'une garde, lui & ſa maiſon, & tous ſes biens ? Vous avez béni les œuvres de ſes mains, & tout ce qu'il poſſéde ſe multiplie ſur la terre de plus en plus.*

Le Démon parle de cette ſorte, parce qu'il ſavoit aſſez qu'il n'y a rien de plus aiſé que de ſervir Dieu & de lui être fidele lorſque la douceur de la grace, & l'abondance des biens qui ſont communiqués, invite ſi fort à le faire. Rien n'eſt plus facile que d'éviter le péché lorſque l'on eſt gardé ſoigneuſement & au-dehors & au-dedans.

Cette connoiſſance faiſoit demander au Roi-Prophête (*a*) *une garde ſur ſes levres*. Dieu *environne* l'ame par-dedans, & la *garde*, par l'onction de la grace; & par-déhors, d'une Sageſſe, qui compoſant toutes ſes actions, empêche les échappées de la nature : & c'eſt alors une (*b*) *fontaine ſcellée*.

Tout ce que l'on entreprend pour Dieu *réuſſit*; & il ſemble que Dieu n'ait d'autre application que de faire la volonté de ce cœur qui l'aime, mais dont l'amour cependant eſt encore mêlangé de propre intérêt.

v. 11. *Mais étendez votre main, & frappez tout ce qu'il poſſéde; & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.*

v. 12. *Le Seigneur répondit à Satan : Va; tout ce qu'il a eſt en ton pouvoir : mais je te défends de porter la main ſur lui.*

Le Démon demande à Dieu, qu'il *étende* ſeulement *ſa main pour frapper tout ce que Job poſſéde* : c'eſt comme s'il diſoit à Dieu : Dépouillez-le, Seigneur, de toutes les faveurs que vous lui avez faites, de tous les dons & de toutes les graces qui ſont en ſa poſſeſſion : car, comme il en eſt beaucoup propriétaire, vous ne l'attaquerez pas plutôt de ce côté-là, qu'il entrera dans l'impatience, & que rempli de révoltes il vous deviendra contraire, ſortant de la ſoumiſſion qu'il vous doit : ce qui eſt proprement, *vous maudire en face*; puiſque c'eſt contrevenir avec murmure à votre volonté toute puiſſante. Le Démon connoiſſoit aſſez que l'irréſignation dans chaque dépouillement cauſe certains dépits & blaſphêmes contre Dieu, qui paſſent pour un état étrange, &

(*a*) Pſ. 140. v. 3. (*b*) Cant. 4. v. 12.

qui le ſont en effet; mais qui ne ſont cauſés que parce que l'on ne ſait pas s'abandonner entierement dans ces états de dépouillement : car l'ame étant alors très-forte, ces états ne lui peuvent venir en ce tems-là que par défaut d'abandon, & non comme dans la ſuite, ainſi qu'il ſera éclairci. Alors Dieu, pour faire épreuve de la fidélité de ſon ſerviteur, permet au Démon *de le frapper* au-déhors : & à meſure que Dieu le fait frapper & dénuer par-déhors, il le dépouille auſſi par-dedans.

v. 13. *Un jour donc comme les fils & les filles de Job mangeoient en la maiſon de leur frere aîné,*

v. 14. *Un meſſager vint dire à Job : Lorſque vos bœufs labouroient, & que vos âneſſes paiſſoient auprès,*

v. 15. *Les Sabéens ſont venus fondre tout d'un coup, ont tout enlevé, ont paſſé vos gens au fil de l'épée; & je me ſuis ſauvé ſeul pour vous en venir dire la nouvelle.*

v. 16. *Cet homme parloit encore, lorſqu'un ſecond vint dire à Job : le feu du ciel eſt tombé ſur vos moutons, & ſur ceux qui les gardoient, & il a tout réduit en cendres; & je ſuis ſeul échappé pour vous l'annoncer.*

Quoique ce ſoit au Démon que Dieu donne pouvoir de tenter & de tourmenter Job, il ne laiſſe pas de le faire d'une maniere qui paroît toute naturelle : *des Sabéens* (c'eſt une nation étrangere) *ſont venus* comme des voleurs avec impétuoſité, & *ont enlevé les bœufs du labourage & les bêtes de charge*. Ce dépouillement figure très-bien le dépouillement des travaux de la pénitence, de la pratique rigoureuſe des vertus, de tout ce que l'on peut faire pour labourer & cultiver la terre de ſon ame. Les *âneſſes qui paiſſent*

auprès, font le repos que la partie inférieure de l'ame trouvoit en ces pratiques; car en même tems que le pouvoir de labourer & de cultiver la terre est ôté, le repos que l'on trouvoit en ces choses est aussi ôté.

Dieu a une telle conduite sur les ames intérieures, qu'il ne leur permet pas d'ignorer tout ce qu'il leur arrache, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur. Si on dit ou fait quelque chose contr'elles, il faut qu'elles le sachent & le connoissent : une calomnie ignorée ne peut en nulle maniere nous faire peine; la peine des choses n'est que dans la connoissance que nous avons de notre perte. Il en est de même pour l'intérieur : nos dépouillemens ne nous feroient pas sensibles si nous les ignorions : c'est pourquoi Dieu nous en donne toujours la connoissance.

Le feu tombe ensuite *du ciel, & consume les brebis*. Ce feu qui consume les brebis, marque pour le dedans, l'amour nud, qui dévore entierement les douces pensées que nous avions de Dieu, aussi bien que les douces affections de notre cœur pour lui : il sort un feu, qui est le feu de Dieu même, qui vient *consumer* toutes ces choses; ensorte que l'ame qui les perd, croit perdre l'amour de Dieu. Elle perd bien la douceur de l'amour, mais non pas l'amour; puisque tout cela ne se consume que par l'amour de Dieu, qui absorbe la douceur de l'amour dans un plus grand amour. Ce *feu consume*, par le déhors, certaines pénitences & œuvres de charité que nous pratiquions avec tant de douceur; une certaine facilité de demeurer en oraison : tout est détruit par ce feu impitoyable. Mais la consomption de ces choses marque qu'elles ne doivent plus revenir; &

c'est ce qui fait la plus grande peine de l'ame : car ce qui n'est que pris, se peut rendre; mais ce qui est *consumé* ne se retrouve plus.

Le désir, l'envie, la pensée même de les faire, sont aussi ôtés. Elles étoient comme les *serviteurs*, qui aidoient à la pratique des bonnes œuvres : il ne reste qu'*un seul* serviteur, qui est la connoissance de cette perte, *pour l'annoncer* à l'ame, & lui en faire ressentir toutes les amertumes. Dieu commence par dépouiller Job des biens extérieurs qui sont hors de lui; après quoi il le dépouille de ceux qui lui sont plus proches. Dieu en use de cette sorte envers les ames intérieures.

v. 17. *Il n'avoit pas achevé de parler, lorsqu'un troisieme vint dire à Job : Les Caldéens se sont divisés en trois bandes : ils se sont jettés sur vos chameaux, & les ont enlevés : ils ont tué tous vos gens ; & je me suis sauvé seul pour vous en venir dire la nouvelle.*

Les pertes extérieures que Job fait auroient été trop peu de chose pour le plus patient des hommes, si Dieu ne l'avoit dépouillé plus fortement encore par dedans. Ce que l'on souffre extérieurement n'est pour l'ordinaire que comme une figure des peines du dedans : les maladies, les pertes de biens, accompagnent souvent un intérieur accablé de peines. Tant de dépouillemens étranges faits coup-sur-coup, sans avoir le tems de se reconnoître, ni de respirer, marquent le grand dessein que Dieu a sur une ame, lorsqu'il la pousse avec tant de rigueur. Ces *trois bandes de Caldéens* signifient des tentations de toutes manieres, qui attaquent en même tems les trois puissances de l'ame, & *enlevent* tout ce qui l'ap-

puyoit & la faifoit marcher en affurance. (*) Premierement, l'entendement eft obfcurci, rempli de tentations, de blafphêmes & d'impiétés; la mémoire d'imaginations fales & de repréfentations effroyables & vilaines tout enfemble; la volonté de mille défirs injuftes, de péchés & de confentemens apparens : l'ame eft alors fi aveuglée, qu'elle ne peut plus diftinguer le confentement d'avec la peine : de forte que toutes les peines lui paroiffent des péchés : elle eft encore fouvent tourmentée par de certaines liaifons de cœur, par des inclinations toutes naturelles, qui femblent tout ravager chez elle.

v. 18. *Cet homme parloit encore, quand un quatrieme fe préfenta devant Job, & lui dit : Lorfque vos fils & vos filles mangeoient & buvoient dans la maifon de leur frere aîné,*

v. 19. *Un vent impétueux s'étant levé tout d'un coup du côté du défert, a ébranlé les quatre coins de la maifon; & l'ayant fait tomber fur vos enfans, ils ont été accablés fous fes ruines, & ils font tous morts. Je me fuis échappé feul pour vous en venir dire la nouvelle.*

La conduite de Dieu fur Job eft bien admirable. Il ne lui donne aucun relâche. Ces coups redoublés font fi extrêmes, qu'il n'a pas le tems de refpirer, & les derniers font toujours plus étranges. *Un grand vent*, dit le *meffager* : c'eft bien le vent de la Providence, quoiqu'il paroiffe être le vent de la tentation. Ce vent *vient du défert*, qui eft le lieu de la féchereffe la plus exceffive, au milieu de la foi la plus obfcure, parmi tous

(*) Voyez fur ces fujets & les fuivans, *l'obfcure nuit de l'ame du P. Jean de la Croix : la Vie d'Angele de Foligni*, & plufieurs autres faints auteurs allégués la plupart par le Cardinal Bona dans fa *Voie abrégée pour aller à Dieu*. Chap. 10.

les autres dépouillemens les plus extrêmes. Ce vent eft donc *venu*; & par une *impétuofité* à laquelle l'on ne s'attendoit pas, (car ces chofes arrivent lorfque l'on y penfe le moins,) *il a renverfé la maifon*, *la frappant* premierement *par les quatre coins*, ne laiffant pas un lieu ni un endroit qui ne foit attaqué; puis la renverfant de fond en comble, fans miféricorde, fans y laiffer aucune marque de ce qu'elle a été, finon un cahos effroyable, & d'autant plus horrible qu'elle avoit été plus délicieufe.

Ses enfans fi chers en *furent accablés*, & enfevelis fous les ruines. Voyez comme Dieu commence toujours par les épreuves les plus légeres, & puis il attaque par les endroits les plus fenfibles! Les vertus pratiquées avec force font bien défignées, par la perte des *enfans* de Job : elles étoient en cette ame comme dans une maifon de plaifir, où elles fembloient n'avoir été d'une maniere fi délicieufe, que pour être anéanties avec plus de douleur & de honte. O c'eft le coup le plus étrange que Job pouvoit recevoir ! c'eft la perte de toutes les pertes; perdre les vertus, & les voir comme étouffées dans cette ame ! Le vent de l'orgueil & de la propriété a tout détruit & arraché. O Job, comment pourrez-vous fupporter ce dernier coup fi étrange, & qui a été précédé de tant d'autres?

v. 20. *Alors Job fe leva, déchira fes vêtemens; & s'étant rafé la tête, il fe jetta par terre, & adora Dieu,*

v. 21. *Et dit : Je fuis forti tout nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai tout nud. Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'eft arrivé que ce qui lui a plû; que le Nom du Seigneur foit béni!*

Alors *Job se leve* comme d'une léthargie où des coups si accablans le tenoient : & connoissant la volonté de Dieu dans ce dépouillement, comme pour seconder ce que Dieu faisoit, il ne s'afflige point désordonnément ; *il déchire* seulement *ses habits* : & son ame dégagée de toute affection dans sa partie supérieure, très-bien exprimée par *la tête rasée*, *se jette* dans son néant & dans le lieu où il doit être, qui est *la terre* de sa misere & de sa bassesse, & *il adore Dieu* de cette sorte par un abandon total & une soumission entiere à ses volontés. Il s'abandonne non-seulement pour tout ce qui étoit arrivé ; mais même pour tout ce que Dieu pourroit vouloir.

Quoique l'Histoire de Job nous soit proposée comme un miroir de patience pour toutes les choses extérieures, elle nous présente aussi le modele le plus expressif de l'état intérieur, des dépouillemens où il faut que l'ame passe, & de la maniere dont ils se doivent passer : il n'y en a point dans les livres sacrés de plus significatif, de mieux suivi, ni de plus instructif. Voyons-en toutes les paroles.

Jusqu'à présent Job n'a pas ouvert la bouche, ni pour parler, ni pour se plaindre dans ses peines. Que dit-il maintenant? *Je suis sorti nud du ventre de ma mere*, & *j'y retournerai nud*. Mais, ô Prophête patient, que voulez-vous dire? Pouvez-vous bien rentrer dans le ventre de votre mere? Oui, car il me faut (*a*) *renaître de nouveau*, & si je ne renaissois pas, je ne pourrois pas entrer dans le royaume de Dieu. Enseignez-nous donc quelle est cette maniere, & s'il est possible qu'un homme fait, rentre dans le ventre de sa mere. Cette *mere*, c'est Dieu & le néant. Nous

(*a*) Jean 3. v. 7.

sommes

sommes *sortis* de Dieu dans la *nudité* de toute propriété ; & du néant dans la *nudité* de tous biens : Il me faut rentrer & dans le néant & en Dieu, & je ne puis entrer en Dieu sans être anéanti & entierement nud, & dans la même nudité avec laquelle j'en suis sorti. Voilà la vérité que je conçois, qui me fait comprendre que j'ai encore bien d'autres pertes à faire. Mais que pourriez-vous perdre plus que vous n'avez fait ? N'êtes-vous pas dépouillé de tous vos biens, de vos enfans, de tout ce qu'il y a d'extérieur, & même de l'intérieur ? N'importe, j'ai encore d'autres dépouillemens à faire, auxquels je m'abandonne. Il faut que je les souffre pour rentrer dans le ventre de ma mere tel que j'en suis sorti.

Mais je suis content de toutes ces choses ; parce qu'elles sont dans la volonté de Dieu. C'est lui qui *m'avoit donné* ce que j'avois ; je suis content *qu'il le reprenne* comme il lui plait, n'ayant point de plaisir que celui de voir sa volonté entierement accomplie en moi : & cette divine volonté me vaut mieux que tout ce que je pourrois posséder. Ainsi, *qu'il soit béni* de tout ce qu'il fait & fera, quelque désavantageux qu'il paroisse ! Voilà la véritable maniere de porter ces dépouillemens.

V. 22. *En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres*, & *il ne dit rien contre Dieu qui fut indiscret.*

L'ame ne peut jamais *pécher* en cet état, quelque étrange qu'il paroisse, qu'en se retirant de l'abandon & de la soumission à la volonté de Dieu, mais tant qu'elle y demeure soumise & résignée, elle *ne pèche point*.

CHAPITRE II.

v. 3. *Le Seigneur dit à Satan : N'as-tu pas considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur toute la terre, qui est un homme simple & droit de cœur, qui craint Dieu, & fuit le mal, & qui se conserve encore dans l'innocence ? Cependant tu m'as porté à agir contre lui en l'affligeant sans sujet.*

IL semble que Dieu ne nous *afflige* qu'à regret, quoiqu'il ne le fasse que pour notre avantage. Il est certain qu'il n'a créé l'homme que pour le rendre infiniment heureux, le faisant participant du bonheur dont il jouit lui-même : mais la dépravation du premier homme l'ayant rendu rebelle, il l'a rendu en même tems incapable de jouir du bonheur auquel il étoit destiné. Il a fallu pour le rétablir prendre une voie toute contraire, & que la douleur & la pénitence servissent d'échelons pour remonter au souverain bien. Mais comme cette douleur d'un coupable, quoique nécessaire à son rétablissement, étoit une douleur infructueuse, le Fils unique du Pere, plein de félicité, s'est assujetti volontairement à la douleur, afin de rendre la pénitence de l'homme méritoire, & pour lui apprendre, qu'après le péché le chemin qui conduit au plaisir est la douleur, comme dans l'état d'innocence la voie de la félicité étoit cette même félicité.

Cette maniere dont Dieu veut bien *parler à Satan de son serviteur Job*, marque une bonté infinie, & en même tems le cas qu'il fait de la *simplicité* & de la *droiture* de cœur. Il ajoute, *qu'il s'est conservé dans l'innocence* au milieu de tant d'afflictions & de

dépouillemens. Ceux qui sont en cet état, quoique défigurés par toutes sortes de tentations, n'en sont que plus innocens.

La maniere dont Dieu parle en cet endroit, fait assez voir que c'est lui qui éprouve Job, & que cet état n'est point un fruit de son infidélité. On doit raisonner de la même maniere de toutes les personnes que Dieu afflige pour les purifier, & ne pas s'imaginer que ce soit un déchet.

v. 4. *Satan lui répondit : L'homme donnera toujours peau pour peau, & il abandonnera tout ce qu'il a pour sauver son ame.*

Ces paroles sont d'un sens très-profond. Dieu nous apprend par la bouche de l'ennemi même que quelque rigoureux que soyent les premiers dépouillemens, quelques violentes qu'en paroissent les douleurs, elles ne doivent jamais être comparées à celles qui les suivent. Tant que le mal est hors de nous, & qu'il n'attaque pas le fond de l'ame; tant que l'espoir reste, & une certaine assurance fonciere que l'on ne déplait pas à Dieu, que le chemin de la croix est le chemin du salut, & que l'on espere ce même salut; on supporte aisément les douleurs. Tout est indifférent pourvu que *l'ame* paroisse *saine* & sans nulle apparence de plaie.

v. 5. *Mais étendez votre main, & touchez ses os & sa chair; & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.*

Mais, ajoute cet esprit de ténèbres & extrêmement subtil, si *vous touchez* cette ame dans le plus profond d'elle-même, que vous attaquiez ses puissances, qui est comme toucher *sa chair*; que

vous les remplissiez de plaies après les avoir dépouillées de tous biens ; que vous passiez même jusqu'au centre, qui est comme *les os ; vous verrez qu'il vous maudira.* Satan savoit bien ce qu'il disoit : car alors l'ame est dans un tel transport, qu'il semble qu'elle maudisse son Dieu lorsqu'elle l'aime le plus ; & c'est là sa grande peine. Il compare très-bien la peine du centre aux os ; car assurément c'est une peine qui pénétre ce qu'il y a de plus profond.

v. 6. *Le Seigneur dit à Satan : Va ; il est en ta main ; mais ne touche point à son ame.*

Comment ces paroles se peuvent-elles entendre ? Le Démon ne demande que l'ame, Dieu la lui accorde, & cependant il lui dit, de *garder son ame ?* Cela s'entend que Dieu permet bien à Satan de faire venir la corruption sur toute la surface de l'ame, ensorte qu'elle en paroisse pénétrée jusqu'au fond ; mais ce n'est pourtant qu'en superficie : elle a bien l'apparence du péché, mais elle n'a pas le péché ; étant en cela la figure de Jésus-Christ chargé de tous les péchés, en portant l'ordure & la puanteur, sans cependant être atteint de la malignité du péché.

v. 7. *Satan étant sorti de la présence du Seigneur, frappa Job d'une effroyable plaie, depuis la plante des pieds jusques au sommet de la tête.*

v. 8. *Et Job s'étant assis sur le fumier, ôtoit avec un morceau d'un pot de terre l'ordure qui sortoit de ses ulceres.*

Cette *plaie* est (a) la plus terrible qui se puisse trouver. L'ame, ainsi que Job, est couverte de

(a) Deut. 28. v. 35.

la lépre, qui est le sentiment du péché, *depuis* la partie supérieure, qui est *le plus haut de la tête, jusques* au plus bas de l'inférieure, signifiée par *la plante des pieds ?* Il n'y a nulle partie saine en son corps : il est fait comme un lépreux ; & cette ame, qui est de la sorte, se trouve toute couverte de l'apparence du péché & de toutes les horreurs & puanteurs du péché, sans être pourtant dans le péché.

C'est une chose effroyable que cet état. Il n'y a pas une partie qui ne soit attaquée & affligée tout ensemble. L'ame ne voit en elle que sentimens d'orgueil, d'impiété, d'impureté, de blasphêmes, de rages, de jalousies, que sentimens d'aversions, que passions, qu'impatiences apparentes : on sent qu'on seroit prêt à tout moment de se mettre en colere : c'est une puanteur effroyable, qui la fait presque défaillir & mourir de douleur. Ce *pus* fort si fort de toutes ses plaies, qu'il est aisé de le remarquer. Il faut tous les jours *essuyer* cette *ordure avec un morceau de pot*, qui fait bien de la douleur & ne guérit pas la plaie : c'est la réflexion, qui comme *un pot cassé*, ne sert qu'à augmenter le mal, faisant semblant d'essuyer le pus.

Mais de quelle maniere Job porte-t-il un état si horrible ? Il demeure *assis sur le fumier* de sa corruption, se reposant dans la volonté de Dieu sur les plus horribles miseres, sans se troubler ni s'inquiéter : car il faut remarquer qu'il y étoit *assis*, ce qui exprime son repos dans la volonté de Dieu qui permet ces choses, attendant qu'il l'en délivre.

Mais quoi ! se reposer en cet état, n'est-ce pas un mal ? se voir tout environné d'un mal, & ne pas le craindre, ni le faire guérir ; n'est-ce

pas une folie ? O pauvre Job ! à quoi penſez-vous ? que ne vous faites-vous panſer & médicamenter pour vous guérir ? Non ; je ne le ferai point, je ſais trop l'inutilité de tous les remedes : j'en ai eſſayé. Il faut attendre que celui qui m'a frappé, me guériſſe : lui ſeul peut le faire, & je ſuis content de reſter dans ma boue & dans mon ordure tant qu'il lui plaira. Mais, vous lui déplaiſez de cette ſorte, & vous vous faites mal au cœur à vous-même. N'importe ; je ſuis encore content de cela, s'il le permet ; cela m'eſt venu par ſa Providence, & je ne m'en délivrerai point par moi-même. Je ſuis content de l'horreur que je me fais à moi-même. Mais vous vous trompez ; cela n'eſt point venu par Providence : c'eſt votre chair qui par ſa mauvaiſe diſpoſition s'eſt corrompue elle-même. Hélas ! je le ſais, je l'éprouve même : mais il faut encore que je demeure abandonné & content dans ma corruption, telle qu'elle eſt, ſans rien en diminuer ni y ajouter. Cette corruption nait toujours de nous-mêmes & paroît venir de nous ; & c'eſt ce qui eſt le plus pénible à l'ame : mais il faut en être auſſi content comme de tout le reſte.

v. 9. *Alors ſa femme lui vint dire : Quoi ! vous demeurez encore dans votre ſimplicité ? Maudiſſez Dieu ; & puis mourez.*

Si *la femme de Job* ne ſe mettoit pas de la partie pour le tourmenter, ſon mal ſeroit plus ſupportable. Celle qui doit partager ſa douleur, l'accable d'injures : celle qui s'étoit tue juſques alors, parle : mais que dit-elle ? *Quoi ! ès-tu* ſi inſenſé que de *reſter encore dans* ton état *ſimple* ? Ne vois-tu pas que c'eſt la cauſe de tes maux ? La raiſon fait envers les ames de cet état l'office de

cette femme : retirez-vous de cette voie, ô mon ame, lui dit-elle, *maudiſſez Dieu*, qui en eſt l'auteur & qui vous y a introduit ; *& puis mourez ;* car, puiſque vous êtes perdue, il vaut mieux mourir que de reſter de la ſorte en vie. Ces penſées jettent ſouvent les ames foibles dans le déſeſpoir.

Cette figure nous fait encore voir que les perſonnes qui ſont auſſi unies à ces ames que l'eſt une femme à ſon mari, les ſupportent dans leurs dépouillemens, les croyant de Dieu : mais dans cet état de pourriture & de puanteur, elles ont horreur d'elles, & ne peuvent les ſupporter. De tels ont approuvé leur voie tant que la raiſon l'a pu pénétrer ; mais lorſqu'elle commence à leur faire horreur, qu'ils apperçoivent l'ordure qui ſort des plaies, c'eſt alors qu'ils demandent, ſi on eſt aſſez fou pour reſter dans ſa ſimplicité & dans ſon abandon ; & ſi on ne doit pas le quitter, renoncer à cette voie, la maudire en la décriant, puis mourir de la ſorte en repos & en ſûreté.

v. 10. *Job lui dit : Vous parlez comme une femme qui n'a point de ſens. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas auſſi les maux ? Dans toutes ces choſes Job ne pécha point par ſes lèvres.*

Mais *Job*, mieux inſtruit par ſes maux qu'il ne l'avoit été par ſes biens, parce que l'on n'apprend jamais mieux l'abandon que par l'exercice de l'abandon le plus extrême,] *répond* à cette raiſon, ou à ce faux ami, quoique le plus intime de tous ; que c'eſt *parler en inſenſé* que de dire ces choſes. *Puiſque* nous avons cru que la voie étoit *bonne* ; & que nous n'en pouvions pas douter tant que Dieu nous combloit *de ſes biens*, que

nous courrions alors avec plaiſir dans ce chemin quand il étoit ſemé de roſes ; *pourquoi* à préſent, qu'après les roſes nous trouvons les épines, & que la douleur ſuccéde au plaiſir, nous en retirerons-nous ? Si lorſque le Seigneur qui nous y conduit, nous a comblés de biens, *nous les avons reçus de lui ; pourquoi n'en recevrons-nous pas auſſi les maux ?* Et n'eſt-ce pas une folie que d'en vouloir uſer autrement ? *Job ne pécha point* dans l'excès de ſa douleur : quoique couvert d'ulceres, il eût l'apparence du péché, ſans commettre le péché.

v. 11. *Cependant trois amis de Job apprirent tous les maux qui lui étoient arrivés, & étant partis, chacun de leur pays ils le vinrent trouver, Eliphas de Theman, Baldad de Suh, & Sophar de Naamath. Car ils s'étoient donnés jour pour le venir voir enſemble, & le conſoler.*

v. 12. *Lors donc que de loin ils eurent levé les yeux pour le conſidérer, ils ne le reconnurent point : & ayant jetté un grand cri, ils commencerent à pleurer, ils déchirerent leurs vêtemens, ils jetterent de la pouſſiere en l'air pour la faire retomber ſur leur tête.*

v. 13. *Ils demeurerent avec lui aſſis ſur la terre durant ſept jours & ſept nuits, & nul d'eux ne lui dit aucune parole ; car ils voyoient que ſa douleur étoit extrême.*

Job n'étoit pas aſſez affligé de tous ſes maux : il falloit encore qu'ils fuſſent découverts à tous, & que *ſes amis* les viſſent, & les viſſent avec indignation ; car il ne s'en trouve pas un capable de le comprendre. Toute la terre eſt remplie du bruit des diſgraces du pauvre Job : il faut que ceux qui ont entendu parler de ſes biens, enten-

dent parler de ſes maux, & ſa confuſion ſe publie infiniment davantage que n'avoit fait ſa gloire. Le bruit d'un état ſi miſérable engage *ſes amis* ſpirituels les plus charitables, & qui prennent le plus de part à ſa douleur, de *le venir conſoler* : mais, ô Dieu, quelle conſolation donneront-ils à celui qui eſt ſans conſolation, & quel ſecours à celui qui n'en peut recevoir que de la même main qui le frappe ? Cette conſolation ſe tournera bientôt en reproches ; mais juſqu'à ce tems il faut que le *ſilence* interdiſe tout.

Ces *trois* amis repréſentent véritablement les perſonnes ſpirituelles, chacune ſelon leur état, les ſavans, les dévôts actifs, & les ſaints contemplatifs. Toutes ces trois ſortes d'amis veulent prendre part à notre douleur, tâcher de la guérir, & en connoître la cauſe. Ils repréſentent auſſi les trois puiſſances de l'ame, l'eſprit par ſa réflexion, la mémoire par ſon ſouvenir, & la volonté par ce qu'elle goûte & éprouve. Tous ces amis *viennent* pour *viſiter Job*, croyant *le conſoler* : mais lorſqu'ils ont regardé & conſidéré le mal, & qu'ils ont fait réflexion à ce que Job a été & à ce qu'il eſt ; lorſque l'eſprit a vu que du plus gratifié de Dieu qu'il y eut entre les hommes qui lui ſont très-agréables, il eſt devenu le plus abandonné & le plus affligé, & qu'il a non ſeulement perdu tous ſes biens, mais qu'il eſt accablé de tous les maux poſſibles, l'eſprit dans ſon raiſonnement le condamne d'avoir ſuivi cette voie : La mémoire de même, par ſes repréſentations ; la volonté en fait tout autant, lors qu'après avoir goûté des contentemens inexplicables & ſenti la douceur des parfums de l'Epoux, elle ne ſent plus que de la puanteur, & ne goûte plus que de l'amertume.

Ces amis ſpirituels ſont étonnés de ce qu'après avoir vu Job comme la joie de tous les juſtes, leſquels il conſoloit par ſa préſence, ils ne le voient plus que comme un objet d'horreur. Les uns & les autres dès qu'ils *le regardent* même *de loin*, *ne le connoiſſent plus*, Dieu leur ôtant cette connoiſſance afin d'affliger davantage Job. On méconnoit ainſi en effet les ſerviteurs du Seigneur, qui cache une ſainteté immenſe ſous une abjection infinie : on ne voit que l'apparence, & on ne découvre pas ſous cette boue la plus grande pureté. Cette conduite eſt néceſſaire pour cacher la grandeur de ces ames & à leurs propres yeux, & aux yeux des autres, afin de les faire entrer dans le néant.

Lorſque les amis de Job ſont ainſi aveuglés par l'état déplorable où ils le voient, ne pénétrant pas la vérité couverte de tant de nuages, ils s'affligent déſordonnément les uns & les autres, & *s'aſſeient ſur la terre* par une humilité de compaſſion apparente. Pour avoir plus d'autorité de parler de ſes maux, ils ſe repoſent auprès de lui dans le ſilence; & leur étonnement eſt ſi grand, qu'ils ne peuvent parler : car comment pourroient-ils conſoler un homme qu'ils croyoient indigne de conſolation, & ne mériter que des châtimens ? Ils virent que ſa douleur étoit trop grande pour être flattée ; & leur témérité leur faiſant croire qu'ils ſont capables d'y donner quelques remedes, *ils ſe taiſent ſept jours & ſept nuits* pour examiner dans toute l'étendue une *douleur* qui leur paroiſſoit *exceſſive*. Comme ils n'en comprenoient pas la cauſe, ils l'examinerent ſept jours, c'eſt-à-dire, qu'ils approfondirent ſa conduite touchant tous les états de lumieres & d'amour qu'il avoit paſſés ; *& ſept nuits*

qui marquent les ſept éclipſes rapportantes aux ſept jours de lumieres; car c'eſt dans les choſes mêmes où la lumiere a le plus éclaté que les nuits ſont les plus ténébreuſes. Alors, convaincus par leur expérience, ils veulent encore obſerver ſi ſes paroles ont rapport à ce qu'ils voient.

Mais Dieu, qui ne veut laiſſer en Job nul endroit qui ne paroiſſe condamnable à tous ceux qui n'ont pas l'expérience d'un état que Dieu ſeul connoît, comme lui ſeul le fait, permet que ſes paroles, qui ſont les plus expreſſives & inſtructives du monde pour faire connoître la grandeur de ſa peine, ſoient priſes de ces examinateurs rigoureux pour des blaſphêmes, comme on le verra dans la ſuite. Ceci eſt un des plus forts exercices, le plus extrême, & le dernier que l'ame puiſſe porter : Dieu le fait pour deux raiſons ; l'une, parce qu'il veut, comme j'ai dit, cacher ces ames à ceux qui ne ſont pas capables de les connoitre, & qui prennent pour des blaſphêmes & des excès de vanité la plus réelle & naïve expreſſion de leur état : l'autre c'eſt à deſſein qu'elles-mêmes ne trouvent ni conſolation ni appui en aucune choſe, afin qu'elles ſe perdent entierement; ce qui ne peut arriver tant qu'elles ont de la conſolation & du ſoutien, tant qu'elles trouvent quelques perſonnes qui les aſſurent que leur voie peut être bonne. Il faut que tout cela ſoit ôté, que leur ſincérité ſoit priſe pour des crimes, & qu'il ne leur reſte nulle reſſource au monde. Juſques là Job pouvoit être ſoutenu dans ſa réſignation, qui lui étoit un grand appui : il ne voyoit en lui aucune parole d'impatience, ni rien que l'on put reprendre, comme l'avoit remarqué l'Ecriture : mais il faut à préſent qu'il ſoit pris dans ſes paroles, & que ſes oracles

soient des offenses & des malédictions apparentes.

CHAPITRE III.

v. 1. *Après cela Job ouvrit la bouche, & maudit le jour de sa naissance,*

v. 2. *Et il parla de cette sorte :*

v. 3. *Que le jour auquel je suis né périsse, & la nuit en laquelle il a été dit : Un homme est conçu.*

JOB après avoir fermé la bouche à toutes les expressions de sa douleur, *l'ouvre* à présent. Il *maudit son jour*, le jour de sa propre lumiere, où s'étant vû comme produit pour être homme saint & parfait, il fit en cela une infidélité à son Dieu : Que les premieres *obscurités*, dit-il, par où j'ai passé, qui me faisoient croire que j'étois conçu, *périssent* aussi ; car l'ame qui est éclairée par sa boue, connoit fort bien qu'elle s'étoit méprise. Cela vient de ce que toutes les ames qui ont éprouvé quelques jours, & qui ensuite sont dans les ténèbres, puis revoient la lumiere, croient toutes avoir passé les derniers états, & se trompent bien. C'est pourquoi il dit, *que ce jour auquel je suis né périsse* ; parce que me croyant hors des ténèbres & de l'obscurité il me trompa : je souhaite pour cela qu'il *périsse* de ma mémoire & de celle de tous les autres ; afin que nul ne fasse plus de semblable méprise ; & *que la nuit où l'on a dit que l'homme étoit conçu* pour vivre d'une vie nouvelle, soit aussi effacée de tout souvenir. Ceci étoit une instruction que Job faisoit à ses amis, & une accusation contre lui-même : mais il ne fut pas entendu de la sorte ; & c'est l'ordinaire.

v. 4. *Que ce jour se change en ténèbres, que Dieu ne le redemande pas ; & qu'il ne soit point éclairé de la lumiere.*

Il continue de souhaiter *que ce jour*, qui fut pour lui un jour de joie, *soit changé en obscurité* & en douleur : *que Dieu*, dit-il, *ne me demande point compte* de l'abus que j'ai fait de ses graces, & que mon état ne soit plus éclairé de ces *lumieres* qui faisoient autrefois toute ma joie, & dont j'ai abusé.

v. 5. *Qu'il soit couvert des ténèbres & de l'ombre de la mort ; qu'une sombre obscurité l'environne, & qu'il soit plongé dans l'amertume.*

Que les *ténèbres* de la foi, & *les ombres de la mort* les plus terribles le rendent obscur ; parce que je sais, ô mon Dieu, que la mort vous est infiniment plus glorieuse que toutes ces vies qui ne sont pas votre seule vie ; que *l'obscurité* vous est infiniment plus agréable que toutes ces lumieres, qui quoique venant de vous, ne sont pas vous. J'ai vu votre lumiere, je l'avoue ; mais je l'ai vue dans ma lumiere, & c'est ce qui a fait mon mal. Il ne faut voir *votre lumiere* que (*a*) *dans votre lumiere* même. J'aime donc mieux que cette lumiere soit pour moi changée en ténèbres. Que *l'obscurité* donc saisisse cette journée de lumieres ; & que la fausse joie que j'y ai prise, soit changée *en amertume*.

v. 6. *Qu'un tourbillon ténébreux regne dans cette nuit, qu'elle ne soit point comptée parmi les jours de l'année, ni mise au nombre des mois.*

Job souhaite que les *ténèbres* comme un *tourbil-*

(*a*) Pf. 35. v. 10.

lon fort précipité, entrent en possession de *cette nuit*, qu'il avoit pourtant regardée comme le plus beau jour : car il est vrai que la méprise de l'ame est telle, qu'elle prend ces petites lueurs d'étoiles pour le véritable jour, parce qu'elles brillent, & que l'ame les peut distinguer : & elle ne voit pas que les ténèbres (qu'elle croit telles) sont les véritables lumieres, dont la trop grande clarté l'obscurcit & l'éblouit, de sorte qu'elle prend le jour de la foi pour la nuit, & la nuit des lumieres pour le jour; car la foi ne paroît nuit, que parce que sa clarté nous éblouit & nous empêche de pouvoir distinguer sa lumiere, comme nous voyons que nous ne pouvons regarder ni distinguer le Soleil, mais qu'à cause de l'excès de sa lumiere nous sommes obligés de fermer les yeux, & d'entrer en ténèbres; ce qui n'arrive pas la nuit, où nous distinguons bien la lune & les étoiles. De sorte que l'ame peu instruite prend l'état de lumieres, qui est une nuit brillante, où l'on distingue toutes les lumieres, pour le jour; & l'état de foi, où l'on demeure aveuglé & sans pouvoir rien distinguer par l'excès de la lumiere, pour une nuit.

C'est pourquoi Job prie, *que cette nuit*, qu'il avoit prise pour le jour, *ne soit pas nombrée entre les jours*. Elle ne doit point y être *comptée* : il ne veut pas même qu'elle ait un rang entre les mois, afin d'en mieux perdre le souvenir : cela est très-nécessaire; parce que le souvenir des graces que l'on a reçues, & l'estime que l'on en fait encore, soutient, & donne un je ne sais quoi qui fait croire ou espérer que l'état où l'on est, est de Dieu, puisque l'on a passé des états si lumineux.

On croit de plus, que les ténèbres qui suivent cet état sont de bonnes ténèbres, qui doivent

faire rentrer l'ame dans la véritable lumiere. Il y a encore une ruse subtile & fine dans la nature : on parle (*) quelquefois de ces graces en disant que l'on a été trompé, quoique dans le fond on ne le croie pas, afin de se soutenir par-là, & d'être assuré que ces lumieres étoient véritables. Job veut que toutes ces choses soient oubliées, qu'elles ne soient plus comptées ni nombrées pour en faire mention si peu que ce soit.

v. 7. *Que cette nuit soit solitaire & indigne de louange.*

Que cette nuit, qui est prise pour un beau jour, demeure *seule*; qu'il n'en soit plus parlé; que l'on ne la connoisse plus, & que l'on n'en fasse plus *d'estime* : car cela fait beaucoup de tort. Il la faut laisser comme dans un oubli éternel.

v. 8. *Que ceux qui maudissent le jour la maudissent.*

Que ceux qui par un aveuglement étrange se plaignant de l'état de foi nue & de son obscurité, qui est un véritable jour, *maudissent ce jour*; que ceux-là, dis-je, *maudissent* aussi *cette nuit*.

Quoique l'on puisse appliquer ces endroits, comme je viens de faire, il est certain que presque la plupart des personnes accablées des peines dont Job nous est une si vivante image, voudroient ou n'avoir jamais été, ou être morts après le baptême. D'autres, encore plus peinés, portent une vive impression des graces que Dieu leur a faites; & par un excès de peine entrant

(*) c. à. d. p. e. On feint quelquefois, par une recherche secrete de la nature, d'avoir été ci-devant trompé par des graces mal-prises; comme si on croyoit ne l'être plus alors, mais être éclairé du vrai jour, qui pourtant est une *nuit* que Job déteste ici.

comme dans une espece de déſespoir, leur douleur s'aigriſſant par le ſouvenir des biens qu'ils ont reçus, & dont ils croient avoir abuſé, ils voudroient ou être morts en ce tems de miſéricorde, ou ne les avoir jamais reçues; parce qu'ils les regardent comme des ſujets éternels de douleur, de remords & de déſeſpoir. O Dieu, diſent-ils quelquefois; ſi je ne vous avois jamais aimé, ni goûté la douceur de vos careſſes, vos rigueurs & l'impuiſſance où je ſuis de vous plaire me ſeroient plus ſupportables! puis entrant dans une forte indignation contre ces lumieres, ils ajoutent, croyant s'être trompés,

V. 9. *Que les étoiles ſoient obſcurcies par ſa noirceur; qu'elle attende la lumiere, & qu'elle ne la voie pas; & que l'aurore, lorſqu'elle commence à paroître, ne ſe leve point pour elle.*

La raiſon qu'en donne cette ame eſt admirable: c'eſt,

V. 10. *Parce qu'elle n'a point fermé le ventre qui m'a porté, & qu'elle n'a point détourné les maux de mes yeux.*

C'eſt comme ſi elle diſoit: De quoi m'a-t-elle ſervi, puiſqu'elle n'a pu me faire mourir à moi-même & me garantir de l'état malheureux dans lequel je ſuis plongé? Au contraire, comme l'enfant groſſit toujours dans le ſein de ſa mere, je devenois toujours plus propriétaire dans cette nuit; & elle ne pouvoit *ôter le mal de mes yeux*, qui n'eſt autre que l'orgueil. *Pourquoi*, ajoute-t-elle, toute tranſportée avec Job,

V. 11. *Pourquoi ne ſuis-je pas mort dans le ſein de ma mere? ou que n'ai-je ceſſé de vivre auſſi-tôt que j'en ſuis ſorti?*

Ce bonheur eût été trop grand pour une ame deſtinée à toutes les diſgraces. Et quelle plus grande diſgrace, que de voir que celui, qui faiſoit tout mon bonheur par l'excès de ſes miſéricordes, ſoit devenu la ſource de tous mes maux par l'excès de ſes rigueurs?

V. 12. *Pourquoi ai-je été reçu ſur les genoux? Pourquoi ai-je été nourri du lait de la mamelle?*

Pourquoi, ô Dieu, en ce tems me portiez-vous & me ſouteniez-vous par votre grace comme un enfant tendre & délicat que l'on tient dans le giron? *J'étois ſur les genoux* de votre miſéricorde & de votre providence. Et *pourquoi m'avez-vous donné le lait de vos mamelles?* Pourquoi m'avez-vous fait ſavourer la douceur de votre bonté & de votre amour, & les délices de votre beauté, dont vous m'allaitiez & me rempliſſiez ſans ceſſe?

V. 13. *Car je dormirois maintenant dans le ſilence, & je me reposerois dans mon ſommeil.*

Car, ô mon Dieu! ſi je n'avois pas goûté ces choſes, & que je n'euſſe pas été enivré de leur douceur; *maintenant* que je ſuis accablé d'un ſommeil de mort le plus terrible, *je me tairois*, & je n'aurois pas le mot à dire. Je trouverois même *mon repos dans ce ſommeil* léthargique, comme les autres hommes qui ne vous connoiſſent pas, y vivent en paix: mais parce que j'ai goûté ces plaiſirs, & les douceurs de vos graces, je trouve mes peines plus dures & plus ameres.

V. 14. *Je ſerois avec les Rois & les Conſeillers, qui ſe bâtiſſent des ſolitudes,*

v. 15. *Ou avec les Princes, qui possédent l'or, & qui remplissent leurs maisons d'argent.*

Et si vous ne m'aviez pas tant fait de graces, je ne ferois pas entré dans cette voie où je ne vois plus que miseres & péchés. *Je serois* à présent *avec* ces personnes qui sont estimées comme *les Rois* de la terre par leur pouvoir; & le cas que l'on fait d'eux, l'honneur & le respect qu'on leur rend me feroit aussi rendu: je ferois comme ces grandes ames dont tout le monde s'empresse de prendre *les avis*, je serois autant estimé que je suis décrié & abaissé. J'aurois *édifié* comme elles des maisons de *solitude*.

Il est à remarquer que les maisons dont il est ici parlé sont des lieux *solitaires* qui demeurent inutiles, parce qu'il ne se trouve personne qui les habite. Cette expression est toute divine: car il est vrai que ces personnes si estimées, dont parle Job, sont des édifices apparens, que tout le monde admire; mais ce sont des édifices solitaires, *où* (a) *personne n'habite*: ils demeurent vides; parce que n'étant pas bâtis sur la pierre vive, qui est Jesus-Christ; & n'étant pas l'édifice de Dieu, mais de l'homme, il reste toujours seul, & Dieu n'y habite jamais par lui-même. Cependant ces personnes *qui bâtissent* des demeures pour elles-mêmes, sont des *Princes de la terre*, dont on fait le plus de cas. Elles paroissent *posséder* toujours des graces en abondance, & même une grande pureté, représentée par *l'or*, & *leurs maisons sont remplies de l'argent* de leurs bonnes œuvres. N'auroit-il pas mieux valu, dit cette ame affligée, au lieu d'être comme je suis, d'être comme celles-là font, qui vivent en assurance, sans tant essuyer de dangers, & sans craindre pour leur perte?

(a) Jérém, 2. v. 15.

v. 16. *Ou que ne fus-je comme un fruit avorté dans le sein de sa mere, ou comme ceux qui ayant été conçus, n'ont pas vu le jour.*

Il me paroît que si j'étois du nombre de ceux qui n'ont jamais pratiqué la vertu, qui n'ont jamais *vu le jour* de votre grace, je serois plus heureux que je ne suis; car ne connoissant pas son prix, je n'aurois aucune douleur de sa perte: ou si j'étois *comme ceux* qui *sont conçus* dans le bien par une sincere conversion, mais qui n'ont jamais *vu la lumiere* que vous m'avez fait voir avec tant de plaisir, n'aurois-je pas été mieux que je ne suis, & plus en assurance?

v. 17. *C'est là que les impies ont vu cesser leur trouble: c'est là que les forts après leur travail & leur lassitude trouvent leur repos.*

Les *impies* ont par ce premier pas de leur conversion *vu cesser le trouble* de leurs péchés: ceux qui se sont *lassés* par les efforts de la pénitence, se sont *reposés ici* sans passer outre: ils demeurent contens, quoique privés de ces lumieres qui me sont à présent si funestes. Si vous m'aviez traité de la sorte, n'aurois-je pas été plus content, plus heureux, & plus en assurance que je ne suis!

Je sais que le sens littéral s'entend de la mort naturelle: cependant le sens mystique y est très-propre.

v. 18. *C'est là que ceux qui étoient autrefois liés ensemble ne souffrent plus aucun mal, & ils n'ont pas ouï la voix de l'exacteur.*

Par ceux-ci Job entend parler des ames com-

munes, ou religieuses, qui sont *unies*, sans dégoût pour faire le bien; mais qui aussi *n'ont pas ouï la voix de l'exacteur*, qui arrache tout; & n'ayant pas connu cette voie, elles n'en ont pas été troublées. Cet *exacteur* est Dieu, qui redemande tout ce qu'il a donné, sans en laisser chose au monde: l'ame demeure alors dans son état naturel, & comme privée de vie.

Sitôt que l'ame est séparée du corps, tous les moyens de vie étant ôtés, le corps tombe dans la pourriture & l'infection; & plus il a été délicat & beau, plus est-il alors difforme & puant. Voilà ce que Dieu, vengeur & *exacteur* fait. Il examine & (a) *juge nos justices*: & voyant de la propriété en toutes choses, il reprend & arrache tout ce qui étoit à lui, qui est, ce qui animoit & vivifioit l'ame, qui devient alors comme un cadavre puant. Dès que Dieu a retiré le souffle de son Esprit qui l'animoit, elle devient toute sale & difforme; il ne lui reste plus rien de sa premiere beauté.

Ces ames communes, qui vivent *ensemble* dans l'union, & qui *n'entendent pas la voix de l'exacteur*, sont le sujet de l'envie & du désir de ces autres, qui disent: Hélas, si je ne m'étois pas abandonnée à Dieu comme j'ai fait, je serois à couvert de ces maux: ou si m'y étant abandonnée je n'étois point sortie du train commun pour entrer dans cette voie, je ne serois pas comme je suis.

v. 19. *Là les grands & les petits sont égaux; là le serviteur est affranchi de la domination de son maître.*

Car, dit Job, les *grandes* ames qui sont fort

(a) Ps. 74. v. 3.

estimées, *sont là*; & *les petites* aussi: toutes ensemble se sauvent, & sont comme des *serviteurs affranchis* de l'esclavage du péché dans la liberté du Seigneur: au lieu que moi misérable & infortuné, après avoir été exempt & affranchi de ce péché, après avoir été élevé aux plus grandes graces, je me vois comme redevenu esclave du même péché.

v. 20. *Pourquoi la lumiere a-t-elle été donnée à un misérable, & la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?*

Job se plaint encore de la *lumiere*, qui ne lui *a été donnée* que pour le rendre plus *misérable*: car la mesure de la lumiere est la mesure de la douleur, & *la vie* la mesure de la mort: plus la vie a été grande, plus la mort est profonde.

Par ces paroles il décrit encore certains jours de lumieres qui sont donnés dans cet état de ténèbres pour fortifier l'ame, & de peur qu'elle ne quitte tout par foiblesse; & qui cependant ne laissent pas de nuire & de retarder la consommation: c'est pourquoi il ajoute: *& la vie à ceux qui ont le cœur rempli d'amertume*; c'est-à-dire, à ceux de qui le cœur est si affoibli, qu'il est presque mort. Puisque cette vie qu'on leur donne retarde leur mort, & ne sert qu'à la leur rendre plus cruelle, ne vaudroit-il pas mieux n'avoir jamais eu cette vie? O pauvre Job! l'excès de la douleur fait que vous ne savez à quoi vous en prendre; & l'excès de votre lumiere sur l'avenir vous fait exprimer tout ce que les ames désolées pourroient dire dans la suite sur ces états.

v. 21. *Qui attendent la mort, & la mort ne vient pas,*

& qui la cherchent comme ceux qui creusent dans la terre pour trouver un trésor ;

Ces ames *attendent la mort sans qu'elle arrive ;* elles savent que tout leur bien est dans la mort ; c'est pourquoi elles la désirent & l'attendent : mais tant qu'elles la désirent, l'attendent & l'esperent, elle ne vient point : elle cherche ceux qui la fuyent, & fuit ceux qui la *cherchent* : elle est cruelle & impitoyable : elle se fait aimer & craindre : lorsqu'on l'aime, elle se cache ; lorsqu'on la craint, elle paroît. Comme ceux *qui fouissent pour trouver un trésor*, sont empressés pour sa possession, de même ceux qui attendent la mort désirent de la rencontrer.

v. 22. *Et qui se réjouissent beaucoup lorsqu'ils ont enfin trouvé le sépulcre.*

Et *ils se réjouissent extrêmement*, *lorsqu'ils* sont assurés de la possession de ce qu'ils cherchent. Il faut savoir, que l'état de mort, aussi bien que celui de vie, a cela de propre, que l'on ne croit jamais le posséder que lorsqu'on y est un peu avancé. C'est ce qui fait que les malheureux ne peuvent avoir nulle joie de la mort, ne pouvant l'envisager comme celle qui finit leurs maux, que lorsqu'elle est passée, & que l'ame repose dans le *sépulcre* de son néant. O alors elle commence à se réjouir extrêmement.

v. 23. [*Pourquoi la vie a-t-elle été donnée*,] *à l'homme dont la vie est cachée, & que Dieu a environné de ténèbres.*

Le voie de cette ame lui *est* toujours *cachée* tant qu'elle y marche, & elle ne la connoit que lorsqu'elle est dans sa fin ; parce que *le Seigneur l'environne de ténèbres*. Ce qui fait voir, que les ténèbres ne sont qu'au déhors & pour cacher la voie, & non au-dedans ; le dedans étant d'autant plus lumineux, que le déhors est plus ténébreux. On dit que le Soleil, lorsqu'il est couvert de ténèbres ne pouvant pas pénétrer les nues pour échauffer la terre, tourne toute son ardeur contre lui-même : il en est de même de cet état : plus les ténèbres paroissent au-déhors, plus la lumiere & la chaleur du dedans est plus forte ; mais cela n'est point découvert à l'ame que l'état ne soit passé.

v. 24. *Je soupire avant que de manger ; & mon rugissement est comme le bruit des eaux débordées.*

Job décrit ici encore une des plus grandes peines de l'ame en cet état. C'est qu'elle ne sauroit *prendre la nourriture*, qui est la très-sainte Eucharistie, sans *soupirer*, à cause de la crainte qu'elle a d'en abuser : cela passe même plus avant, & va jusqu'à une telle répugnance, que l'on fait des *rugissemens* de lion dans l'extrême peine que l'on a de manger cette viande adorable. Et ce *rugissement est comme le bruit des eaux débordées :* car l'ame se croit dans un fort grand déreglement, quoi qu'elle en soit plus éloignée que jamais : mais il ne faut point que tout cela arrête ; & plus on a de répugnance, plus on doit approcher de cette divine viande, qui n'est pas comme les autres moyens qu'il faut perdre : il est moyen & fin : il faut en le perdant comme moyen, le conserver comme fin. C'est pourquoi Job, après l'état de sépulcre, parle des soupirs qu'il fait avant que de manger ; pour faire voir, qu'il se regarde comme vivant, ce qui marque qu'il

mange comme dans l'état de vie : il *rugit* dans les horreurs de la mort, faisant voir qu'il mangeoit en ce tems-là, & que dans tous ces tems il faut prendre cette divine viande.

v. 25. *Car ce que je craignois le plus m'est arrivé, & tous les maux que je redoutois sont tombés sur moi.*

Et ce qui me cause ces appréhensions, c'est que *ce que je craignois le plus m'est arrivé*; & que la seule chose pour laquelle j'avois le plus d'horreur, est celle qui est venue fondre sur moi. C'est une expérience très-véritable, que les choses que l'on appréhende le plus, & dont on a le plus d'horreur, sont celles qui arrivent ordinairement, Dieu voulant tirer par-là les ames de toute crainte & de tous désirs, de vouloir ou ne vouloir pas, & les porter par un abandon total à vouloir tout ce que Dieu pourroit vouloir ou permettre, & à s'en contenter.

v. 26. *N'ai-je pas dissimulé? N'ai-je pas gardé le silence? Ne me suis-je pas tenu dans le repos? Et cependant l'indignation est tombée sur moi!*

Job exprime par là tout ce que l'ame peut faire de plus parfait en cet état; & cependant il fait connoître que ses peines n'ont point été diminuées. Il est certain que les ames qui sont en cet état, se mettent en toutes les postures qu'elles peuvent pour tâcher d'en sortir. Au commencement elles se *dissimulent* à elles-mêmes d'y être, ne l'écoutant point, & ne le regardant point : ensuite elles le sentent & *demeurent dans le silence*, sans s'en plaindre ni à Dieu, ni aux hommes : puis elles *trouvent leur repos* en cet état par l'abandon à la divine volonté. Voilà la maniere la plus parfaite de porter un état si terrible. *Cependant* quoique j'aie fait toutes ces choses, continue cette ame affligée, Dieu ne m'en a point tiré; & son *indignation est* toujours *tombée sur moi*. O Dieu, il est bien vrai que cela arrive de la sorte! C'est qu'il faut, ame désolée, qu'il ne vous reste nul espoir d'en sortir jamais; & lorsque (*a*) vous aurez perdu tout espoir, vous ne vivrez plus.

CHAPITRE IV.

v. 1. *Alors Eliphas de Theman prenant la parole dit à Job :*

v. 2. *Si nous commençons à vous parler, peut-être le trouverez-vous mauvais; mais qui pourroit retenir la parole conçue?*

O AME plus affligée que coupable, où trouverez-vous quelqu'un qui entende votre langage, & un ami qui prenne part à votre douleur? Vous n'en trouverez point; cela n'est pas pour vous; la consolation seroit trop grande. Il faut que vous soyez délaissée de tout le monde, & que vos amis les plus chers soient contre vous & vous condamnent. Il faut de plus qu'ils vous insultent. Le premier ami n'interrompt son silence que pour commencer par des reproches. *Si je parle*, dit-il, n'ayant que des corrections à vous faire, *peut-être* le prendrez-vous en mauvaise part, & *le trouverez-vous mauvais*; cependant je ne puis retenir ce que j'ai prémédité de vous dire : ces personnes sages ne disent rien qu'ils ne l'ayent pensé & prévu; au lieu que les autres ne font pas de même; parce qu'ils vont avec une extrême simplicité.

(*a*) Ci-dessous. Ch. 7. v. 16.

v. 3. *N'eſt-ce pas vous qui avez inſtruit pluſieurs perſonnes, & qui avez ſoutenu les mains laſſes ?*

v. 4. *Vos paroles autrefois ont affermi ceux qui étoient prêts de tomber, & vous avez fortifié les genoux tremblans.*

v. 5. *Mais maintenant à peine la playe de Dieu vient ſur vous, que vous perdez courage; Dieu vous a frappé; & vous êtes dans le trouble.*

Ce ſont les reproches que l'on fait ordinairement aux perſonnes affligées de cette maniere: Quoi, leur dit-on, vous, qui autrefois *inſtruiſiez* & enſeigniez *les autres*, vous qui aviez des paroles ſi fortes & ſi efficaces pour les porter à Dieu; vous *ſouteniez les ames laſſes* quand par dégoût elles vouloient quitter leurs bonnes pratiques & abandonner l'oraiſon; vous les encouragiez à pourſuivre avec vigueur le chemin qu'elles avoient embraſſé; *vos paroles ſoutenoient ceux qui étoient prêts de tomber* dans le crime; vous affermiſſiez ceux qui chanceloient, & qui étoient indéterminés : *mais à préſent* que *la playe* de la tentation *eſt venue ſur vous*, vous avez *perdu courage*, & vous ne pouvez vous ſoutenir vous-même! Sitôt que vous avez été *frappé*, *vous avez été troublé.*

v. 6. *Où eſt cette crainte de Dieu, où eſt cette force, cette patience, & cette perfection qui a paru dans toutes vos voies ?*

L'Hébreu dit, *cette attente* de Dieu : ce qui exprime admirablement que cette ame étoit accoutumée à ſoutenir les privations de Dieu, & que ce n'eſt pas ce qui cauſe ici ſa douleur : ſon amour eſt trop pur pour cela : cette douleur vient d'une ſource bien plus profonde, & c'eſt

ce qui en fait toute l'amertume & qui la rend ſans remede.

Où eſt, diſent-ils encore, *cette crainte* que vous aviez autrefois de commettre la moindre imperfection? *Où eſt votre force* à vous ſoutenir dans tous les états où Dieu vous mettoit & à ne vous point laiſſer affoiblir? *Votre patience*, pour porter toutes les diſgraces & toutes les croix qui vous arrivoient de quelque nature qu'elles fuſſent? *La perfection dans laquelle vous avez* toujours *marché*? Qu'eſt devenu tout cela? Ne voyez-vous pas bien que vous vous êtes éloigné du vrai ſentier & de la voie de la vérité & de la ſainteté, pour entrer dans celle du menſonge? Car ſi vous euſſiez été innocent, vous ne ſeriez pas affligé.

v. 7. *Conſidérez, je vous prie, ſi jamais un innocent eſt péri, ou ſi ceux qui avoient le cœur droit ont été exterminés ?*

Souvenez-vous que jamais on n'a vu une perſonne *innocente* & dont la vie n'a point été ſouillée de crimes ou pleine d'illuſions, redevenir comme vous êtes. A-t-on jamais vu *périr* comme vous ceux dont la vie eſt ſans reproche? A-t-on jamais oui dire que *ceux qui ont le cœur droit* ſoient venus dans ces états, qui ne procédent que de l'erreur & du menſonge?

v. 8. *Au contraire, j'ai toujours vu que ceux qui font des injuſtices, & qui ſement les maux, les recueillent.*

O la belle conſolation pour un homme qui ſe trouve dans la derniere déſolation, vouloir lui perſuader que les maux qu'il ſouffre, ſont la peine de ſes crimes! Quoi! eſt-ce une raiſon, que

parce que l'on est malheureux, on soit coupable? Les mêmes choses qui sont des châtimens du péché, sont aussi des épreuves dont Dieu afflige & purifie les siens; & l'on a grand tort de condamner ce que l'on n'entend pas. Cependant quoique ce reproche & cette condamnation des savans, & de soi-même, soit la plus rude croix que l'on puisse ressentir, elle ne laisse pas d'être la plus nécessaire : car on ne meurt que par la conviction de sa faute. C'est cette condamnation, unie aux reproches & aux convictions que l'ame a dans son esprit, qui opére véritablement sa mort.

v. 9. *Ils sont renversés par le souffle de Dieu, & sont emportés par l'esprit de son ire.*

Ce sont les méchans, & non les justes, qui périssent *par le souffle de Dieu*, & qui sont *consumés par l'esprit de son ire.* O aveuglement étrange ! on prend la plénitude de la divine justice pour *l'ire de Dieu*, & le souffle d'amour pour le *souffle de colere.* Les pécheurs, il est vrai, sont châtiés par le souffle de la colere de Dieu, & sont *consumés par l'esprit de son ire* : mais pour les ames justes, elles sont anéanties par le souffle de l'amour pur, qui sort de Dieu même, & consumées par l'esprit de sa divine justice, qui, afin que Dieu reste seul, arrache tout à l'homme. Cependant comme ces choses paroissent semblables à ceux qui ne sont pas divinement éclairés, on les prend pour la même chose, quoiqu'elles soient infiniment différentes.

v. 10. *Le rugissement du lion & la voix de la lionne ont été étouffés, & les dents des lionceaux ont été brisées.*

v. 11. *Le tigre est mort, parce qu'il n'avoit point de proie, & les petits du lion ont été dissipés.*

Par *le rugissement du lion* il exprime cette réputation qui fait bruit par-tout : on ne parle que de la force & de la générosité de cette ame. *La voix de la lionne*, appellant les ames au service de Dieu, s'étoit fait entendre en tous lieux : mais par la destruction de tout cela elle est *étouffée*, & *les petits lions ont eu les dents rompues.* Cela signifie, que toutes les ames que l'on attire à Dieu dans ces commencemens, sitôt que l'on cesse de les appeller, & que cette voix de réputation se perd, alors les dents de ces petits sont rompues : ils périssent faute de secours; & c'est une vérité, que les conversions, pour la plupart, qui se font par les ames commençantes, ne subsistent pas. *Le tigre* lui-même, qui étoit si fort & si courageux, *a été perdu* : & pourquoi a-t-il été perdu? C'est qu'il *n'avoit point de proie*, point d'aliment ni de soutien dans l'oraison, ni d'appui dans les bonnes œuvres & dans les pratiques de piété. A cause de cela, *les petits des lions*, qui sont les grandes ames éclatantes, *se sont écartés* & séparés entierement. Voilà les reproches que l'on fait à ces sortes de personnes; & ils sont fort vraisemblables. Elles s'imaginent elles-mêmes que tout ce qu'on leur dit là-dessus, est d'autant plus véritable, qu'elles en ont plus d'expérience. Elles ont éprouvé la perte de leur réputation & de leurs enfans spirituels : elles se croient véritablement perdues elles-mêmes, comme on les en assure; & quelquefois il leur vient bien un doute léger, que cela peut venir d'avoir perdu leur proie.

Mais l'expérience qu'elles ont faite tant de

fois qu'elles ne la pouvoient pas retenir, leur fait assez connoître que ce n'est point elles qui l'ont perdue, mais que le fort lion de la tribu de Juda la leur a arrachée ; car de bonne foi, en quoi cette pauvre ame a-t-elle contribué à toutes les pertes qui lui sont arrivées ? Pouvoit-elle en retenir quelque chose & empêcher tous ces accidens ? Elle s'y est soumise le moins mal qu'il lui a été possible, elle s'est abandonnée & résignée : & aujourd'hui, que le fort lion lui a arraché malgré elle sa proie, on l'accuse & on lui persuade que c'est sa faute ! & elle est alors si fort obscurcie, qu'elle le croit pour l'ordinaire.

v. 12. *Une parole m'a été dite en secret, & mon oreille a reçu comme à la dérobée les veines de son bruit sourd.*

v. 13. *Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil assoupit davantage les hommes,*

v. 14. *La peur & le tremblement m'ont surpris, & tous mes os ont été épouvantés.*

v. 15. *Et quand l'esprit passoit en ma présence, les cheveux m'en dresserent à la tête.*

v. 16. *Quelqu'un, duquel je ne connoissois pas le visage, s'arrêta devant moi ; une image parut devant mes yeux, & j'entendis une voix foible comme un petit souffle, qui me dit :*

Cet homme qui reprend & qui condamne Job, est un homme d'importance & de mérite, de visions & de communications divines : c'est même par révélation [à ce qu'il dit,] qu'il connoît la perte de Job : Dieu lui a manifesté son déchet & sa faute ; il lui *a parlé en secret comme à la dérobée*, ainsi qu'à son ami familier. Il faut avoir une grande attention, dit cet homme, pour avoir l'intelligence des paroles de Dieu. Je suis dans

cette attention continuelle ; c'est pourquoi *j'ai entendu* celle-là ; *elle a passé* presque insensiblement jusques dans mes veines : alors mon humilité me faisoit *trembler* ; j'avois comme *horreur* de cette *vision* que Dieu me donnoit *dans la nuit* de la foi où je suis. C'est de cette sorte que ces rigoureux juges se trompent eux-mêmes.

Quand *le sommeil* ou le recueillement, ajoute-t-il, a accoutumé de prendre les autres, c'est alors que j'ai été *épouvanté* & troublé jusques dans la moëlle des os ; & *lorsque l'esprit* de Dieu *passoit devant moi*, *mes cheveux* s'hérisserent de crainte & d'effroi. Alors *je vis* véritablement *quelqu'un dont je ne connoissois pas le visage*, *son image* restoit *devant mes yeux* : & en même tems que je le voyois, *sa voix* me pénétroit par le dedans. Toutes ces circonstances vous doivent assez faire connoître, disoit cet ami, que je ne vous reprends pas de moi-même ; que c'est par l'esprit de Dieu que je le fais, & que Dieu qui se manifeste & se communique à moi, m'a fait connoître votre erreur & votre orgueil. C'est ici le plus étrange coup que l'on puisse recevoir.

v. 17. *L'homme osera-t-il se justifier en se comparant à Dieu, & sera-t-il plus pur que celui qui l'a fait ?*

v. 18. *Ceux mêmes qui le servent n'ont pas été stables, & il a trouvé du déréglement jusques dans ses Anges.*

v. 19. *Comment donc ceux qui habitent dans des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, seront-ils pas plutôt consumés comme par la tigne ?*

Vous, qui vous croyez justes étant pécheurs, c'est pour vous que ceci m'a été dit : *l'homme sera-t-il justifié* devant Dieu ? ou l'homme *sera-t-il plus pur que celui qui l'a fait ?* O aveugle que vous

êtes ! c'eſt pour vous-même que Dieu vous a fait entendre cette parole, & non pour ce pauvre affligé, qui a tant d'horreur de ſon ordure qu'il eſt bien éloigné de ſe *comparer à Dieu*. C'eſt de quoi l'on accuſe ces ames avec bien de l'injuſtice : c'eſt bien plutôt ceux qui ont ces grandes graces qui ſe comparent à Dieu, que ceux qui ſont ainſi couverts de boue. C'eſt afin que l'ame perde toute propriété qu'elle avoit en ſa réputation, & un ſoutien propriétaire en ſa juſtice, que Dieu la fait paroître ſi ſale ; & vous l'accuſez de vouloir uſurper la pureté de ſon Dieu ! Elle ne périt qu'afin qu'il ſoit ſeul glorifié. Ces reproches ſont très-ſenſibles à ces pauvres affligés.

Quoi, ajoute-t-il, moi *qui le ſers*, je *ne me trouve pas ſtable*, *& il a trouvé du déréglement en ſes Anges mêmes*, dont la pureté eſt ſans pareille ; combien plus en vous, dont l'impureté paroît aux yeux de tous, dont le corps plein de corruption eſt comme une *maiſon de boue* ; qui *ſerez conſumé comme par la tigne*, par les plaies qui vous rongent, parce que vous demeurez dans *la terre* de vos paſſions, & que vous ne vous appuyez que ſur les biens de la *terre* ? O inſenſés ! ce pauvre homme dépouillé de tout, vous paroît tout terreſtre, & *ne tenir qu'à la terre* ; & vous, qui êtes pleins de poſſeſſions, vous croyez ne tenir qu'au ciel, & être tout céleſtes ! O renverſement & dépravation étrange de l'amour-propre !

CHAPITRE V.

V. 1. *Appellez donc, s'il y a quelqu'un qui vous réponde ; & tournez-vous vers quelqu'un des Saints.*

RECHERCHEZ ſoigneuſement, dit cet ami plus affligeant que le plus cruel ennemi, ſi *vous trouverez quelqu'un* qui ſoit dans votre état ; & informez-vous de tout le monde pour voir ſi vous en trouverez qui entendent votre langage. *Tournez-vous* vous-même *vers les Saints* : conſidérez leurs démarches, s'il y en a quelqu'un qui vous reſſemble, & ſi vous trouverez aucun exemple de la vie que vous menez ? Il eſt vrai qu'il n'y a rien d'omis dans cette hiſtoire de tous les reproches que l'on fait ordinairement aux ſerviteurs de Dieu pour les tirer de leur état & les jetter dans la frayeur & le déſeſpoir. Il faut que le courage ſoit bien grand pour ne s'y pas laiſſer aller ; & je ne puis m'empêcher d'admirer la patience de Job, qui écoute ſans répondre un ſi long diſcours.

V. 2. *Vraiment le courroux tue le fou.*

Il faut bien qu'il ſoit encore accuſé de *folie* & de légéreté d'eſprit : ſi cela n'étoit pas, il manqueroit quelque choſe à ſa douleur. On l'aſſure de plus en même tems, que Dieu dans ſon *courroux le détruira* à cauſe de ſa folie.

℣ 3. *J'ai vu l'inſenſé affermi par de profondes racines ; & d'abord j'ai maudit ſa beauté.*

Quoique ce paſſage ſoit une inſulte faite à Job, il eſt certain qu'il ne laiſſe pas d'être inſtructif pour toutes ſortes de perſonnes. Ceux qui ſont dans la voie commune, doivent craindre de tomber lorſqu'ils paroiſſent le plus *affermis* dans le bien ; & ceux qui ſont dans la voie de la foi, doivent s'attendre à voir leur prochaine deſtruction, lorſqu'ils paroiſſent le plus établis dans la lumiere & le goût intérieur. A la vérité c'eſt un

changement & un paſſage qui en terminant une vie délectable, donne à la fin une vie divine : mais ce paſſage, ſe faiſant de la vie à la mort, puis de la mort à la vie, eſt ſi long, qu'il paſſe pour une véritable deſtruction.

Ceux qui ſont éclairés de l'Eſprit de Dieu, jugent aiſément lorſqu'ils voyent un ſerviteur de Dieu être comme *affermi* dans le bien, & y avoir jetté *de profondes racines*, que Dieu, jaloux de ſa propre beauté, détruira bientôt cette *beauté* vaine & ſuperficielle; & ſans la *maudire*, ils en font peu de cas : ils en prévoyent les débris qui pourtant, quoique funeſtes en apparence, ſont le germe de l'immortalité.

v. 4. *Ses enfans ſeront bien éloignés du ſalut, ils ſeront foulés aux pieds à la porte, & il n'y aura perſonne qui les délivre.*

Quoique le ſens littéral de ce paſſage ſoit, auſſi bien que du précédent, une ſuite d'inſultes faites à Job ſur la perte de *ſes enfans*, que l'on regarde comme un châtiment ; il eſt cependant certain que Job étant une figure myſtique, ceci s'applique très-bien à la perte des divines vertus, qui ſont comme le fruit & les *productions* d'une ame de foi. Ces vertus ayant ſervi d'appui & d'aſſurance de ſalut, lorſque l'on n'en doit avoir qu'en Dieu ſeul, ſont détruites en tout ce qu'elles ont d'apparent ; & cette perte paroiſſant inévitable, c'eſt alors que l'abandon triomphe véritablement ; puiſque c'eſt la conſommation de l'abandon que de ſavoir ſe délaiſſer dans le déſeſpoir de tout *ſalut*. Cet état eſt d'une extrême pureté d'amour, étant d'un déſintéreſſement achevé. L'amour n'eſt pur qu'autant qu'il eſt déſintéreſſé.

Ses fils ſeront foulés aux portes : comment cela ? C'eſt qu'ils ſont comme chaſſés d'eux-mêmes ; parce que Dieu, qui veut y habiter ſeul, les en bannit : & c'eſt dans ce paſſage & cette perte qu'il donne pouvoir à toutes les créatures & à tout l'enfer de les accabler, & que *perſonne ne les* en *délivre* ; car perſonne ne le peut faire, & tous les efforts poſſibles de la créature ne peuvent la tirer de cet état, à moins que de quitter la voie, & reſter toute ſa vie dans un état violent. Mais lorſqu'il plait au Seigneur, il les en *délivre* tout-à-coup, diſſipant en un inſtant & les ténèbres par ſa clarté, & les ennemis par ſa puiſſance.

La conſolation que les amis de Job vouloient lui donner, étoit plutôt un ſujet de le déſeſpérer, s'il n'eût eſpéré en ſon Sauveur, ainſi que ce qu'il dit dans la ſuite fait aſſez voir l'uſage qu'il fit d'une ſi étrange perſécution : car toute la réponſe qu'il fit au déſeſpoir qu'on lui veut inſpirer eſt, que ſon (a) Rédempteur eſt vivant ; marquant par là que n'ayant plus de ſalut en ſoi, il en trouve en ſon Sauveur un d'autant plus grand, qu'il a moins d'appui en lui-même.

v. 6. *Rien ne ſe fait dans le monde ſans ſujet, & ce n'eſt point de la terre que naiſſent les maux.*

v. 7. *L'homme eſt né pour le travail, & l'oiſeau pour voler.*

Il eſt vrai que *rien ne ſe fait ſans cauſe ſur la terre*, & que la divine providence conduit tout pour la gloire de Dieu & pour notre perfection : mais la cauſe n'eſt pas toujours telle que l'on penſe. Vous croyez que c'eſt à cauſe de ſes péchés que cet homme eſt puni, & que cette punition eſt

(a) Ci-deſſous Ch. 19. v. 25.

pour sa perte & sa damnation ; & c'est tout le contraire. Cet homme est affligé parce qu'il a été fidele à Dieu ; qu'il ne s'est jamais détourné de sa voie ; & cette affliction sera la cause de son salut. Il est très-vrai que *les maux ne viennent point de la terre*, & c'est avec injustice que nous en accusons les créatures. La douleur vient du ciel : c'est Dieu qui nous l'envoye, parce qu'elle nous est necessaire : il n'a nul dessein, comme je l'ai déja dit, de nous affliger ; mais de nous sauver. C'est pourquoi les souffrances doivent être regardées comme de véritables biens qui nous sont départis par un pere plein d'amour & de tendresse, qui ne nous fait souffrir que pour guérir nos blessures mortelles.

Le caractere *de l'homme*, tant qu'il reste en lui-même, est de *travailler* & de souffrir : mais celui de *l'oiseau* est de *voler* : ainsi celui qui par un effort généreux sortant de lui-même prend son essor d'un *vol* hardi dans les airs de la Divinité, goûte alors le repos, & il est affranchi du *travail* qui est le partage de l'homme infortuné & coupable. Cette comparaison de l'oiseau est très-propre : il faut ou travailler comme l'homme, ou voler comme l'oiseau dans l'immensité même.

v. 8. *C'est pourquoi je prierai le Seigneur, & j'adresserai ma parole à Dieu,*

v. 9. *Qui fait des choses grandes & impénétrables, des choses merveilleuses, & qui sont sans nombre.*

Cependant, dit cet ami présomptueux, je ne laisserai pas de *prier* pour vous ; & *Dieu* accordera peut-être à mes prieres ce qu'il refuse à vos démérites : parce qu'*il fait de grandes choses*, que nous ne pouvons *pénétrer* ; & les secrets de sa

prédestination sont inscrutables, & toutes ses *merveilles* sont *innombrables*.

v. 11. *Qui met les humbles aux plus hauts lieux, qui éleve les affligés, leur donnant la santé.*

C'est lui qui *releve les humbles* de la poussiere, *les mettant en un lieu élevé*, & qui leur *donne la santé* après leurs blessures. Après que cet ami a affligé Job par quantité d'injures, il lui dit des vérités que Dieu lui fait dire comme malgré lui ; afin de consoler un peu ce pauvre affligé : mais cela ne dure guere : c'est une douceur qui couvre une grande amertume. Il est certain que c'est la conduite ordinaire de Dieu, *d'élever*, comme dit (*a*) David, *l'homme jusques aux nues, & puis de le briser tout entier* ; de renverser les puissans de dessus leur trône, & de relever *les humbles* & les petits, & même de les réhausser d'autant plus, qu'il les a abaissés davantage.

v. 13. *Qui trompe les sages par leur propre sagesse, & dissipe les conseils des méchans.*

v. 14. *Au milieu du jour ils trouveront les ténèbres, & en plein midi ils marcheront à tâtons comme s'ils étoient dans la nuit.*

Comme tout le plaisir de Dieu est d'élever les humbles & les petits, il s'en fait un de détruire *la sagesse des sages*. Jésus-Christ témoigne assez par ses paroles l'horreur qu'il en a, lorsqu'il remercie son Pere (*b*) d'avoir *caché ses secrets aux sages & aux prudens, pour les révéler aux petits*. De quelle maniere cela se fait-il ? C'est que les petits, marchant avec humilité, simplicité & confiance, marchent dans la volonté de Dieu, qui les y conduit comme par la main : *marcher* dans la

(*a*) Ps. 112. v. 7. (*b*) Matth. 11. v. 25.

volonté de Dieu, c'eſt marcher dans la véritable lumiere, c'eſt connoître ſes ſecrets, qui ſont tous renfermés dans cette divine volonté; mais marcher par le raiſonnement & la propre ſageſſe, c'eſt *marcher à tâtons* ſans ſavoir où l'on va: & c'eſt même y *marcher en plein midi*: car la volonté de Dieu en Jéſus-Chriſt étant le Soleil qui éclaire tout homme venant au monde, & les hommes ne voulant point ſe laiſſer conduire par Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, mais par les meſures qu'ils prennent d'une prudence fine & adroite; Dieu permet qu'ils ſoient aveuglés par leurs propres raiſonnemens, & qu'ils ne voient pas la vérité, laquelle pourtant eſt tout proche d'eux.

Car tout homme porte en ſoi un certain caractere, qui eſt celui des enfans de Dieu. Ce caractere eſt la motion divine, qui pouſſe l'homme au-dedans à tout ce que Dieu peut vouloir de lui: & s'il étoit fidele à ſuivre cette lumiere, cachée dans le plus profond de lui-même, il courroit dans la voie des commandemens de Dieu, ſans que rien le fit tomber.

Pluſieurs, trompés par leur ſageſſe, ne veulent point ſuivre cette divine motion; parce qu'elle combat leurs faux raiſonnemens, & que s'éloignant inceſſamment de Dieu & de ſes volontés, ils perdent le principal caractere des enfans adoptés, qui ſelon (*a*) S. Paul, eſt *celui de la motion divine.* D'autres fous & inſenſés ont cru, que lorſqu'on parloit de ſuivre la motion divine, c'étoit ſuivre l'égarement de leur eſprit & le dérèglement de leur cœur, c'étoit ſuivre les mouvemens de la nature & de la cupidité. Non, la motion divine n'a rien d'extérieur, ni

(*a*) Rom. 8. v. 14.

de charnel: elle eſt dans le plus intime de l'ame, & elle porte avec ſoi un caractere divin, quoique non pas toujours accompagné d'une certitude abſolue, à cauſe de ſa délicateſſe; mais elle ne ſe laiſſe pas ignorer de celui qui eſt fidele à la ſuivre, qui fait fort bien la diſcerner & des penſées de l'eſprit, & des déſirs du cœur charnel.

v. 15. *Dieu ſauvera le pauvre de l'épée de leur langue; il le ſauvera de la main du violent.*

v. 16. *Le pauvre ne ſera point trompé dans ſon eſpérance; mais l'iniquité aura la bouche fermée.*

Il eſt certain que ces perſonnes ſi ſages ſont tellement remplies de l'eſtime d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent ſouffrir la ſimplicité: elles en ont un extrême dégoût; de ſorte que *leur langue* eſt comme *un glaive* tranchant qui détruit par la calomnie la réputation des ames ſimples, ſe faiſant un mérite de les déchirer, parce qu'elles abhorrent plus que la mort tous les artifices. Ces perſonnes ſe ſervent de leurs fineſſes pour les ſurprendre; ce qui n'eſt pas trop difficile; parce qu'elles ne ſe défient de perſonne, & qu'elles croyent que tout le monde marche auſſi ſimplement qu'elles: mais *Dieu* par ſa bonté les délivrera & *ſauvera de l'épée de la bouche* de ces ſages, qui eſt une épée de diviſion. *Il les ſauvera* encore *de la main du violent*, qui les opprime avec d'autant plus de violence qu'elles ſont ſans *défenſe*: mais *l'indigent*, celui à qui tout eſt ôté, ne laiſſera pas *d'eſpérer* moins il y aura pour lui d'eſpérance.

Après toutes ces paroles de vérité & de conſolation, ce faux ami ajoute le mot du venin. Il a parlé contre lui-même ſans le ſavoir, (car il eſt ce ſage qui, comme une épée, coupe des paroles de ſa bouche ce pauvre indigent,) puis il

ajoute ensuite, que l'*iniquité* est celle qui a *fermé la bouche* à cette ame, que la simplicité, le respect & la douleur rendent muette en la présence de son Dieu, à qui elle dit tacitement avec cet affligé Job : vous savez que ce n'est point le crime qui me fait taire, mais le respect que j'ai pour votre divine parole, & l'amour de votre volonté.

v. 17. *Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même. Ne méprisez donc point la correction du Seigneur.*

Il est vrai que *celui que Dieu châtie, est heureux*; parce qu'il *ne châtie* (*a*) *que celui qu'il aime*. J'en suis si persuadé, dit cet affligé, que j'aime autant sa justice que sa miséricorde; & si je me suis tû sous ses coups, c'est par respect, & non par *mépris*. J'ai appris à me taire au milieu des plus grandes graces; & mon silence étoit la plus forte preuve que je pouvois donner de ma reconnoissance. J'ai aussi appris à me taire dans mes plus extrêmes douleurs; & loin que mon silence soit, comme vous me l'imputez injustement, une marque de mépris, c'est un effet de ma plus parfaite soumission. Je demeure muet sous les coups, parce que je les adore. O qu'il est bien vrai que l'on se méprend ici extrêmement !

v. 18. *C'est Dieu qui blesse, & qui guérit; c'est lui qui frappe, & ses mains rendront la santé.*

Ce passage marque très-bien la vérité de cet état où l'ame est comme accablée sous les maux. Quoique ces maux soient extrêmes, elle ne peut y apporter de remede, ni en rechercher; parce qu'elle est persuadée que *c'est Dieu* seul *qui blesse*

(a) Prov. 3. v. 12.

& qui guérit, & que puisque c'est lui qui l'a blessée, c'est lui qui la peut guérir : aussi n'attend-elle son salut que de lui seul.

Il frappe, & ses coups sont fort rudes & fort pesans : Cependant *ces mains* qui ont frappé, *rendront la santé*. Vous pouvez seul, ô Dieu, guérir les maux que vous faites. Cela doit animer l'ame à une grande foi, & à un grand abandon; à la foi, pour croire que Dieu la frappe & pour aimer sa blessure; à l'abandon, pour vouloir bien la porter tant qu'il lui plaira, & n'en être jamais guérie si telle est sa volonté.

v. 19. *Après vous avoir affligé six fois, il vous délivrera; & à la septieme il ne permettra pas même que le mal vous touche.*

Dieu permet que les ames passent par d'étranges épreuves. Il les frappe autant *de fois* qu'il a dessein de les purifier. Ce nombre de *six* est très-mystérieux, & marque bien, que Dieu fait souffrir selon qu'il est nécessaire pour faire perdre à l'ame toute son activité, même la plus simple : ce qui renferme bien des choses : car on ne la connoit, lorsqu'elle est fort simple, qu'à mesure qu'on la perd : mais la *septieme fois*, qui est l'état très-passif, & qui introduit dans le Sabbat ou repos divin, *on ne sent* presque pas *les coups*; & même on parvient par une très-grande mort à ne les plus sentir du tout.

v. 20. *Il vous sauvera de la mort pendant la famine, & de l'épée pendant la guerre.*

v. 21. *Il vous mettra à couvert des traits de la langue; & si l'affliction survient, vous ne l'appréhenderez point.*

Dieu se sert de cet homme pour faire dire à

Job ce qu'il ne comprend pas lui-même. Il eſt certain qu'après cette derniere purification de la plus ſimple activité, & qui opére la mort, *le glaive de la contradiction*, & la privation, déſignée par la *famine*, ne font plus aucune peine. Toutes les attaques de l'ennemi ſont rendues inutiles, & l'on ne peut rien craindre, ſelon ce qu'il eſt écrit : (*a*) Je *ne craindrai point ce que l'homme me pourroit faire.*

v. 22. *Vous rirez au milieu de la déſolation & de la famine, & vous ne craindrez point les bêtes de la terre.*
v. 23. *Si vous rencontrez des pierres en votre chemin, elles ne vous bleſſeront point, & les bêtes ſauvages ſeront douces pour vous.*

C'eſt le véritable portrait d'une ame arrivée en Dieu, & qui ſe repoſe dans ſa fin, qui n'eſt autre que la volonté de Dieu. Elle vit contente *au milieu de la déſolation* : elle eſt même comblée de joie au milieu des douleurs. Il n'y a plus *rien à craindre* des démons ni des hommes pervers, qui ne peuvent plus corrompre un cœur abîmé dans la volonté de Dieu. Les ſujets de chûtes n'ont plus de force pour faire tomber dans le mal, parce que les racines de cette ame plantée ſur la pierre vive, Jéſus-Chriſt, ſont tellement profondes, que rien ne la peut plus ébranler.

v. 24. *Vous ſaurez que votre tabernacle ſera en paix ; & vous ne pécherez point en viſitant votre eſpece.*

L'Ecriture dit ici que lorſque le fond & le centre de l'ame eſt mis dans une paix immuable & dans une grande liberté, c'eſt alors que *le tabernacle eſt en paix* ; parce que ce centre eſt le tabernacle du repos : & alors, eſt-il dit, *vous ne pécherez point par la converſation*, comme vous auriez fait dans le commencement ; parce que ſi dans le commencement on converſoit avec les hommes, on ſe ſaliroit, à cauſe de cette qualité maligne qui eſt en nous, qui fait que nous gâtons & corrompons les choſes les plus innocentes d'elles-mêmes. Mais lorſque l'ame eſt arrivée au repos divin par la ſimplicité & l'innocence, cette qualité maligne qui étoit en elle étant ôtée, la converſation ne lui peut nuire, & elle peut ſervir aux autres.

(*a*) Pſ. 117. v. 6.

v. 25. *Vous ſaurez auſſi que votre race ſera en grand nombre, & votre poſtérité comme l'herbe de la terre.*
v. 26. *Vous entrerez en votre abondance dans le ſépulcre, comme un monceau de bled qui eſt ſerré en ſon tems.*

Vous ſaurez auſſi, en ce tems heureux de votre liberté en Dieu, *que votre poſtérité ſera en grand nombre* : car c'eſt alors que Dieu donne un grand nombre d'enfans ſpirituels, & fait faire des fruits merveilleux. On ne ſauroit croire les ames que ces perſonnes engendrent à Jéſus-Chriſt ; & cela *croîtra* dans la ſuite & multipliera *comme l'herbe ſur la terre*, qui ſemble venir ſans être ſemée ; parce que cette ſemence étant une fois jettée, rapporte, ſans ſoin de la cultiver, beaucoup de fruits.

Vous entrerez dans le ſépulcre en votre abondance. Ceci ſe doit entendre en deux manieres ; l'une, que ces ames pleines des biens & des graces que Dieu leur a faites, *entrent dans le ſépulcre* intérieur, qui eſt l'état de mort, comme *le froment*

est porté en son tems dans la terre ainsi que dans un sépulcre. Et que fait-il dans ce sépulcre ? Il y pourrit peu-à-peu, il perd sa forme & sa beauté ; & lorsqu'il est entierement pourri, il sort de cette pourriture un germe de fécondité, comme (a) Jésus-Christ le confirme ; & s'il n'entroit point en son abondance dans ce sépulcre il n'auroit jamais de fécondité. L'autre maniere d'entendre ces paroles, est, que ces ames, après être arrivées par leur pourriture dans la fécondité, entrent en cette abondance dans le sépulcre de la mort corporelle, par où elles se trouvent, (comme un froment rassemblé dans le grenier du maître) reçues en Dieu pour n'en sortir jamais.

CHAPITRE VI.

v. 1. *Job répondit en ces termes :*

v. 2. *Plut à Dieu que les péchés, par lesquels j'ai mérité la colere* de Dieu, *& les maux que je souffre, fussent mis les uns avec les autres dans une balance.*

v. 3. *Ceux-ci se montreroient plus pesants que le sable de la mer. C'est pourquoi mes paroles sont pleines de douleur.*

On ne sauroit croire combien la contradiction que l'on fait à ces ames affligées, leur reprochant des crimes qu'elles n'ont pas commis, leur fait de tort. Cela les porte à vouloir justifier avec empressement leur innocence ; car elles ne peuvent point avouer des crimes dont elles ne sont pas coupables, & le reproche qu'on leur en fait, aigrit extrêmement leur douleur. Que vouloit dire cet accusateur à une

(a) Jean 12. v. 24, 25.

personne qui n'avoit qu'une plaie depuis la tête jusques aux pieds ? Sa douleur ne l'accabloit-elle pas assez ? Cependant, c'est ce que l'on voit dans les personnes affligées : chacun donne dessus. Job se voyant dans son oppression & dans l'accablement de son cœur, ne peut s'empêcher de se défendre, & de faire connoître qu'il n'a point voulu pécher : *plût à Dieu*, dit-il, *que mes péchés*, & que ce que j'ai fait contre Dieu, *fût pesé à la balance avec ce que je souffre !* Il est vrai que les ames les plus innocentes sont souvent celles qui sont les moins épargnées, Dieu le faisant de la sorte pour leur ôter cet appui qu'elles ont en leur innocence ; & ces paroles font bien voir, que plus les ames ont été innocentes, plus elles ont de peine à se déclarer coupables. C'est ce qui fait très-souvent qu'elles s'en prennent à Dieu, disant qu'il les châtie pour des crimes qu'elles n'ont pas commis. Dieu permit cette foiblesse en ce grand homme pour notre instruction, & pour nous porter à ne point regarder les afflictions comme des châtimens de nos crimes ; mais comme des effets de la bonté de Dieu, les peines étant des récompenses.

Job avoit bien eu cette pensée d'abord : mais le tourment de ces faux amis le trouble si fort, qu'il ne fait ce qu'il fait ; & cela le porte à regarder, comme ils le font eux-mêmes, la croix du côté du péché & de la punition, au lieu de la voir dans l'amour & dans la bonté de Dieu : & cette vue qu'on a de la croix comme d'un châtiment, fait qu'en regardant le desir que l'on a toujours eu de servir Dieu & l'éloignement dans lequel on a été du mal, on voudroit bien faire paroître son innocence, & qu'elle fût comparée à la douleur que l'on ressent.

V. 4. *Car les flèches du Seigneur m'ont percé, l'indignation qu'il répand sur moi me met l'esprit hors de moi-même ; & les terreurs du Seigneur combattent contre moi.*

Job fait une courte, mais profonde description de son état. Par *les flèches*, il parle (*) des trois états de sacrifices dans lesquels Dieu l'a fait passer ; & ces états, comme des flèches pénétrantes, *ont percé* cette ame. Ce sont des flèches aiguës que le Seigneur envoie, qui pénetrent jusques dans la moëlle des os. Non-seulement ces *flèches percent*, mais l'horreur & *l'indignation* que l'on en a est si grande, qu'elle *met* presque *l'esprit hors de soi*, le faisant comme perdre & défaillir par l'excès de la peine. Aussi est-ce le dessein de Dieu dans les maux qu'il envoie, de tirer & mettre l'ame hors d'elle-même, afin de la perdre en lui. *Les terreurs* aussi *combattent contre elle*, avec les craintes & les frayeurs. Il lui semble qu'elle est perdue, qu'il n'y aura plus jamais de plaisir pour elle, & qu'elle va périr sans secours & sans ressource.

V. 5. *L'âne sauvage crie-t-il lorsqu'il a de l'herbe ? Ou le bœuf mugit-il lorsqu'il a sa crêche pleine ?*

Job fait connoître à son ami qu'il est aisé d'être content & de ne se point plaindre lorsqu'on a tout ce que l'on desire. Comment veut-on que celui qui abonde en tous biens, soit pour les sens à l'extérieur, soit pour le dedans, se plaigne de quelque chose ? Et il est aisé à un homme comblé de biens de blâmer un malheureux accablé de douleurs, lorsqu'il se plaint.

(*) Voyez sur le 1 Rois, chap. 20. v. 20, &c.

V. 6. *Ou quelqu'un peut-il goûter ce qui étant goûté donne la mort ?*

Par ces paroles Job fait voir qu'il n'y a que la seule expérience qui puisse instruire l'ame. Comment, dit-il, pouvez-vous comprendre mon état, puisque vous ne l'avez pas goûté, & n'en avez pas l'expérience ? Et pourriez-vous en vouloir goûter, puisque vous croyez mourir sitôt que vous l'auriez fait ? Votre viande est bien différente de la mienne : elle *donne* la vie, & la mienne cause *la mort*.

V. 7. *Ce qu'auparavant mon ame ne vouloit pas toucher, est devenu ma nourriture dans mon affliction.*

Lorsque j'étois en votre état & dans la propriété, j'avois horreur *de la viande* que je goûte aujourd'hui ; & ce qu'autrefois *je n'aurois pas osé toucher* du doigt, crainte de me salir, est devenu à présent *ma nourriture* la plus ordinaire, O que *l'affliction* change bien les choses, & qu'une ame affamée trouve l'amertume douce !

V. 8. *Qui fera que l'on m'accorde l'effet de ma demande, & que Dieu me donne ce que j'attends :*

V. 9. *Que celui qui a commencé, acheve de me briser,*

V. 10. *Et que j'aie cette consolation, qu'en m'affligeant de douleurs, il ne m'épargne pas ? Je ne contredirai point aux paroles du Saint.*

Job, dans un nouveau transport d'abandon & par un excès de foi qui se trouve réveillée en lui par la contrariété qu'on lui fait, se tournant vers son Dieu, en qui il met toute son espérance, par une impétuosité d'abandon à Dieu & de haine de soi-même, ressemble à un torrent qui se grossit par les digues que l'on y veut mettre,

& se décharge avec d'autant plus de furie, que plus on a essayé de l'arrêter: *Qui fera*, dit-il, ô amour ! *que l'on m'accorde l'effet de ma demande ?* Eh quoi, ô saint souffrant, n'avez-vous qu'une demande à faire ? Vous êtes comblé de mille maux, & vous ne demandez qu'une chose! La pauvreté, la maladie, toutes les miseres du dedans, ne vous semblent-elles rien ? Lequel de ces maux demandez-vous que l'on vous ôte? Que ne demandez-vous beaucoup de choses? Non : je n'ai qu'une demande à faire. Et quelle est cette demande ? C'est *que Dieu me donne ce que j'attends.* Et quoi? Que pouvez-vous attendre en l'état où vous êtes ? La fin de tous vos maux? Mais ils sont trop extrêmes pour pouvoir ou devoir l'espérer si-tôt. Qu'attendez-vous & que demandez-vous donc?

Je demande *que* ce *Dieu*, dont j'aime autant la justice que la miséricorde, & *qui a commencé de me briser* dans sa rigueur, *acheve* de le faire; qu'il *me brise*, qu'il me détruise, qu'il me mette en poudre, qu'il me broie par sa fureur, & *que j'aie cette* seule *consolation*, *qu'en m'affligeant par les douleurs* les plus étranges & les plus extrêmes, *il ne m'épargne point :* que j'aie ce plaisir d'être la victime volontaire de sa justice, pendant que tout le monde travaille à éviter cette justice adorable, pour être des sujets de miséricordes.

O adorable Justice de mon Dieu, on ne vous connoît point. Vous êtes Dieu en Dieu, comme la miséricorde : que je sois votre créature & votre victime. Tout le monde vous craint, & moi je vous aime. Je veux être votre partisan, comme tout le reste des hommes le font de la miséricorde. Il faut bien qu'il se trouve de tems en tems des ames qui vous soient toutes dévouées.

Mais

Mais, ô aimable Justice, d'autant plus aimable, que vous êtes plus rigoureuse & impitoyable; si l'abandon que je vous fais de tout moi-même vous agrée, je vous demande en échange une grace: c'est que vous me donniez cette *consolation*, *qu'en me tourmentant par* les plus extrêmes *douleurs*, tout le tems & toute l'éternité si vous le voulez, *vous ne m'épargniez point* du tout. Les autres vous prient d'avoir pitié d'eux: les plus grands Saints craignent votre rigueur, parce qu'ils sont Saints, & qu'ils ont quelque chose à perdre : mais moi, qui suis la plus pauvre des créatures, je ne suis propre qu'à exercer votre justice. O amour, ne m'épargnez pas : Mon abandon est si entier, & je suis si amoureux de vous, ô divine justice, que quelque rigueur que vous exerciez en mon endroit, *je ne contredirai point aux paroles du Saint ;* car comme ses paroles sont saintes, aussi ses œuvres sont toutes dans la sainteté.

v. 11. *Quelle est ma force pour soutenir ? Ou quelle est ma fin, pour souffrir avec patience ?*

Ce qui me porte à vous demander que vous ne m'épargniez pas, n'est pas que je croie avoir de la *force pour soutenir* les maux que vous m'envoyerez : non, non ; je n'ai pas cette présomption : je ne songe pas à les soutenir, puisque je veux bien en être brisé & abattu : & je sais que toute la force de l'homme est moins (*a*) qu'une feuille. Je ne songe point non plus à avoir de la *patience :* ce n'est point là *ma fin* dans la priere que je vous fais : mais content de n'avoir jamais de patience, de souffrir sans soutenir, & de pâtir sans patienter, je me laisse à vous pour tout ce qu'il vous

(*a*) Ci-dessous Ch. 13. v. 25.

plaira ; la gloire que vous tirerez de ma perte, me suffit.

v. 12. *Ma force n'est point la force des pierres, & ma chair n'est pas d'airain.*

Job par ces paroles fait voir à toutes les ames affligées, que la patience ne consiste pas, comme quelques-uns se l'imaginent, à ne rien ressentir : non ; *la force ne* consiste pas à résister à la douleur comme *les pierres*, qui résistent à tout ; mais à plier sous la douleur, comme *la chair*; qui est flexible & pliable. Soutenir la douleur est pour les pierres ; mais plier sous la douleur par un abandon total, est tout ce qu'il faut. Sentir la croix, est la meilleure partie de la croix.

L'autre comparaison qu'il fait de *l'airain*, nous fait penser à ce que l'airain retentit lorsqu'on le frappe. On prend ainsi pour patience certaines voix extérieures que l'on fait entendre par dehors au milieu des peines, des voix de prieres, d'offrandes & le reste : tout cela est bon, mais ceux qui ne le peuvent faire, ne font point mal de souffrir en silence : au contraire, on voit que lorsqu'on frappe la chair, elle ne résonne pas si ce n'est d'un résonnement de douleur & de foiblesse : mais l'airain résonne comme la trompette. Souffrir en cédant au mal, & souffrir en se plaignant du mal, est la souffrance que souvent on trouve imparfaite ; mais c'est la plus pure : parce qu'il n'y a point d'appui pour la créature, comme notre miroir de patience le va expliquer.

v. 13. *Voici, il n'y a rien en moi qui me soit à secours ; & mes amis les plus nécessaires se sont retirés de moi.*

Je céde, dit Job, au mal, & ne lui résiste point. *Il n'y a* point de trompette qui fasse retentir ma patience ; mais le murmure sourd d'une chair battue. Et pourquoi, ô Prophête affligé, cela est-il de la sorte ? Car si vous aimez la douleur & la justice, vous devez soutenir son poids ? Non, non ; l'amour plie, céde, & ne résiste pas ; & je le fais de la sorte. Je me plains de ce que j'aime & de ce que je souhaite ; & *il n'y a point* d'aide ni de *secours en moi pour me* défendre & pour me soutenir. Il n'y en a que contre moi. Tout ce qui est en moi se joint à Dieu pour me combattre & détruire. Je céde à Dieu & à moi : je combats & je plie, & me soutiens ainsi dans mon extrême foiblesse : plus je suis battu & abattu, plus je suis fort.

Tous *mes amis* qui m'étoient *nécessaires*, ceux dont il sembloit que j'avois un besoin absolu & indispensable, *se sont éloignés de moi.* Ces amis *nécessaires* ne peuvent être les créatures : car il n'y a aucune créature qui puisse être de nécessité absolue. Combien de Saints dans les déserts étoient privés de toutes créatures ? Mais ils n'étoient pas privés, comme Job, de ces amis nécessaires, qui sont la présence de Dieu perceptible, sa force & son secours, toutes les vertus qui soutiennent l'ame : voilà les choses qui se sont toutes retirées pour laisser l'ame à elle-même ; & c'est cet abandon qui dans les croix est la plus étrange de toutes les croix, & la cause de toutes les foiblesses. Les croix ne seroient pas croix sans cela. Jésus-Christ voulut éprouver cet (a) abandon sur la croix, pour nous faire voir en quoi consiste la pureté de la croix, qui n'est pas, comme l'on s'imagine, à vivre par la croix & à la soutenir, mais à en être porté & à y mourir.

(a) Matth. 27. v. 46.

v. 15. *Mes freres ont paſſé devant moi comme un torrent qui coule avec rapidité dans les vallées.*

v. 16. *Ceux qui craignent la gelée, la neige les ſurprendra.*

Job fait voir que les ames qui ſont dans ces états ſont non ſeulement abandonnées des amis néceſſaires, comme il a été dit; mais des amis extérieurs, & des plus *proches*. Les parens & les amis ne veulent point les reconnoître; ils ont honte d'eux; ils *paſſent outre* & s'éloignent autant qu'ils peuvent: s'ils n'oſent déſavouer ce qu'ils leur ſont, ils déſavouent leur conduite, & ſont les premiers à les cenſurer. Les *freres* ſont proprement les perſonnes liées par la piété & pour avoir ſuivi un même ſentier: ce ſont ſouvent eux qui les condamnent d'autant plus fortement, que le pus qui ſort des ulceres de ces innocens affligés leur fait plus de mal au cœur qu'à nul autre.

Cependant, qu'ils ſachent, comme le dit Job, & ainſi qu'ils le verront bientôt par leur expérience, que s'ils *craignent la gelée*, c'eſt-à-dire, l'état où je ſuis, qui leur paroît un état glacé, *ils ſeront ſurpris de la neige* & *accablés* ſous ſon poids. O hommes ſages, qui croyez ſi bien vous garder vous-mêmes, & qui ne voulez pas entrer dans la voie de l'abandon par de vaines appréhenſions, vous ſerez ſurpris de la neige, lorſque vous y penſerez le moins.

v. 17. *Ils périront dès qu'ils commenceront à s'écouler; & dès que la chaleur y aura paſſé ils tomberont du lieu où ils étoient.*

v. 18. *Ils vont par des ſentiers embarraſſés, ils marchent inutilement, & ils périront.*

Et de même que la neige fondue *par la chaleur* s'écoule en eaux, & ne laiſſe qu'un vide, auſſi ces perſonnes *s'écoulent* & ſe diſſipent à la premiere tentation, quoiqu'ils ſe fient ſi fort en leur vigilance. Cela vient de ce qu'ils ne s'abandonnent point à Dieu, mais qu'ils croyent ſe pouvoir mieux garder que Dieu ne les gardera: & c'eſt ce qui cauſera leur perte dès qu'ils *s'écouleront*, & qu'ils auront *perdu* cette premiere *ferveur* ſenſible. *Ils périront* tout d'un coup dans la premiere diſſipation & dans le moindre danger; & cela d'autant plus, qu'*il aura fait* chez eux une *chaleur* apparente ſur laquelle ils ſe feront appuyés, mais qui n'eſt autre qu'un certain feu ſenſible & paſſager.

Comme ces ames ne s'attachent qu'au ſenſible, & non au ſolide, & qu'elles condamnent les voies ſolides, parce qu'elles ne ſont pas ſenſibles; elles ſeront ſéparées & déſunies de Dieu à cauſe de cela: elles *décherront de leur lieu*, qui eſt leur voie, pour *entrer dans des ſentiers embarraſſés* de mille détours, de ſcrupules, de condamnation des autres, voie qui n'eſt que trouble & qu'agitation. *Ils marchent* alors & ſe fatiguent inceſſamment ſans avancer; & leurs pas étant d'autant plus *inutiles* qu'ils ſont plus pénibles, *ils périront* enfin avec tous leurs ſoins & leurs peines, pour n'avoir pas voulu s'en fier à Dieu.

v. 19. *Conſidérez les ſentiers de Theman, les chemins de Saba, & attendez un peu.*

Conſidérez, continue Job, *les ſentiers* de ces perſonnes qui s'appuyent toutes en leurs forces & en leur induſtrie; & *ceux de Saba*, des ames tranquilles & qui ſe repoſent dans l'abandon à la volonté de Dieu, remettant tout leur ſoin à ſa pro-

vidence : n'en jugez pas cependant d'abord ; car l'un vous paroîtroit peut-être plus sûr que l'autre : mais *attendez un peu* que vous en voyez la fin, & vous en verrez la différence.

v. 20. *Ils sont confus, parce que j'ai toujours espéré : ils sont venus jusqu'à moi, & ils ont été couverts de honte.*

Ils *sont* dans la *confusion*, de voir que mon *espérance* n'a point été vaine ; & qu'espérant au milieu du grand désespoir, je faisois *honte* à ceux qui condamnent mon abandon & mon espérance, & qui même craignent lorsqu'ils ont le plus de sujet d'espérer, pendant que j'espere contre toute espérance. *Ils sont venus jusqu'à moi* pour me considérer dans l'état étrange de mon abandon ; & cette vue les a *couverts de honte*.

v. 21. *Vous ne faites que de venir ; & aussitôt que vous avez vu la playe dont je suis frappé, vous en avez de l'horreur.*

Vous de même *êtes venus* à présent vers moi ; & *vous n'avez pas plutôt vu ma playe*, qu'elle vous a fait *horreur*. Vous avez eu une double *frayeur* ; celle d'un si effroyable mal, & celle de ce que je ne le puis craindre moi-même, ni cesser d'espérer : car plus il devient incurable, plus je suis content ; & c'est ce contentement qui augmente votre *frayeur*.

v. 22. *Vous ai-je dit : apportez-moi quelque chose, ou donnez-moi de votre bien ?*

v. 23. *Ou délivrez-moi de la main de l'ennemi, ou tirez-moi de la puissance des forts ?*

Job fait voir qu'il n'a demandé aucune grace ni aucun secours à ses amis, quoiqu'il soit le

plus pauvre & le plus oppressé des hommes. Dans ma pauvreté la plus extrême, dit-il, *vous ai-je demandé de vos biens* pour me nourrir ? Non ; j'ai été si content de ma pauvreté, parce que c'est la volonté de mon Dieu, que je la préfere à toutes vos richesses : oui j'aime mieux être dans cette double pauvreté, intérieure & extérieure, abandonné à mon Dieu & dépourvu de tout secours, que de chercher hors de lui nul secours, quel qu'il puisse être. C'est pour cette raison que je ne vous prie pas non plus de me *délivrer de mes ennemis* : je ne vous demande pas même vos prieres pour cela, non plus que pour me *tirer* de l'oppression où je suis, qui m'est plus aimable que votre liberté. Si Dieu veut me secourir, il le peut : s'il ne le veut pas, je ne puis vouloir de secours : mon secours alors est de n'en avoir point.

v. 24. *Enseignez-moi, & je me tairai : & si j'ai ignoré quelque chose, instruisez-moi.*

v. 25. *Pourquoi vous êtes-vous éloignés de la vérité en vos paroles, puisqu'il n'y a aucun de vous qui me puisse reprendre ?*

v. 27. *Vous vous jettez sur l'orphelin ; & vous tâchez de surprendre votre ami.*

v. 29. *Répondez-moi, je vous prie, sans contention.*

v. 30. *Vous ne trouverez point d'iniquité sur ma langue, ni de folie en ma bouche.*

Job tâche de faire voir, que tout ce qu'il dit pour soutenir l'abandon & la confiance en Dieu, est la vérité, & ce qu'il y a de plus grand. Si cependant, dit-il à ses amis, vous avez quelque chose de plus considérable à m'en dire, parlez, & *enseignez-moi & je me tairai* pour vous écouter ; & dites-moi *si j'ai ignoré quelque chose* de ce qui peut servir à faire connoître le désir que j'ai de

voir tout le monde dans cette voie, & d'y mourir moi-même. Que si vous n'avez rien à dire pour m'instruire, *pourquoi* cherchez-vous *des paroles* de mensonge pour parler contre *la vérité* de cet état; *vu qu'il n'y en a pas un de vous qui puisse me reprendre*, & me faire connoître s'il peut y avoir de la tromperie à s'en fier plus à Dieu qu'à nous? Vous amassez seulement des paroles vaines pour avoir le plaisir de *reprendre*. *Vous vous jettez sur l'orphelin*, qui est dépouillé de tout soutien; & *vous vous efforcez*, au lieu de me consoler & de m'affermir dans ma foi & dans la confiance en Dieu, de m'en détourner. *Répondez-moi, je vous prie*, *sans contester* ni disputer, sans être prévenus; & *vous ne trouverez point d'iniquité en ma langue*, car je n'ai dit que la vérité.

CHAPITRE VII.

v. 1. *La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel, & ses jours sont comme les jours d'un mercenaire.*

v. 2. *Comme un esclave soupire après l'ombre, & comme le mercenaire attend la fin de son travail.*

JOB nous fait voir que tant que *l'homme* reste *sur la terre* de lui-même & de ses passions, il *est dans un combat continuel*, & que *ses jours sont comme ceux* des esclaves & *des mercenaires*. Mais lorsque l'ame par un abandon généreux sort d'elle-même pour se perdre toute en son Dieu, alors elle est en lui comme dans un ciel, affranchie de tous ces combats: Dieu combat pour elle, & elle se repose en son Dieu: alors elle n'est plus comme le mercenaire qui attend sa délivrance, mais comme l'enfant qui ne travaille

que pour plaire à son pere, sans attendre la récompense.

Autrefois, continue-t-il de dire, comme *un esclave* fatigué, *je désirois l'ombre*; parce que j'étois toujours dans la chaleur du travail, & que je n'avois pas le repos que je posséde. *J'attendois comme le mercenaire* pour voir *la fin* & pour avoir le prix *de mon travail*: mais je n'attends plus rien; je regarde à présent ma peine comme ma récompense.

v. 3. *Ainsi j'ai eu des mois vides, & j'ai compté des nuits pleines de travail & de douleur.*

Car comme j'ai été dans le travail de l'action avant que d'être dans le repos de la contemplation, aussi *ai-je eu* quantité de *mois vides*, quoique je crusse les avoir beaucoup remplis par le travail que je me donnois; & *j'ai passé des nuits* dans la *douleur* de ce travail: mais à présent que je suis dans l'abandon total, je *ne compte* plus les nuits de ma douleur, parce qu'elle est devenue générale & universelle: ce n'est plus une douleur dont j'attende la délivrance; mais c'est une douleur dont je n'attends que d'être consumé & dévoré.

v. 4. *Si je m'endors, je dis aussi-tôt: Quand me léverai-je? Et si j'attends le soir, je serai rempli de douleurs jusqu'à la nuit.*

Job s'efforce de leur faire voir que sa douleur n'est point comme celle d'autrefois, & qu'elle est bien d'une autre nature: que dans les premieres douleurs on soutient le combat, & qu'on résiste avec vigueur; mais que dans celle-ci la douleur est si extrême, qu'elle peut bien être soufferte, mais non jamais expliquée.

Lorsque je m'endors, je dis, quand me léverai-je? Lorsque je m'endors, parce que la vivacité de mon mal est un peu assoupie, & que Dieu me laisse quelque repos; *je dis, quand me léverai-je?* Car ce repos m'est plus insupportable que la douleur. La haine que j'ai pour moi-même fait que je ne me puis vouloir aucun bien : autrefois je désirois la fin du jour & du travail pour me reposer; mais à présent mon repos est ma douleur. O état! qui te pourra comprendre que celui qui t'éprouve!

Et *lorsque je commence à attendre le soir* pour quelque repos, *je suis rempli de douleur.* Cet état est très-bien exprimé : l'ame ne peut trouver de repos que dans son abandon, dans la perte de tout repos, & dans l'acquiescement à n'en avoir jamais : mais si elle vient *à attendre*, pour peu que ce soit, la fin de son travail, & à espérer de sortir de cet état, sa peine se redouble d'une étrange force.

v. *Ma chair est couverte de pourriture & d'une sale poussiere : ma peau est toute séche & toute retirée.*

Job a bien raison de dire que *sa chair est couverte de pourriture* : il est écrit, (*) *vétue.* Ce mot n'est pas mis sans sujet, & il exprime très-bien comme la pourriture n'est que superficielle, quoiqu'on la croie bien profonde. Cette *pourriture* est un *vêtement*, que le maître ôte tout d'un coup lorsqu'il lui plaît; mais que nulle créature ne peut ôter. Elle n'est donc que superficielle, & non intime. La propriété est une pourriture & une saleté qui endommage la substance de l'ame : mais cette pourriture, dont Dieu se sert

(*) *Induta.* Vulgate.

pour arracher la propriété de l'ame, n'est que comme un vêtement. *La poudre* couvre aussi cette pourriture, & cette pourriture devient *poussiere* à mesure que l'anéantissement se fait, comme le corps se pourrit peu-à-peu, & devient poussiere en se détruisant. Il est ajouté, que *la peau est séche & toute retirée* : ce retrécissement n'est en effet que pour *la peau*, pour le déhors, durant que l'ame jouit d'une parfaite liberté.

v. 6. *Mes jours sont passés & ont été retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand : & ils se sont écoulés sans qu'il y reste aucune espérance.*

Mes jours de joie, de graces, de faveurs, de dons, de lumieres, *sont passés* en très-peu de tems, & tout cela est *retranché* & anéanti, *sans qu'il me reste nulle espérance* qu'ils doivent retourner jamais. O c'est alors que l'abandon est dans son étendue, & que la mort est proche. Lorsqu'il ne reste plus d'espérance, ou plutôt, lors qu'elle est consumée, (comme Job dit, que sa vie est consumée,) aussi la mort est-elle consumée par ce désespoir où l'on est de revivre jamais : quand une personne se meurt, il reste encore de l'espérance jusqu'au moment de sa mort : mais lorsqu'on est mort, *il ne reste plus d'espérance.*

v. 7. *Qu'il vous souvienne que ma vie est comme le vent, & que mon œil ne retournera point pour voir les biens.*

Qu'il vous souvienne, ô mon Dieu, dit cet innocent affligé en se tournant du côté de son aimable exacteur, qu'il vous souvienne *que ma vie est comme le vent*, qui se leve, qui emporte quel-

que poussiere, & puis ne paroît plus. Voilà ce qu'a été ma vie. Les jours de vie que j'ai eus ont été comme un vent impétueux, qui a fait bruit en se levant; mais qui m'a chargé de cette poussiere qui me couvre aujourd'hui dans mon état de mort.

L'œil de mon esprit & de ma raison *ne retournera jamais à regarder les biens* que vous lui ferez. Je sais que c'est cette vue recourbée & propriétaire des biens, qui est cause de mes maux; puisque c'est cela qui vous a déplû: mais ne devant plus jamais jouir de cette lumiere, je n'en abuserai plus aussi: je suis même bien aise de ne la plus avoir pour n'en point abuser. Cette expression, *mon œil ne retournera plus pour voir les biens*, marque un désespoir de revivre jamais.

v. 8. *Les hommes qui m'ont vû, ne me regarderont plus: vos yeux sont sur moi & je ne serai plus.*

Non seulement, ô mon Dieu, je ne me verrai plus; mais *les hommes* mêmes qui m'adoroient lorsque j'étois dans l'état de vie, ces hommes *ne me regarderont plus* qu'avec mépris, & puis ne me verront plus tout-à-fait; parce que mon anéantissement me fera disparoître de devant tous les hommes. Je serai pour eux dans un oubli éternel: mais lorsque vous me regarderez, ô mon Dieu, ce sera véritablement ce *regard* qui m'anéantira & qui me fera disparoître, toute la vue & tous les regards que je pourrois jetter sur moi-même, ne pouvant point m'anéantir, ni tous les mépris des créatures; mais *le seul regard de Dieu.* C'est lui qui anéantit l'ame en un moment: mais, ô que ce regard est terrible! Cette connoissance faisoit dire au bienheureux Jean de la Croix dans son Cantique: ô que votre regard

me tue! C'est ce regard qui anéantit si fort l'ame, que Job dit: sitôt que *vos yeux seront sur moi, je ne serai plus.*

v. 9. *Comme une nuée se dissipe, & passe outre, ainsi celui qui descend aux enfers ne remontera plus.*

Job parle d'un état qui est très-réel, & qui suit l'anéantissement, ou plutôt, qui s'opére dans l'anéantissement. *Comme la nuée se dissipe, & passe outre; aussi* sitôt que la consommation est faite, certaines ames privilégiées dans la nature de leurs peines & dans le dessein que Dieu a sur elles, *entrent dans l'enfer* spirituel, qui est un état le plus étrange & le plus terrible de la vie spirituelle; parce que tout espoir est ôté. Il paroît à l'ame qu'il ne peut y avoir de salut pour elle: elle croit n'en revenir jamais: elle ne se trouve ni en Dieu, ni en elle; mais souffre en quelque maniere la peine de la damnation. Ceci n'est point l'état de blasphême; (par où quelques-uns passent dans un état bien inférieur;) c'est un état où l'ame est comme hors de tout être & de son lieu propre, bannie du souverain Etre qui est Dieu, & bannie d'elle-même; ensorte qu'il ne lui reste chose au monde (à ce qu'il *lui paroît*,) que la plus terrible perte qui fut jamais. Jésus-Christ, pour nous instruire de cet état, voulut descendre aux enfers après sa mort, & en tirer les ames des Saints Peres qui y étoient avant que d'entrer au ciel. Lorsque l'ame est en cet état, il n'y a que Dieu qui l'en puisse tirer: c'est pourquoi Job dit, qu'elle *ne remontera plus.* La raison aussi pourquoi Job dit encore que l'ame ne montera plus après avoir été aux enfers; c'est que cet état d'enfer est le comble de l'anéantis-

ſement ; de ſorte que lorſque l'ame a paſſé ces états, elle n'eſt jamais plus en danger de remonter par une élévation d'amour-propre.

V. 10. *Il ne retournera plus en ſa maiſon, & le lieu où il étoit ne le reconnoîtra plus.*

L'ame après cet état *ne retournera* jamais *plus* en elle-même, qui eſt *la maiſon* & *le lieu* où elle habitoit : on *ne l'y reconnoît plus*, tant elle en eſt ſéparée. Cet état d'enfer doit ſe paſſer après que l'ame eſt ſortie d'elle-même, & lorſqu'elle commence à être reçue en Dieu. Dieu la rejette en apparence, pour lui donner un nouveau degré de pureté ; & alors elle n'a plus de lieu propre, parce qu'elle n'eſt plus ni en elle ni en Dieu. Elle eſt bannie de tous les êtres & de tous les lieux qui lui ſont propres. Cet état eſt de peu de jours & l'ame ne le pourroit porter plus long-tems. Il eſt plus pénible que l'enfer, dans lequel (*) il ſe trouve même de la miſéricorde. C'eſt pourquoi l'ame qui a mérité l'enfer, feroit mille fois plus à plaindre ſi elle ne trouvoit point d'enfer ; parce qu'elle ne trouveroit point de lieu propre pour elle en cet état : & ſon péché ſans enfer, ſeroit un ſupplice plus fort que l'enfer même.

V. 11. *C'eſt pourquoi je ne tiendrai pas ma langue plus long-tems ; je parlerai dans l'affliction de mon eſprit, je m'entretiendrai dans l'amertume de mon ame.*

Job parle de la liberté qu'il donne à ſa douleur dans cet état d'enfer, où il ne peut ſe retenir en aucune maniere. La douleur eſt trop exceſſive

(*) Voyez Ste. Catherine de Genes, dans ſon Traité du Purgatoire.

pour être cachée ; & une telle ame ne peut la vouloir cacher. Des maux médiocres ſe peuvent taire ; mais des maux extrêmes ne ſauroient ſe diſſimuler. Non, dit Job, *je ne puis plus garder le ſilence*, je *parlerai à moi-même* de ma douleur, & j'en parlerai aux autres : il n'eſt plus tems de ne la pas découvrir.

V. 12. *Suis-je une mer, ou une baleine, que vous m'ayez environné d'enclos & de priſon ?*

Cette perſonne affligée ſe trouvant dans un état ſi étrange, & n'y voyant point d'iſſue, ne ſait de quels termes ſe ſervir pour s'exprimer. Elle ſent d'un côté ſon ame d'une largeur très-grande, & que ſa douleur eſt immenſe : & cependant comme elle n'y voit point de fin, elle ſe voit en même tems & ſans bornes, & priſonniere ; immenſe, & rétrécie. C'eſt pourquoi ne pouvant faire comprendre ce qu'elle ſouffre, elle demande, ſi elle *eſt une mer* en largeur & en étendue de ſouffrances, ou *une baleine* dont la groſſeur prodigieuſe étonne tout le monde ; & que cependant on l'ait *environnée de priſon ?* Mais, Job, quelle expreſſion eſt-ce là ? Il y a bien des choſes de moindre étendue, qui ont de véritables priſons, & même de bien étroites : mais la *baleine* a-t-elle une priſon, elle qui a des immenſités d'eaux à ſe promener ? & la *mer* a-t-elle des murailles ? Hélas ! il eſt vrai : mais je ne laiſſe pas d'avoir une priſon, ainſi que la mer & la baleine en ont en quelque ſorte. Je me trouve immenſe, je ne vois point de bornes ni de limites ; & cependant je n'ai point d'iſſue. Un peu de ſable arrête ma furie, dit la mer, & la baleine ne peut ſortir des eaux, quoiqu'elle ne trouve rien qui la rétréciſſe. Je ne puis de même ſortir de

mon amertume & de mon enfer, quoique j'y voie une immensité étrange. Rien ne me rétrécit, & je ne laisse pas pourtant d'être emprisonné : ma prison n'a ni murailles ni remparts; & cependant je suis captif au milieu de la plus grande liberté!

v. 13. *Si je dis en moi-même : Mon lit me consolera, je serai soulagé en m'entretenant en moi sur ma couche :*

v. 14. *Vous me tourmenterez par des songes, & vous m'effrayerez par d'horribles visions.*

Si, dit-il, sortant de cette mer d'amertumes je pense me retirer dans *mon lit* de repos, qui est mon fond, croyant y trouver quelque *consolation*, & être un peu *soulagé* de mes peines; c'est alors que mes maux redoublent avec plus de force & de vigueur : & où je trouvois mon repos, c'est là où je trouve ma peine la plus grande : car ce fond ne me reçoit plus. Je suis banni de tous les lieux; & la crainte & la frayeur me saisissent. Mille pensées de réflexions me viennent tourmenter : mes *songes* même & mes imaginations ne sont que des choses tragiques & effroyables. Tout ce que je *vois* ne sert qu'à me donner de la terreur, & à rendre ma perte plus certaine.

v. 15. *C'est pourquoi mon ame a choisi d'être pendue, & mes os ont préféré la mort.*

Ce *choix* que l'ame fait d'un supplice si étrange, marque, que l'état de purgatoire & de mort dans lequel elle a passé, lui paroît léger en comparaison de celui où elle est, quoique ce soit à-peu-près, ce semble, la même chose. *Etre pendue* est, lorsque l'ame sort d'elle-même, & qu'elle ne se trouve plus ni en elle, ni en Dieu, Dieu ne

ne la recevant pas d'une maniere perceptible, pour la purifier davantage. Elle se trouve alors comme *pendue* entre le ciel & la terre, sans trouver de lieu propre pour y être reçue. Cet état est le purgatoire, qui suit (*) la mort.

L'ame sortant d'elle-même meurt à toutes choses; & cette sortie d'elle-même s'appelle mort. Le tems qu'elle reste morte sans être reçue en Dieu en maniere connue, & sans être ressuscitée en lui, s'appelle purgatoire & pourriture; c'est alors que l'ame est comme pendue & suffoquée, sans cependant pouvoir mourir. L'état d'enfer est bien différent de celui-là, quoiqu'il paroisse semblable. Lorsque l'ame a été reçue en Dieu, qui est le ciel, & puis qu'il la rejette; comme elle ne se trouve plus alors elle-même pour se recevoir, elle reste dans un enfer étrange : car l'ame qui a été en Dieu, y ayant été infiniment mieux que celle qui étoit en elle-même, sa peine aussi lui est bien plus intolérable lorsqu'elle en est rejettée. C'est comme l'état de l'Ange qui tomba du ciel en enfer.

Le purgatoire, dans lequel entrent les ames en sortant de la terre, arrive nécessairement à toutes les ames avant qu'elles soient reçues en Dieu : & c'est un état bien terrible : mais l'enfer arrive à très-peu, du moins celui qui arrive par grace : car pour celui qui vient par le péché, l'ame qui auroit été reçue en Dieu, & qui après en seroit rejettée pour avoir péché de nouveau, en deviendroit dans un état étrange de malice & de fermeté en son mal, à cause d'une espece d'im-

(*) Tout ceci, *mort*, *purgatoire*, *enfer*, ne s'entend point ici, ni dans la suite, de l'extérieur; mais de *l'intérieur*, & de ce qui arrive à l'ame que Dieu purifie en cette vie avant la mort naturelle.

mobilité qu'elle a acquise en Dieu. Toutefois il n'arrive guere que des ames d'un si grand progrès, viennent à en tomber : mais il suffit que cela soit arrivé à quelques-unes pour en dire quelque chose. L'autre enfer se fait par grace, lorsque Dieu voulant donner une étendue surprenante à une ame, il la rejette (pour ainsi dire) de lui, & la fait passer pour quelques jours par cette peine, que la seule expérience peut faire comprendre.

v. 16. *J'ai perdu tout espoir, & je ne vivrai plus. Pardonnez-moi; car mes jours ne sont qu'un néant.*

L'ame parle ici de l'état de pourriture, & même de celui d'enfer. Il ne reste *plus d'espoir* d'en sortir, mais particulierement de celui de pourriture, où l'ame *perd* pour toujours *l'espoir de revivre* jamais : car pour celui d'enfer, il est d'une nature à ne lui rien laisser distinguer. Ce que Job avoit voulu dire par *l'enfer* dont il a parlé, n'étoit pas proprement l'enfer, mais l'état de purgatoire ou de pourriture ; car c'est la même chose : & cet état laisse l'ame dans une assurance entiere de sa mort. Je l'appelle purgatoire, pour le distinguer de cet état d'enfer dont j'ai parlé : cependant il se peut bien, & avec justice, nommer aussi enfer, comme en ayant presque les qualités.

Pour donner quelque jour à ceci, il faut savoir que dans tous les états par où l'ame passe & en chacun d'eux, il y a un purgatoire particulier à passer, ou une purification, qui est une espece de mort toujours suivie d'une nouvelle vie. C'est ce qui fait que bien des ames s'y méprennent, qui, lorsqu'elles ont passé ces purifications, ces morts & ces vies, se croient être arrivées à la fin. Il y a quantité d'alternatives de

mort & de vie : mais tout cela n'est point encore la mort du fond, qui est la principale.

La mort du fond est forte, terrible, étrange & durable jusqu'à ce qu'il ne reste pas la moindre vie en rien, quel qu'il soit : & au lieu que les autres morts nous font entrer d'abord dans la vie qui les suit, & qui a rapport à cette mort ; la mort totale au contraire nous conduit dans un état de pourriture & de purgatoire terrible, & bien différent de l'état de mort.

Or comme la pourriture précédera la résurrection, & qu'il faut que la créature par là soit réduite en cendres avant de ressusciter ; aussi faut-il que l'ame, avant que de passer en Dieu après sa mort, passe par ce purgatoire, bien différent de la mort, lequel consume l'ame & l'anéantit. Un corps mort n'est consumé & anéanti que par la pourriture entiere ; aussi l'ame n'est anéantie que par cette purgation totale, qui cependant ne se fait que par degrés & peu à peu, comme cela se voit dans un corps mort, qui ne perd sa figure d'homme que peu à peu, & à mesure que les vers le mangent & le rongent : d'abord un homme nouvellement mort, semble laisser encore quelque figure ou reste d'espérance : mais il n'y en a plus lorsqu'il est tout détruit & anéanti, & qu'il n'en reste plus rien.

Dieu nous a donné des figures de cela dans les résurrections qu'il a faites. Il en a fait (*a*) trois différentes durant sa vie ; mais pour les corps pourris & détruits, il a fallu la mort d'un Dieu pour les ressusciter. Toute la vie de Jésus-Christ ne les a point ressuscités ; mais Jésus-Christ n'est pas plutôt mort, que cette mort (*b*) *ouvre les sépulcres*, & sa descente aux enfers en retire les ames.

(*a*) Voyez sur le 1 Rois, Ch. 30. v. 1, &c. (*b*) Mat. 27. v. 52.

Or il faut favoir, que de toutes les purifications qui fe font après la mort il y en a de plus étranges les unes que les autres, felon les deffeins de Dieu, & felon le refte de propriété & la répugnance à l'anéantiffement. Un corps qui eft délicat & qui fe corrompt plus aifément, eft plutôt réduit en cendres; mais un corps ferme & robufte réfifte davantage: il en eft de même dans la purification. Elle eft auffi felon l'étendue que Dieu veut donner à une ame.

Il y a donc des purgatoires légers & courts: mais il y en a de fi étranges, que les ames ne favent point fi elles font en purgatoire ou en enfer: & cette ignorance caufe leur plus grand mal.

Or c'eft cet état qui, quoique différent de l'enfer, fe peut appeller du nom d'enfer, & dont Job parle ici: *J'ai perdu*, dit-il, *tout efpoir, & je ne vivrai plus.* Ceci eft un état fi détruit qu'il ne refte plus d'efpoir d'en fortir jamais, ni d'être jamais autrement.

Mais afin de voir que ce *défefpoir*, ou cette perte d'efpérance, ne vient que du côté de l'ame, qui a perdu alors toute fubfiftance; & non point du côté de Dieu, en qui elle ne perd point la confiance réelle, quoiqu'elle perde la diftincte, ce qui eft l'état du purgatoire; car quoique l'ame dans le purgatoire ne penfe plus ni d'en fortir ni quand elle en fortira, & qu'elle n'efpere ni ne s'appuie plus en aucune chofe, elle fait pourtant bien que Dieu l'en peut tirer, & ne perd jamais la confiance de ce côté là; pour faire voir cela, dis-je, l'ame affligée ajoute: *Pardonnez-moi; car mes jours ne font rien:* comme voulant dire: puifque je fuis réduite à néant, & que je perds toute fubfiftance, c'eft vous feul qui me pouvez tirer de là, & me pardonner par un effet de votre

miféricorde, me rendant d'autres jours, puifque les miens font tous dans le néant.

Comme il n'y a point de paffages qui n'ait plufieurs fignifications, celui-ci même peut auffi fervir pour l'état de mort.

v. 17. *Qu'eft-ce que l'homme, pour que vous l'honoriez encore? & comment daignez-vous appliquer votre cœur fur lui?*

Job au fort de fa plus extrême mifere & de fon plus grand défefpoir, entre dans un efprit de prophêtie & dans un état de raviffement fur ce qui doit fuivre cet état de pourriture & de mifere, où il eft réduit; & auffi dans un fouvenir des états paffés. Il dit dans fon étonnement: *qu'eft-ce que l'homme pour que vous l'honoriez encore* après que vous l'avez réduit dans la plus profonde baffeffe? & *comment daignez-vous appliquer votre cœur fur* une chofe fi horrible comme eft cet homme couché dans fa pourriture? Job connoît très-clairement que Dieu l'aime au fort de fes miferes, & qu'il *met fon cœur fur* cet homme, y mettant dans la rigueur même de fa plus grande juftice, un effet plus abondant de fon amour.

v. 18. *Vous le vifitez au matin, & fubitement vous l'éprouvez.*

Cette *vifite du matin* eft la vifite que Dieu fait à l'ame dans le premier jour de fes graces & de fon amour, femblable en apparence au jour de l'éternité ou de la réfurrection; mais très-différent en effet: enfuite de quoi, elle eft *éprouvée* par les plus étranges peines.

Job veut encore parler de l'état ordinaire des *épreuves* & des *vifites* alternatives, où la vifite précéde l'épreuve, & plus la vifite eft douce & grande, plus l'épreuve doit être forte.

Cette visite est encore pour l'état de sépulcre, où l'ame étant comme dans un cachot, il semble que dans ce cachot elle soit *visitée* d'un petit éclair de lumiere, ou d'un essai de résurrection & de vie, mais qui n'est rien qu'un éclair, ou un essai de la vie qui doit venir, & que la créature ne connoît pas néanmoins : cela ne sert pour l'ordinaire qu'à lui faire mieux sentir son *épreuve*, comme si un homme mort pouvoit à la faveur d'une lumiere se voir manger des vers ; cette vue ne serviroit qu'à rendre sa douleur plus insupportable : la lumiere l'amuseroit bien un moment ; mais après, lui faisant mieux voir son ordure, elle ne serviroit qu'à lui causer plus de peine & plus de confusion.

V. 19. *Jusqu'à quand différerez-vous de m'épargner, & de me donner quelque relache, afin que j'avale ma salive ?*

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise, qui est une bonne Mere, & qui sait distribuer les choses d'une maniere admirable, applique les leçons de Job au jour des morts ; parce que toutes les paroles qui y sont écrites marquent si fort ou l'état mort, ou l'état mourant, que l'on ne peut douter que ce bon Patriarche ne fût en ces états lorsqu'il s'exprimoit de la sorte, de même qu'on ne peut douter que la connoissance ne lui fût entierement donnée des états pareils que les ames doivent passer.

Il n'exprimoit en effet rien moins que ses maux extérieurs, qui n'étoient que la figure de ce qui se passoit au-dedans de lui. Après avoir (a) ci-devant demandé à Dieu, ô innocent affligé, qu'il

(a) Chap. 6. v. 10.

ne vous pardonne point, vous lui faites maintenant une espece de reproche de ce qu'il ne vous *épargne* pas ! Il est vrai que dans le fort de mon abandon je lui ai fait cette priere, qu'*il ne m'épargnât point* ; & depuis ce tems j'ai même désespéré d'en sortir jamais : cependant l'excès de mes maux & leur continuation me font demander, *si je ne serai point épargné ?* Je ne demande point que l'on me pardonne pour ne me plus punir, ni que l'on me diminue les peines que l'on m'a préparées : mais je demande une seule grace, qu'il me soit permis de respirer sous les coups, & qu'ils me donnent de tems en tems quelque *relâche*, afin *que je respire* ou *avale ma salive*.

Mais, ô Job, vous ne pensez pas bien à ce que vous demandez. Le moindre soulagement, ou le moindre petit instant de vie en cet état, vous retarderoit infiniment ; & il vous faudroit encore un longtems pour vous faire perdre cette vie que vous y auriez prise, ce qui ne serviroit qu'à allonger votre supplice ; comme il arriveroit à un homme que l'on pend, si on lui donne le tems de respirer on ne le fera jamais mourir ; il ne meurt que parce qu'on lui ôte toute respiration : de même un homme que l'on voudroit étouffer, si on lui laissoit de tems en tems quelques momens de respiration, il faudroit recommencer tout de nouveau à le suffoquer. Il n'y a que la fermeté à ne le point laisser respirer qui lui ôte enfin la vie. Dieu seroit cruel s'il étoit miséricordieux en ce point ; & la plus grande miséricorde est de n'en point faire ici.

V. 20. *J'ai péché : que vous ferai-je, ô gardien des hommes ? Pourquoi m'avez-vous rendu contraire à vous ? & pourquoi suis-je à charge à moi-même ?*

V. 21. *Pourquoi n'ôtez-vous point mon péché ; & n'effacez-vous point mon iniquité? Voici maintenant je vais m'endormir dans la pouffiere ; & fi vous me cherchez au matin , je ne ferai plus en être.*

Mon Dieu , les belles paroles , & qu'elles ont de force ! *J'ai péché* , dit ce pauvre affligé , & je ne puis douter de mon péché , (car fon état lui paroît un vrai mal , tant il eft obfcurci par la peine): mais quoique je le voie , je n'en puis être à préfent ni touché ni affligé. Je ne puis même ne le vouloir point avoir fait. Mais quoi! n'eft-ce pas là une impénitence? Je n'en fais rien , finon qu'en l'état où je fuis , je ne fuis point capable de pénitence. Je ne me crois pas innocent ; je vois que je fuis coupable , mais je me vois toujours plus impuiffant.

Puis dans un petit reproche d'amour qu'il fait à fon Dieu , il ajoute : Hélas : qu'y puis-je *faire* , moi qui fuis le plus foible des hommes ? *Vous* qui en êtes *le gardien* , que ne me gardez-vous? car j'ai perdu tout pouvoir & tout foin de me garder. L'ame en cet état voit fes miferes à la vérité ; mais elle n'a aucun péché volontaire: elle porte bien l'apparence du péché , mais elle n'a point de péché ; & c'eft pourquoi elle n'en a point de douleur. Cette vue de fes miferes , (qu'elle croit péché) augmentant la connoiffance de fa foibleffe , redouble fon amour & fa confiance en Dieu , de même que l'affurance que lui feul la peut *garder* ; le foin qu'elle a pris de fe garder elle-même n'ayant fervi qu'à la rendre plus miférable , & à lui faire voir que fes foins font fuperflus & inutiles. Non , ce n'eft pas le péché que vous portez , ô Job : car il n'y en a point ici : ce n'eft que fa boue ; & cette boue ne fervira qu'à vous éclairer: comme un favon elle vous blanchira en vous faliffant en apparence.

Cependant , pourfuit-il , c'eft-à-vous , *ô gardien des hommes* , à nous garder ! mais non feulement vous ne nous gardez pas , *vous nous rendez même contraires à vous* : car hélas ! (a) *on fait le mal que l'on hait , & l'on ne fait pas le bien que l'on aime.* Oui , c'eft vous , dit-il fans détour avec l'ame affligée , c'eft vous , ô Dieu , auquel je me fuis donné fans réferve , qui me *rendez contraire à vous* dans l'état où je me trouve. O pauvre aveuglé que vous êtes ! vous lui êtes bien moins contraire à préfent que vous croyez lui être le plus contraire. Ce n'eft point notre mifere & notre pauvreté qui eft contraire à Dieu ; mais c'eft notre propriété & notre propre volonté. Cette même boue , en vous arrachant toute propriété , tout amour-propre , toute propre volonté , vous empêche d'être contraire à Dieu. Dieu nous ayant formé de boue , la boue ne lui déplait pas : comme elle eft molle & pliable , & qu'elle fe laiffe donner telle forme que l'on veut , c'eft pour cela que Dieu a formé l'homme de boue , & qu'il ne l'a pas formé de pierres ni de matiere qui réfifte. Vous êtes moins contraire à Dieu lorfque vous êtes boue , que fi vous étiez diamant : c'eft pourtant ce que l'on ne connoît pas : le diamant réfifte ; mais la boue ne le fait pas. Dieu vous a rendu boue , de diamant que vous étiez , & c'eft ce qui vous afflige.

Mais quoi ! un diamant n'eft-il pas plus agréable que la boue ? Oui , à tout autre qu'à Dieu , qui ne mefure pas la valeur des chofes par le cas que l'on en fait , mais par l'ufage qu'il en veut faire.

Vous n'êtes donc pas contraire à Dieu , ô pauvre affligé.

Et *pourquoi* , dit-il encore , *fuis-je infupportable*

(a) Rom. 7. v. 19.

à moi-même? Vous n'êtes insupportable à vous-même que parce que vous ne savez pas encore vous contenter de votre foiblesse & de votre abjection : mais sitôt que vous aurez appris à aimer votre humiliation, elle ne vous sera plus insupportable : & ce sera lorsque vous l'aimerez que Dieu s'en servira pour faire un homme nouveau.

Pourquoi n'otez-vous pas mon péché, continue cet homme désolé, *& pourquoi n'effacez-vous pas mon iniquité*? Ce qui fait ainsi parler Job, & ce qui lui fait le plus de peine, est la vue continuelle qu'il a de son péché, qu'il croit être péché : car l'esprit est si offusqué que tout paroît péché ; & c'est là la peine la plus étrange de l'ame. Si son *péché* pouvoit être *ôté*, & son *iniquité effacée*, elle n'auroit plus de peine. Mais ne voyez-vous pas, ô Job, que vous n'avez plus le péché, mais seulement les marques du péché ? Vous n'avez plus le corps du péché, mais la mauvaise odeur de ce corps ; & c'est ce qui vous trompe. Ayez cependant un peu de patience. Dieu l'effacera par la même encre dont il l'a écrit. Lorsque l'on a écrit un mot, & qu'on veut l'effacer, on se sert de l'encre, & l'on en barbouille la même chose en la rendant plus laide qu'elle n'étoit. Un peintre qui veut effacer un tableau, lui met des couleurs obscures, afin de retravailler dessus quelque excellent ouvrage. Dieu en use de la sorte : il efface le péché avec les couleurs par lesquelles le péché avoit été imprimé : & lorsque l'on voit ces couleurs dont le péché a été autrefois tracé, on croit que le peintre veut encore retracer les mêmes caracteres ; mais c'est tout le contraire : Le divin peintre ne prend ces couleurs que pour effacer non seulement le péché, mais tous les traits & caracteres qui

lui ressemblent. C'étoit sans doute cette connoissance que Job avoit qui lui faisoit dire : *Pourquoi n'efface-t-on pas mon péché*, puisque vous avez mis sur moi les couleurs & la boue qui le doivent effacer ? O, ayez un peu de patience : souffrez cette opération, & vous le verrez tout effacé incontinent.

Voici maintenant, & je m'endormirai dans la poussiere. Ce mot, *Voici maintenant*, marque comme l'anéantissement étoit proche : tout-à-l'heure, dit-il, je vais trouver du repos dans ma poussiere, lorsque je serai réduit dans le dernier anéantissement : & alors vous ne pourrez plus effacer mon péché, car *lorsque vous me chercherez* pour cela, vous ne me trouverez plus de subsistance pour l'effacer. Ah Job ! savez-vous bien ce que vous désirez ? Vous voulez que l'on efface votre péché dans un tems que votre péché est anéanti & réduit en poussiere. N'est-ce pas un moyen bien plus efficace pour détruire le péché, quand on le réduit en poudre, qu'on lui ôte toute subsistance & tout être, que de l'effacer ? Le tableau qui n'est qu'effacé porte toujours dans le fond une marque de ce qu'il a été : mais si l'on jette ce tableau au feu, n'est-il pas vrai qu'il n'en reste plus rien ? C'est la différence de deux états où passe l'ame : dans le premier Dieu efface son péché par sa boue : dans le second Dieu détruit & consume le péché par le feu de sa justice, qui n'en laisse pas la moindre trace.

Bien des ames ont le péché effacé ; mais peu ont la propriété détruite & consumée : l'un est la mort, & l'autre est l'anéantissement. Dans le premier état, quoique l'on souffre de voir que le péché n'est point effacé, il paroît effaçable : dans le second on ne le trouve plus pour l'effacer ;

parce qu'il ne se trouve plus là de subsistance ni d'être, pour petit qu'il soit: aussi n'y a-t-il plus ni peine ni douleur: on ne sent plus de pourriture. Une personne qui se meurt, ou qui est morte fraichement, conserve tous les traits de l'homme, & l'on peut le contretirer: ce sont ces traits de l'homme pécheur qui se font sentir & distinguer: après cela, plus il commence à pourrir & à se corrompre, plus il perd ces traits; mais pourtant on voit toujours qu'il est homme: plus il pourrit, plus il fait horreur; on voit cependant encore que c'est un corps qui pourrit & qui se détruit: mais lorsqu'il est si détruit, qu'il n'y a que de la *poussiere*, il ne se distingue plus de la terre: il est terre paisible & tranquille, n'ayant plus de subsistance, & étant retourné dans le néant dont il étoit sorti. L'homme avant que d'être créé ne pouvoit être distingué de la terre que par Dieu même, & l'homme redevenu terre & pourriture, ne peut être distingué que de Dieu.

C'est pour cela que Job dit: *Si vous me cherchez au matin* de la génération, ou de la création, *je ne ferai plus en être.* Il ne dit pas, vous ne me trouverez plus en être; car l'être subsiste toujours à l'égard de Dieu, qui le connoît & le distingue; mais [*] tout être & toute subsistance est perdue à l'égard de la créature, qui ne se trouve en nulle forme, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est arrivée à cet anéantissement si entier. Tout autre état n'est que de simple effaçure; & il y a bien peu d'ames anéanties.

O si ce sujet pouvoit se pousser entierement, & que l'on pût faire connoître comment le vieil homme est tellement détruit, qu'il n'en reste pas

[*] Ceci doit s'entendre mystiquement.

la moindre chose, & comment Dieu fait véritablement un homme tout nouveau! comme dans la résurrection générale des justes, il ne se trouvera pas le moindre linéament d'Adam pécheur qui n'ait été détruit en ces corps tous spirituels; (car s'il en restoit quelque chose, ce seroit un levain qui corromproit peu-à-peu toute la pâte, & qui infecteroit le ciel;) de même est-il certain que dès cette vie Dieu anéantit si fort en certaines ames choisies tout ce qu'il y a en elles d'Adam pécheur, qu'il n'en reste pas le moindre trait qui ne soit réduit dans la poussiere & dans le néant. Et comme Dieu tout puissant conserve dans ces cendres qui ne sont plus, le germe de l'immortalité qu'il inspira dans l'homme en le créant; aussi conserve-t-il dans l'ame ce germe d'immortalité, & il la ressuscite pour ne plus mourir.

Pour mieux faire comprendre cela, il faut savoir que Dieu créant l'homme, lui mit son esprit & le germe d'immortalité, non-seulement pour l'ame, mais aussi pour le corps. Adam, par son péché, donna la mort de la grace à l'ame, & la mort naturelle au corps. Mais comme malgré la mort de la grace il reste toujours un germe divin, par lequel Dieu peut revivifier cette ame lorsqu'il le veut; il restoit aussi en ce corps un germe de vie & d'immortalité. C'est Dieu qui avoit apporté la vie, & qui l'avoit inspirée en Adam; & c'est Adam pécheur qui a ôté cette vie & l'a arrachée: mais tout ce qu'il a pu faire n'a pu empêcher qu'il ne restât encore un germe d'immortalité, qui se conserve éternellement. De sorte que lorsque le corps est mort, (comme tous les hommes meurent nécessairement en Adam, & de la mort de la grace par le péché originel, & de la mort naturelle qui est celle du

corps ;) cela n'empêche pas que Dieu ne trouve ce germe de vie, qui eft de lui-même, & qu'il ne le tire d'Adam pécheur pour reffufciter un jour les corps. Mais quand les reffufcitera-t-il ? Lorfqu'ils feront réduits en pouffiere, & devenus terre : alors ils reffufciteront, & le feul germe d'immortalité fubfiftera. S'ils n'étoient pas détruits & réduits en cendres, il refteroit quelque chofe d'Adam pécheur : c'eft pourquoi lorfque Jéfus-Chrift (*a*) reffufcite le Lazare, qui commençoit à pourrir, il le reffufcite pour mourir encore une fois : mais ceux (*b*) qu'il reffufcite des Patriarches par fa mort, il les reffufcite pour ne plus mourir. La raifon en eft, parce que le Lazare avoit confervé tout ce qu'il avoit d'Adam : quoi qu'il fût mort, fon être n'avoit pas été détruit ; & c'eft pourquoi il meurt encore : mais les Patriarches avoient été réduits dans la pouffiere du néant ; auffi furent-ils emmenés (*c*) au ciel après la réfurrection de Jéfus-Chrift.

Ce qui fe paffe pour le corps fe paffe auffi pour l'ame. Tous les hommes meurent en Adam pécheur, & ils font régénérés par le baptême : mais comme il refte encore un germe de mort, à moins que les enfans ne meurent au fortir du baptême, ou du moins avant l'ufage de la raifon ; fitôt que ce germe de mort, par l'ufage de la raifon commence à pouffer, fi la faute eft vénielle, ils ne font point reçus au ciel, mais ils fouffrent le purgatoire.

Or ce germe de mort fubfifte bien dans la vie, comme le germe d'immortalité fubfifte dans la mort ; mais le germe de mort eft en notre pouvoir & en nous, & c'eft ce qui fait que nous mourons de la mort du péché par nous-mêmes : mais

(*a*) Jean 11. v. 39. (*b*) Matth. 27. v. 52, 53. (*c*) Ephef. 4. v. 8.

le germe de vie eft en la main de Dieu, & c'eft pourquoi lui feul peut revivifier : & ainfi, c'eft tantôt la mort & tantôt la vie qui prédominent plus ou moins, jufqu'à ce que peu-à-peu la vie fe fortifie & la mort s'affoiblit & fe détruit.

Mais de quelle maniere ce germe de mort en Adam fe détruit-il ? C'eft que comme la mort à force de furmonter la vie devient plus forte & la ravit ; auffi la vie, à force de furmonter la mort, la détruit. Mais comme cette mort eft la feule fubftance d'Adam, & ce qui lui appartient, la vie en vient à bout, chaffe Adam de chez foi, & lui fait fentir la mort cruelle & amere.

Lorfqu'il eft chaffé de chez lui, il ne refte plus qu'un cadavre puant, qui déplait, qui incommode, qui fait mourir de douleur, qui fubfifte cependant dans fon ordure : & comme la vie divine & la vie d'Adam ont été mêlées & comme identifiées l'une avec l'autre, il faut néceffairement que la vie divine fouffre ce cadavre jufqu'à ce qu'il foit détruit.

Mais hélas, quelle puanteur ! Lorfqu'il étoit vivant il incommodoit moins. N'importe ; il faut le fouffrir ; & peu-à-peu, fans lui rien faire, il tombe de fa pourriture dans la pouffiere du néant, (*) comme vous voyez qu'un corps dans le tombeau, fans qu'on l'y touche, ni qu'il fe remue, devient peu-à-peu pouffiere : il en eft de même de l'anéantiffement de l'ame.

(*) Il eft de conféquence de comprendre bien, que tout ce qui fe dit de la pouffiere & de l'anéantiffement, ne fe peut jamais entendre autrement que myftiquement : ce feroit une erreur la plus groffiere, & même une contradiction manifefte que d'admettre un anéantiffement phyfique. Ce que je dis ici doit fervir pour tous les endroits où il eft parlé de ces états, fans qu'il foit néceffaire de le répéter par tout. *Note de l'Auteur.*

Lorsque tout ce qui est d'Adam est devenu poussiere, & qu'elle est réduite dans le néant, ce germe de vie divine & de vie de Dieu, qui étoit cachée & étouffée sous la vie d'Adam, & incommodée par le cadavre qui l'empêchoit de croître, se voyant entierement dégagé de tout ce qui étoit d'Adam, croît peu-à-peu, & renouvelle toutes choses, & enfin il devient si grand, si entier & si libre, que rien ne le rétrécit ni ne l'incommode.

Ceci est une vérité si solide, que nul corps ne sera reçu au ciel qu'il ne soit détruit par l'anéantissement, ni nulle ame en Dieu qu'elle ne soit de même anéantie & qu'il ne lui reste plus aucune subsistance propre ou propriété. Et sur ce que l'on allégueroit qu'il y a des corps Saints qui ne sont point corrompus, je dis qu'ils ne sont pas pour cela glorifiés, & qu'ils portent en cent endroits les marques de leur corruption, & que la suite des tems & le feu au jour du jugement les réduira en cendres, pour les rendre par là en état de ressusciter, & s'ils n'étoient détruits ils ne ressusciteroient pas. Tous les corps qu'Ezéchiel (*a*) voyoit ressusciter, étoient des os secs & arides, en qui il ne restoit ni moëlle, ni la moindre humeur, ni le moindre principe de la vie d'Adam, comme le marque l'Ecriture par ces termes, d'os secs & arides. Ces os s'unissent ensemble; puis peu-à-peu sont couverts d'une chair nouvelle, qui n'est plus la chair d'Adam, mais la chair réparée par Jésus-Christ.

C'est pourquoi après cette résurrection, les corps seront incorruptibles par la vertu divine: & afin que l'on fit la différence de l'incorruption des Saints à celle des damnés, Jésus-Christ dit, (*a*)

(*a*) Ezéch. 37. v. 4.

qu'ils seront salés par le feu afin qu'ils ne se corrompent pas. Jésus-Christ est le sel de l'incorruption des Saints, lui qui est la sagesse incréée, qui donne l'incorruption à tous les Saints; mais le feu sera le sel qui fera l'incorruption des damnés, pour faire voir que les damnés ont conservé la chair d'Adam, & que c'est la chair d'Adam qu'ils ont reprise, laquelle ne seroit jamais incorruptible par elle-même, & qui seroit bientôt réduite dans la pourriture, si Dieu ne les saloit par le feu pour les empêcher de se corrompre, & afin de les faire souffrir éternellement.

Ces vérités me paroissent claires comme le jour; & Dieu en fera faire l'application.

CHAPITRE VIII.

v. 1. *Alors Baldad dit à Job:*
v. 2. *Jusqu'à quand direz-vous toutes ces choses?* —
v. 3. *Dieu est-il injuste dans ses jugemens, & le Tout-puissant renverse-t-il la justice?*

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on tourne mal les paroles de vérité, & que l'on prend ce qu'il y a de plus divin pour des blasphêmes: on condamne ce que l'on n'entend pas, & on lui donne d'ordinaire un très-mauvais sens. Job a-t-il témoigné la moindre chose de ce qu'on lui impose? Il nous a instruit des plus grandes vérités de la vie spirituelle, & on l'accuse d'avoir dit, que *Dieu pervertit le jugement & la justice*, & qu'il a parlé contre le pouvoir de Dieu, quoiqu'il n'ait rien dit qui ne soutienne sa souveraine puissance & son infinie justice. Loin de consoler

(*a*) Marc 9. v. 48.

Lorsque tout ce qui est d'Adam est devenu poussiere, & qu'elle est réduite dans le néant, ce germe de vie divine & de vie de Dieu, qui étoit cachée & étouffée sous la vie d'Adam, & incommodée par le cadavre qui l'empêchoit de croitre, se voyant entierement dégagé de tout ce qui étoit d'Adam, croit peu-à-peu, & renouvelle toutes choses, & enfin il devient si grand, si entier & si libre, que rien ne le rétrécit ni ne l'incommode.

Ceci est une vérité si solide, que nul corps ne sera reçu au ciel qu'il ne soit détruit par l'anéantissement, ni nulle ame en Dieu qu'elle ne soit de même anéantie & qu'il ne lui reste plus aucune subsistance propre ou propriété. Et sur ce que l'on allégueroit qu'il y a des corps Saints qui ne sont point corrompus, je dis qu'ils ne sont pas pour cela glorifiés, & qu'ils portent en cent endroits les marques de leur corruption, & que la suite des tems & le feu au jour du jugement les réduira en cendres, pour les rendre par là en état de ressusciter, & s'ils n'étoient détruits ils ne ressusciteroient pas. Tous les corps qu'Ezéchiel (a) voyoit ressusciter, étoient des os secs & arides, en qui il ne restoit ni moëlle, ni la moindre humeur, ni le moindre principe de la vie d'Adam, comme le marque l'Ecriture par ces termes, d'os secs & arides. Ces os s'unissent ensemble; puis peu-à-peu sont couverts d'une chair nouvelle, qui n'est plus la chair d'Adam, mais la chair réparée par Jésus-Christ.

C'est pourquoi après cette résurrection, les corps seront incorruptibles par la vertu divine: & afin que l'on fit la différence de l'incorruption des Saints à celle des damnés, Jésus-Christ dit, (a) qu'ils seront salés par le feu afin qu'ils ne se corrompent pas. Jésus-Christ est le sel de l'incorruption des Saints, lui qui est la sagesse increée, qui donne l'incorruption à tous les Saints; mais le feu sera le sel qui fera l'incorruption des damnés, pour faire voir que les damnés ont conservé la chair d'Adam, & que c'est la chair d'Adam qu'ils ont reprise, laquelle ne seroit jamais incorruptible par elle-même, & qui seroit bientôt réduite dans la pourriture, si Dieu ne les saloit par le feu pour les empêcher de se corrompre, & afin de les faire souffrir éternellement.

(a) Ezéch. 37. v. 4.

Ces vérités me paroissent claires comme le jour; & Dieu en fera faire l'application.

CHAPITRE VIII.

v. 1. *Alors Baldad dit à Job:*

v. 2. *Jusqu'à quand direz-vous toutes ces choses?* —

v. 3. *Dieu est-il injuste dans ses jugemens, & le Tout-puissant renverse-t-il la justice?*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on tourne mal les paroles de vérité, & que l'on prend ce qu'il y a de plus divin pour des blasphêmes: on condamne ce que l'on n'entend pas, & on lui donne d'ordinaire un très-mauvais sens. Job a-t-il témoigné la moindre chose de ce qu'on lui impose? Il nous a instruit des plus grandes vérités de la vie spirituelle, & on l'accuse d'avoir dit, que *Dieu pervertit le jugement & la justice*, & qu'il a parlé contre le pouvoir de Dieu, quoiqu'il n'ait rien dit qui ne soutienne sa souveraine puissance & son infinie justice. Loin de consoler

(a) Marc 9. v. 48.

un affligé, on lui reproche des crimes qu'il n'a point commis : & afin d'autoriser que le mal qu'il souffre vient de ses péchés, on tâche de lui persuader qu'il dit des impiétés, auxquelles il ne pense pas : enfin, pour avoir le plaisir de lui faire une correction, on lui impute des crimes.

v. 5. *Si néanmoins vous vous empressez d'aller à Dieu, & de conjurer par vos prieres le Tout-puissant.*

v. 6. *Si vous marchez pur & droit; incontinent il s'éveillera pour vous secourir, & il rendra la demeure de votre justice pacifique.*

Toutes les personnes qui n'ont pas d'expérience prennent cet état d'épreuve pour un relâchement & pour une injustice : on croit qu'il est venu parce qu'on a commis quelque péché, & qu'on a quitté la voie de la vérité & de la justice; & nul ne comprend que c'est un état de peine & de misere que Dieu permet pour purifier l'ame, l'anéantir, & ensuite la revivifier. On dit à cette personne, que si elle faisoit quantité de *prieres* à Dieu il la délivreroit de cet état : on la porte à demander cette délivrance de toutes ses forces, à faire ce qu'elle peut pour l'obtenir; & tout cela ne fait qu'augmenter son mal. Il faut au contraire, la porter à se délaisser à Dieu, à être contente de porter tout le poids de sa justice, à ne pas désirer d'en être délivrée; mais par soumission & acquiescement au bon plaisir divin, vouloir bien rester de la sorte toute l'éternité.

On me dira, que l'on ne peut avoir cet acquiescement & cette conformité pendant très-longtems; & que si on la pouvoit avoir, on seroit satisfait. Il faut être content de n'avoir point de contentement, & acquiescer de ne pouvoir acquiescer, se tenant dans tous les états où Dieu nous met : & quoique nous ne puissions ni acquiescer, ni nous résigner, nous pouvons bien ne lui pas demander notre délivrance, puisque nous ne saurions la demander sans nous faire violence : ainsi ce conseil n'est donné que faute d'expérience.

Si vous marchez pur & droit à Dieu, dit cet homme, *incontinent Dieu s'éveillera pour vous secourir.* Ah pauvreté effroyable! Peut-on marcher pur & droit si Dieu ne donne cette pureté & cette droiture? Il n'y a pas une ame qui ait plus de pureté que celle qui perd toute propriété & toute impureté fonciere, quoiqu'il y paroisse bien des impuretés extérieures. Y a-t-il rien de plus droit qu'une ame qui malgré l'extrêmité de ses peines, ne se détourne pas un moment de la volonté de Dieu, ne se tire pour peu que ce soit de son délaissement & de son abandon, & qui aimeroit mieux rester toute l'éternité dans ses souffrances que de contredire aux paroles du Saint? O pureté, ô droiture peu connue! mais pureté la plus pure de toutes, mais droiture la plus droite de toutes les droitures! Se peut-il rien encore de plus absurde que de dire, que Dieu dorme & que sa providence *ne veille point* sur ces ames affligées? C'est pourtant ce que l'on croit, lorsque l'on voit leur désolation : on dit que Dieu les a délaissés à cause de leurs péchés, & que sa providence, qui veille sur les bêtes mêmes, est endormie pour elles. C'est la plus grande insulte que l'on puisse faire à Dieu; & ce fut la moquerie qu'Elie (*a*) fit au faux Dieu Baal, de dire qu'il dormoit. O Dieu, vous ne veillez jamais davantage que sur les ames qui vous sont aban-

(*a*) 3 Rois 18. v. 27.

données, & qui vous ayant remis toute leur conduite, ne peuvent penser à elles-mêmes.

Il ajoute encore, que lorsque Dieu sera éveillé, *il rendra la demeure de sa justice pacifique.* Il prend pour injustice l'expérience que l'on a de sa corruption, & de ces foiblesses apparentes ; & il ne voit pas que ces troubles qui se sont élevés dans la propre justice, ne sont que pour la chasser de chez elle, & non pas afin qu'elle soit pacifiée dans sa demeure. Elle n'y a été que trop longtems paisible : mais il faut que la maison de la propre justice soit renversée, afin que la seule justice de Dieu subsiste : de sorte que Dieu n'a garde de rendre la paix à la propre justice : il aime trop cette ame pour cela ; & ce que l'on prend pour un sommeil de Dieu sur elle, est sa plus grande vigilance.

v. 7. *De sorte que si vos commencemens ont été petits, votre fin sera beaucoup multipliée.*

v. 8. *Interrogez les races passées, consultez avec soin les histoires de nos peres.*

C'est de cette sorte que l'on essaye de retirer les personnes intérieures de leur état de foi. On les assure que tous leurs maux ne viennent que de leur simplicité : que s'ils ont fait peu de fruit, ils en feront davantage pourvu qu'ils travaillent avec courage : & que s'ils suivent les voies ordinaires de la *multiplicité*, leur dernier état surpassera le premier.

On veut encore leur persuader que la voie qu'ils tiennent est toute nouvelle. On leur dit, d'*interroger les anciens*, de *consulter les livres ;* & qu'ils verront la pratique de ceux qui ont été avant eux, & même *de leurs peres*, qui n'ont jamais suivi d'autre chemin. Cependant si les per-

sonnes qui parlent de la sorte, considéroient elles-mêmes ce qu'il y a de plus ancien, elles verroient que cette voie simple fut donnée à Adam avant son péché, & qu'elle est aussi ancienne que le monde.

v. 9. *Car nous ne sommes que d'hier au monde ; & nos jours s'écoulent sur la terre comme l'ombre.*

Cette vérité est très-constante, que les ames qui sont en elles-mêmes ne sont jamais que *du jour passé*, n'étant point dans le jour présent de l'éternité, qui est le jour divin. Il faisoit hier jour chez elles ; mais il n'en fait point aujourd'hui. Les ames anéanties au contraire doivent dire, il étoit hier nuit, & aujourd'hui il est jour. C'est ce qui fait que leur jour est immuable : au lieu que le jour des ames multipliées passe *comme l'ombre*, qui croît peu à peu, puis décroît, & enfin disparoît : & comme l'ombre n'est jamais plus grande & plus forte que lorsque le jour est plus petit & plus foible ; de même ces ames ne sont jamais plus grandes à leurs yeux que lorsqu'elles sont plus petites devant Dieu.

v. 10. *Nos ancêtres vous enseigneront : ils vous parleront, & vous découvriront les sentimens de leur cœur.*

C'est comme s'il vouloit dire, que *leurs peres* & les anciens leur apprendront qu'il ne faut pas demeurer dans le silence devant Dieu dans de si étranges maux ; & qu'il faut parler à Dieu, & qu'ils le faisoient eux-mêmes de tout leur cœur.

v. 11. *Le jonc peut-il reverdir sans humidité, ou l'herbe du marais croîtra-t-elle sans eau ?*

V. 12. *Il se seche devant les autres herbes, lorsqu'il est encore en fleur, sans même qu'on le cueille.*

O Dieu, c'est encore le reproche que l'on fait aux ames qui vous sont abandonnées. On leur demande si elles peuvent profiter, n'ayant plus l'onction que causent les propres opérations? Mais comme Dieu se sert de leurs propres paroles pour les convaincre, il a permis qu'ils se soient servi de la comparaison *du jonc*. Le jonc est creux, & n'est rempli que d'une moëlle fort seche, qui prend cependant tout ce qu'elle trouve de liqueur, parce qu'elle est poreuse. Notre ame est comme ce jonc, tant qu'elle est remplie de nous-mêmes; c'est une moëlle poreuse, & elle s'imbibe & s'enfle de tout: mais si toute moëlle étoit ôtée au jonc, & que ne lui restant plus rien on le remplit d'une verge d'or, alors il perdroit sa qualité poreuse, sa foiblesse & sa flexibilité à tous vents, & il seroit immobile, ferme, pur comme l'or, & ne se faliroit plus. Il en est de même de notre ame: si elle avoit perdu sa propriété, qui est comme une moëlle poreuse & seche dans sa substance, & qui prend aisément toutes les saletés & toutes les ordures, s'en imbibant, & étant par là rendue flexible à tous vents; si cette propriété, dis-je, lui étoit ôtée, elle seroit emplie de Dieu même, qui la feroit participer à ses qualités de pureté & d'immobilité.

Nous sommes comme *les herbes du marais*, qui à la vérité ne sauroient *croître sans eaux*; mais si ces marais qui les arrosent, & qui sont souvent ou corrompus ou desséchés, étoient changés en fontaines vives, l'herbe en feroit bien plus verte: il en est de même de nous: les eaux qui sont

reçues dans notre fonds propriétaire sont assurément des eaux venues du ciel; car les marais n'ont que de l'eau de pluie qui est venue du ciel; & ce sont ces mêmes eaux qui étant tombées sur notre terre, sont des marais, qui se gâtent, se corrompent, & souvent se dessèchent lorsqu'il ne pleut plus: mais quand nous avons perdu ces eaux de marais, alors la fontaine vive, qui est Dieu, nous arrose elle-même. De sorte que tout ce que l'on dit contre Job, sert pour lui. Cet homme avoue lui-même que *le jonc sans le cueillir se seche, lorsqu'il fleurit encore*, quoiqu'il soit dans les eaux. C'est ce qui nous fait voir que ces ames, quoiqu'inondées des eaux d'une grace sensible, *se dessèchent* elles-mêmes, & périssent dès qu'elles commencent à porter *des fleurs*, sans qu'il soit nécessaire de les arracher de la main.

Puisque cela est de la sorte, laissons-nous arracher par notre Créateur, qui ne nous arrachera avec la main de son amoureuse justice que pour nous planter dans la source qui est lui-même, où il n'y aura plus de sécheresse à craindre pour nous.

V. 13. *Telle est la voie de tous ceux qui oublient Dieu; & c'est ainsi que l'espérance de l'hypocrite périra.*

Prendre pour *un oubli de Dieu* sa présence profonde & générale, & cette permanente possession de lui-même, parce qu'elle n'est plus sensible; c'est une erreur bien grossiere. Dieu étant devenu l'ame de notre ame & le principe de nos mouvemens, ne se sent plus, & ne se distingue plus; comme nous ne sentons point notre ame quoiqu'elle anime notre corps: nous savons que c'est elle qui fait agir & mouvoir ce corps, sans néan-

moins penser distinctement que cela soit, quoiqu'il n'y ait rien de plus certain, & que nous n'en puissions pas douter: cependant, les personnes qui entendent parler les ames intérieures de cet état très-nud, le prennent pour un oubli de Dieu: ô qu'ils se trompent bien! Dieu est leur principe vivifiant.

Cet homme aveuglé de sa fausse sagesse ajoute, que l'*espérance de l'hypocrite périra*, prenant la confiance & l'espérance que l'on a en Dieu pour une hypocrisie: ce qui en est pourtant bien éloigné; car que fait l'hypocrite, selon le témoignage de Jésus-Christ même? Il s'appuie (*a*) sur sa propre justice, se confiant en lui-même; mais la véritable espérance ne s'appuie qu'en Dieu seul.

v. 14. — *Et sa confiance sera comme une toile d'araignées.*

Il prétend que la *confiance* de Job *sera comme la toile de l'araignée*, qui étant promptement édifiée est aussi détruite en un moment: mais il verra bien un jour que celui qui se confie au Seigneur ne sera jamais confus. Malheur à l'homme qui se confie à l'homme: c'est véritablement cette confiance qui est comme la toile de l'araignée.

v. 20. *Dieu ne rejettera pas le simple* —.
v. 21. *Jusqu'à ce qu'il ait mis le ris dans sa bouche & les cris de l'allegresse sur ses levres.*

Dieu permet que cet homme se contrarie lui-même, & il lui fait dire de tems en tems des vérités très-consolantes. Il assure, que Dieu n'abandonnera point *le simple*, malgré toutes ses peines, *jusqu'à ce qu'il ait mis le ris dans sa bouche* & la joie dans son cœur. Ce *ris dans la bouche* &

(*a*) Luc 18. v. 11. 12.

ces *cris d'allégresse sur les levres* marquent une joie si abondante, qu'elle se répand au-dehors dans toutes les paroles. Quantité de personnes, ne faisant cas que de l'austérité extérieure, condamnent cette sainte joie qui paroît sur le visage des personnes simples. L'Esprit de Dieu est suave & libre; & nous sommes appellés, comme (*a*) dit S. Paul, à la liberté des enfans de Dieu; c'est pourquoi il nous recommande (*b*) d'être toujours gais, afin de ne point éteindre l'esprit.

CHAPITRE IX.

v. 1. *Job répondit à Baldad:*
v. 2. *Je sais véritablement que cela est ainsi, & que l'homme, si on le compare avec Dieu, ne sera point juste.*
v. 3. *S'il veut disputer contre lui, il ne pourra lui répondre.*
v. 4. *Car qui a pu lui résister & vivre en paix?*

Job confesse qu'il ne prétend pas être *justifié devant Dieu*; & que l'homme le plus juste & le plus saint devant lui, paroît injuste & coupable, à cause de la justice & de la sainteté de Dieu; comme toutes lumieres sont mises en ténèbres auprès du Soleil. *Si cet homme veut disputer*, s'il veut se défendre, *il ne pourra* jamais en venir à bout; car *qui a pu résister à Dieu, & vivre en paix?* L'ame la plus paisible entre dans des peines étranges sitôt qu'elle veut résister à la moindre chose que Dieu veut d'elle; & presque toutes les peines si effroyables que les ames intérieures souffrent, ne viennent que de leur résistance,

(*a*) Gal. 5. v. 13. (*b*) 1 Thes. 5. v. 16. 19.

ou de leur propriété. Qui ne résiste pas, ne souffre point.

v. 5. *C'est lui qui transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse s'en apperçoivent ;*

v. 6. *Qui remue la terre de sa place, & qui fait que ses colonnes sont ébranlées ;*

v. 8. *Qui étend les Cieux tout seul, & qui marche sur les flots de la mer ;*

v. 9. *Qui fait les étoiles de l'Ourse & de l'Orion, & les parties intérieures du midi.*

Job fait ici une petite description des opérations de Dieu dans l'ame, se servant de la comparaison des *montagnes. C'est lui qui transporte* tout-à-coup ces ames enflées de leur prospérité intérieure, *sans* même *qu'elles s'en apperçoivent :* il les *ébranle* jusques dans les fondemens; ensorte que ni dans l'intérieur ni à l'extérieur, il ne reste plus de trace de ce qu'elles ont été. Cependant c'est dans ce tems de trouble & de renversement que par sa souveraine puissance *il étend tout seul les cieux*, dilatant les puissances de l'ame d'une maniere autant admirable qu'imperceptible, pour la rendre capable de sa jouissance. *C'est lui qui fait*, il est vrai, *les étoiles*, les petites lumieres distinctes : mais il fait en même tems *la partie intérieure du midi*, brûlant l'ame d'une maniere intime du feu de son amour : & c'est lui qui *marchant sur les flots* mutinés des passions, leur rend le calme. L'ame étonnée de ce changement s'écrie, (a) *qui est celui-ci, auquel les vents & la mer obéissent ?*

v. 11. *S'il vient à moi, je ne le verrai point : & s'il s'en va, je ne l'entendrai point :*

(a) Matth. 8. v. 27.

v. 12. *S'il interroge, qui lui répondra ? Ou qui pourra lui dire : pourquoi faites-vous de la sorte ?*

Job fait voir, que Dieu n'est point dans le goût ni dans l'apperçu, comme quelques-uns, qui prennent les dons pour le donateur, se le persuadent : car Dieu ne se sent point ; & lors même, dit-il, qu'*il viendra à moi* d'une maniere plus intime, *je ne le verrai point ; que s'il s'en retourne, je ne le comprendrai point ;* parce que ses mouvemens sont d'une nature qu'il est difficile de les pouvoir distinguer. C'est ce qui fait la nécessité qu'il y a de s'abandonner à Dieu totalement, & de ne point s'arrêter ni à ce que l'on sent, ni à ce que l'on ne sent pas.

Job nous apprend de plus à ne nous point regarder & à ne nous point mêler de notre conduite ; mais à nous laisser aux soins de la providence, puisque nous sommes à Dieu : *s'il m'interroge*, ajoute-t-il, *que pourrai-je lui dire*, & ne suis-je pas muet devant lui ? Ou si je veux lui demander, *pourquoi* me conduisez-vous comme vous faites ; ne ferai-je pas un téméraire ? & n'est-ce pas à moi à m'en fier à lui & à m'y abandonner, puisque je lui appartiens ?

v. 13. *Nul ne peut résister à sa colere, parce qu'il est Dieu ; & ceux mêmes qui soutiennent le monde fléchissent sous lui.*

Nul ne peut résister à la colere de Dieu & à sa justice : & lorsqu'il a résolu de détruire & d'anéantir quelqu'un : qui est-ce qui s'en peut défendre ? O pauvres ames ! qui perdez tant de tems à combattre contre Dieu, & qui vous causez des supplices étranges par votre résistance, ne feriez-vous pas mieux de céder, puisque c'est une chose qu'il faut faire de gré ou de force ? Toutes vos tenta-

tives pour vous défendre, ne fervent qu'à vous rendre & plus malheureufes & plus criminelles. Les colonnes *qui foutiennent le monde*, qui font les plus grands Saints, *font pliées* & courbées *fous lui*; & S. Pierre, la premiere colonne, pour avoir voulu foutenir contre lui & s'appuyer fur fa force, fut prefque détruit.

v. 14. *Qui fuis-je donc pour lui répondre, & pour ofer lui parler.*

Job fait voir ici la néceffité qu'il y a de s'abandonner à Dieu, étant auffi foibles que nous fommes. Puifque les plus grands hommes ont plié malgré leur réfiftance, que penfons-nous faire par la nôtre? Les arbres qui réfiftent font brifés & renverfés par le vent; pendant que les petites herbes n'en font que très-peu agitées. Si nous croyons nous tenir forts comme ces arbres, nous ferons brifés; mais fi, comme de petites herbes, nous nous laiffons aller au gré du vent, nous n'en ferons point endommagés.

Il nous apprend auffi la néceffité qu'il y a de garder le *filence* devant Dieu par un profond refpect & un hommage à fa grandeur; & non pas de *parler* avec lui. Il eft certain qu'un courtifan n'ofe pas parler à fon Roi qu'il ne le faffe parler: il demeure auprès de lui dans un filence plein de refpect; & s'il vouloit inceffamment lui parler, il mériteroit d'être chaffé comme un téméraire. On convient de cela pour les Rois, & on ne le fait pas pour Dieu! Préfentons-lui nos requêtes; à la bonne heure: parlons-lui pour nos befoins, fi nous fommes en état de le faire: mais après, demeurons en filence, attendant que Dieu nous parle; & écoutons-le fans l'interrompre. Si nous croyons, fi nous

avions la foi qu'il connoît nos befoins avant que nous les lui demandions, nous ne nous mettrions pas ainfi en peine de les demander; mais nous le laifferions le maître abfolu de tout, fachant que fa bonté a plus de foin de nous que nous-mêmes, & qu'il veut plus notre bien que nous ne le faurions vouloir.

v. 15. *Quand même j'aurois quelque chofe de jufte à dire, je ne répondrai point, je prierai feulement mon juge.*

Job fait voir que quand même on *auroit les chofes* du monde les plus *juftes à dire*, il faut les taire: & pour cela il fe propofe en exemple, *je prierai*, dit-il, *mon Juge*, au lieu de parler. Mais comment voulez-vous prier votre Juge, fi vous ne parlez point? Je le prierai non point formellement; mais je le prierai de la priere que lui-même fait en moi par lui-même.

Ceci s'entend encore, (& c'eft le fens le plus littéral,) que comme nous fommes tous criminels devant Dieu, lorfqu'étant accufés nous ne nous fentons pas coupables, il ne faut pas pour cela fe juftifier; mais implorer la miféricorde de ce Juge plein de bonté; comme un criminel reconnu ne fonge plus à fe juftifier, mais bien à implorer la miféricorde de fon juge.

v. 16. *Et quand il m'exauceroit lorfque je l'invoquerai, je ne croirai pas pour cela qu'il ait ouï ma voix.*

O Dieu, pourriez-vous bien ne pas entendre la voix de la douleur? Job veut dire, *quand même* en *invoquant* Dieu de cette maniere fubftantielle, par lui & en lui, *il m'exauceroit*; (comme il le fait toujours, puifque c'eft Jéfus-Chrift,

qui prie en nous, & son Esprit saint, & qu'il est toujours exaucé, comme il le dit : (a) *Je sais mon Pere, que vous m'exaucez toujours;*) quoique même, dit donc Job, je serois *exaucé*, *je ne croirois pas pour cela que Dieu eût ouï ma voix;* mais bien la voix de son Fils: car ce n'est point moi qui parle; c'est le Verbe qui parle en moi, dont le Pere entend nécessairement la voix. C'est pourquoi je me tairai, afin que le Pere n'entende que la voix de son Fils.

v. 17. *Il me brisera par le tourbillon; & même il multipliera mes plaies sans cause.*

Ce *tourbillon* par lequel on est *brisé*, est une tempête autant imprévue qu'elle est étrange. Elle ne se contente pas d'abattre, mais elle *brise*, ne laissant rien d'entier. Briser est plus que rompre.

Job dit encore; que Dieu *multipliera ses plaies sans sujet*. A l'entendre parler il semble qu'il accuse Dieu d'injustice; quoique cela ne soit point. Les plaies que Dieu multiplie sans sujet, sont des graces qu'il fait sans aucun mérite de la créature, qui voit quelquefois toutes ces plaies être des moyens de mort & des sources de graces qu'elle n'a pas méritées.

Ce n'est pas que très-longtems avant que l'ame sache plier sous la volonté de Dieu, elle ne se plaigne & ne s'en prenne à Dieu même, l'accusant souvent de cruauté : mais Dieu ne s'en offense pas: il connoît trop la foiblesse de la nature oppressée sous le faix des douleurs. Ce qui paroît plus étrange, c'est que plus l'ame se donne à Dieu, s'y abandonne, s'y délaisse, & voudroit l'aimer; plus elle se trouve accablée & misérable.

(a) Jean 11. v. 42.

v. 18. *Il ne permet point à mon esprit de reposer, mais il me remplit d'amertume.*

Plus Dieu aime une ame & la destine à de grandes choses, plus il la pousse sans miséricorde & sans lui donner un moment de relâche : elle ne trouve rien sur quoi elle puisse *reposer son esprit*, ni s'assurer le moins du monde. Ce ne sont que précipices, abîmes & assurances de la perte totale; ensorte que plus l'esprit veut s'arrêter, moins il trouve sur quoi prendre repos, rempli qu'il est des plus étranges *amertumes*. Job décrit tous les états par où il a passé les uns après les autres.

v. 19. *Si on implore quelque puissance, il est tout-puissant; si on implore la justice d'un juge, il n'y a personne qui osât rendre témoignage en ma faveur.*

Si, dit Job, il s'agit de me défendre, & que je veuille par *force* de courage résister à mes maux, sa force est infiniment plus grande, & il me surmontera & me terrassera d'abord. S'il est question de m'appuyer sur la *justice* & sur l'équité que j'ai gardée, je me trouverai coupable devant lui de cela même, & je ne *trouverai* rien en moi qui puisse *rendre témoignage pour moi* & me servir d'appui.

v. 20. *Si je me veux justifier, ma propre bouche me condamnera; & si je veux montrer que je suis innocent, il me déclarera coupable.*

Si je veux chercher quelque moyen de me *justifier*, *mes paroles me condamneront*, aussi bien que tout ce qui est en moi : & plus je tâcherai de me rendre *innocent*, croyant le pouvoir faire par mes propres efforts, plus *il me déclarera coupable;*

parce que la coulpe eſt dans la propriété & dans l'attachement à mon innocence, qui m'enfle, me ſoutient, & m'empêche de tomber dans le rien.

v. 21. *Quand je ſerois ſimple, je ne le ſaurois pas moi-même, & ma vie me ſeroit à charge.*

Quand je ſerois de la ſorte par un état de *ſimplicité* & que mon ame ſe trouveroit dans l'état le plus nud, je ne le connoîtrois pas, & *je ne ſaurois* pas que cela fût de la ſorte : c'eſt ce qui me rend *la vie ennuyeuſe*, à cauſe de l'ignorance où je ſuis de mon état. O heureuſe ignorance, plus ſavante que toutes les connoiſſances ! heureuſes ténèbres, plus lumineuſes que la lumiere même ! heureuſe incertitude, plus aſſurée que la certitude même ! parce que perdant toute connoiſſance & toute aſſurance, Dieu devient lui-même notre connoiſſance & notre aſſurance.

v. 22. *Je n'ai qu'une choſe à dire, qu'il conſume l'innocent & le pervers.*

Je n'ai qu'une choſe à ſouhaiter, ſi j'étois capable de ſouhait, qui eſt que ſans que je connoiſſe jamais ſi je ſuis innocent ou coupable, il *conſume* en m'anéantiſſant au plus vîte & d'un même coup ce qu'il y a en moi d'*innocent* & de *criminel*, ne me laiſſant pas plus l'un que l'autre. O Dieu je ne veux rien de propre, ni propre juſtice, ni propre malice. Conſumez promptement & l'un & l'autre, ſans en épargner plus l'un que l'autre.

v. 23. *S'il frappe de plaies, qu'il tue tout d'un coup, & qu'il ne ſe rie pas des peines des innocens.*

Ces paroles, qui ſeroient priſes pour des impiétés par des perſonnes qui ne l'entendent pas, ſont des oracles de vérité. *Si*, dit ce pauvre affligé, *s'il*

s'il frappe de playes mon ame & mon corps, me faiſant mourir à petit feu, hélas ! que ne me *tue-t-il tout d'un coup* ? Job connoît que ſes peines lui doivent cauſer la mort un jour ; c'eſt pourquoi il demande que ſon Amour le tue tout d'un coup ; parce qu'il voit bien que ſa vie eſt la cauſe de toutes ſes peines, & qu'il n'en peut être garanti que par la mort, non plus que jouir de ſon Bien-aimé même, ou plutôt être poſſédé de lui, que par la mort : car pour ſes graces, on peut jouir avec délices des torrens des graces de Dieu ſans être mort.

Puis, dans l'excès de ſa peine, ſe tournant vers ſon Dieu comme pour lui faire un amoureux reproche, & lui parlant comme à un tiers, il dit : *Qu'il me tue* pour une fois, *& qu'il ne ſe rie point des peines des innocens.* C'eſt une choſe étrange, ó Amour-Dieu, (permettez-moi de vous le dire, & de me ſervir de cette petite façon de reproche uſitée entre vos amans,) que vous vous riiez en effet des peines des innocens : vous vous faites un plaiſir de leurs ſupplices ; & plus ils demandent du ſecours, moins vous leur en donnez. Vous faites comme un pere qui feint de jetter ſon fils dans le précipice, afin de le rendre hardi, & de le porter à ſe fier à lui : plus il paroît le jetter : plus il le retient fortement par derriere, aſſuré qu'il eſt qu'il ne tombera pas : mais cet enfant, qui ne s'apperçoit pas que ſon pere le retienne, crie de toutes ſes forces, & il regarde ce pere en pitié, qui ſe rit de la peine de ce pauvre enfant qu'il aime très-tendrement, & pour la conſervation duquel il s'expoſeroit à mille périls. Si quelqu'un voyoit de loin le badinage de ce pere, & entendoit les cris de l'enfant, ne le prendroit-il pas pour un cruel ? Cependant

il n'eſt rien moins que cela ; & lorſque l'enfant ſe croit le plus perdu, c'eſt alors que ſon pere plein de tendreſſe le retire, le baiſe, le careſſe, & lui fait cent mignardiſes. O invention de l'Amour-Dieu, afin de porter l'ame à une entiere confiance, & de bannir de chez elle toute défiance.

Dieu ne *rit* que de la peine des innocens, mais il ne rit point de celle des coupables ; au contraire, il a pitié de leur affliction : ils n'ont pas plutôt demandé ſecours, qu'ils l'obtiennent. Si ce pere qui ſe rit avec ſon fils, voyoit un autre de ſes enfans tombé dans un précipice, & qui lui demandât du ſecours, avec combien de viteſſe lui en donneroit-il ? parce que celui-là eſt en péril évident ; & que l'autre, quoiqu'il paroiſſe plus en danger ſur le penchant d'un précipice plus effroyable, eſt pourtant dans une entiere aſſurance.

v. 24. *La terre eſt livrée entre les mains du méchant, & il couvre d'un voile le viſage de ſes juges : que ſi ce n'eſt pas lui, qui eſt-ce donc ?*

La partie inférieure eſt abandonnée *dans la main du méchant*, ſelon ce qu'il plaît à Dieu d'en ordonner, aux uns d'une maniere, aux autres de l'autre : mais ceux qui pourroient *juger* de ces choſes, qui ſont la raiſon & l'eſprit, *ont le viſage couvert d'un voile* obſcur, enſorte qu'ils ne peuvent rien diſcerner. C'eſt pourtant vous, ô aimable cruel, qui faites ces choſes, *que ſi ce n'étoit pas vous, qui ſeroit-ce donc ?* Cette créature n'a nul pouvoir ſur elle-même, & n'en peut avoir que celui que vous lui donnez. Toutes les autres créatures, Anges, démons, hommes ſont de même ſans nulle puiſſance propre.

v. 25. *Les jours de ma vie ont paſſé plus vîte que la poſte : ils ſe ſont évanouis ſans que j'y aye goûté aucune douceur.*

L'ame en cet état ne ſe voit environnée que de maux : elle ne ſe ſouvient preſque plus de ſes biens & de ſes premieres graces : ils lui paroiſſent avoir *paſſé fort vîte*, & que les *jours* heureux ſont ſi courts en comparaiſon des autres, qu'ils ſont *paſſés comme la poſte*, qui ne s'arrête point pour regarder derriere ſoi. Comme lorſqu'une perſonne après avoir mangé des choſes douces, en mange d'amères, n'en retient de reſte que l'amertume, & qu'elle perd entierement tout le goût de la douceur ; de même une perſonne en cet état oublie d'avoir jamais vu de bien en elle.

v. 26. *Ils ſont paſſés avec la même viteſſe que des vaiſſeaux chargés de fruit, & qu'un aigle qui fond ſur ſa proie.*

Cette comparaiſon eſt la plus naïve du monde. Le *vaiſſeau* ne laiſſe point de traces ſur la mer lorſqu'il paſſe, cependant lorſqu'il porte des marchandiſes de garde, il laiſſe toujours des aſſurances de ce qu'il a porté ; mais lorſqu'il porte *du fruit*, quoiqu'il ſoit chargé en ſortant de ſon port, ce fruit ſe pourrit peu-à-peu, & lorſque le vaiſſeau arrive, il ſe trouve vide. Voilà l'état de cette ame. Lorſqu'elle ſortit de ſa propre conduite pour entrer dans la voie de l'abandon, elle étoit ſi chargée de marchandiſes que rien plus : mais comme ce n'étoit que du fruit, ou, ſelon le mot latin, *des pommes*, & qu'elles ſe pourriſſoient peu-à-peu, le navire ſe déchargeoit à meſure, & l'on jettoit ces pommes dans la mer, juſqu'à-ce qu'il n'en reſtât plus.

L'autre comparaifon de l'*aigle* eft auffi fort jufte. *L'aigle* en volant ne laiffe nulle trace de fon vol; elle vole avec impétuofité & fort haut, mais c'eft feulement pour aller *à la proie* & être nourrie, après quoi elle perd & digere peu-à-peu ce qu'elle avoit pris, enforte qu'il ne lui en refte plus rien, & elle devient auffi affamée que fi elle n'avoit rien mangé.

v. 27. *Lorfque je dis en moi-même, je ne parlerai plus de la forte; mon vifage fe change d'abord; & je fuis tourmenté de douleurs.*

Quand bien même *je voudrois* faire quelque réfolution de *ne plus parler comme je fais*, c'eft alors que mes paroles feront encore plus inconfidérées; & je n'ai pas plutôt pris un deffein, que je me trouve *changé & accablé de douleurs*. Telle eft la plainte ordinaire des perfonnes intérieures: Nous n'avons pas plutôt pris, difent-elles, une réfolution, que nous faifons le contraire. Dieu le permet de la forte pour leur faire perdre tous appuis en elles-mêmes, & les porter à ne s'appuyer qu'en Dieu feul. De plus, fitôt que l'on veut fe garder, comme l'on rentre par-là en poffeffion de foi, & que l'on fe retire de la pure conduite de Dieu, on fouffre *des peines* intolérables, jufqu'à-ce que l'on vienne à reprendre la premiere fimplicité.

v. 28. *Je craignois à chaque action que je faifois, fachant bien que vous ne pardonnez pas au pécheur.*

v. 29. *Mais fi après cela je fuis encore méchant, pourquoi ai-je travaillé en vain?*

Je craignois, dit Job, *à chaque action que je faifois* par moi-même, fentant bien que vous ne les approuviez pas, parce qu'elles étoient propriétaires, & *connoiffant bien que vous ne pardonnez pas* ces chofes, puifque vous châtiez *le pécheur* pour lui pardonner. Pour bien entendre ce paffage, il faut favoir, que c'eft la plus grande miféricorde que Dieu puiffe faire à un coupable, que de ne lui rien pardonner, & de le punir d'abord de tout ce qu'il fait: c'eft une marque de falut. De même, lorfque Dieu conduit une ame dans l'abandon & dans la foi, la plus grande grace qu'il lui puiffe faire eft de *ne lui pardonner* aucune *action* propre.

Puifque cela eft de la forte, ajoute Job, fe faifant une objection à foi-même, & que *je fuis toujours méchant*, étant devenu plus propriétaire par les œuvres que je fais, *j'ai donc travaillé en vain?* Non, ame affligée, il n'en eft pas de la forte. Tout le travail que fait l'ame au commencement eft très-utile, & il la difpofe peu-à-peu à laiffer agir Dieu: mais lorfque Dieu veut travailler lui-même, & qu'il travaille véritablement, il faut que notre travail ceffe à mefure que paroît celui de Dieu, à qui on doit peu-à-peu laiffer tout faire; autrement, le travail, qui dans le commencement étoit un bien, deviendroit infructueux dans la fuite fi nous voulions le continuer; & il ne ferviroit alors qu'à empêcher l'ouvrage de Dieu.

Il faut labourer la terre avant que d'y femer; & c'eft la préparation de la femence: car fi l'on femoit fur une terre dure & inculte, la femence ne germeroit pas: mais lorfque le maître a femé, il fe contente de couvrir cette femence; après quoi, il la laiffe germer, croître & fructifier peu-à-peu; mais s'il vouloit labourer inceffamment, il empêcheroit pour toujours la femence de prendre racine, & elle feroit inutile.

Il en eſt de même de l'ame : lorſqu'elle a labouré la terre des deux façons ordinaires, qui ſont la méditation & l'affection, (plus de la derniere que de la premiere), alors le maître vient ſemer ; après quoi, il n'y a plus qu'à couvrir la ſemence par le recueillement & l'attention à Dieu, puis demeurer en repos, attendant qu'elle germe, croiſſe & qu'elle fructifie ; ce qui ne ſe fait que peu-à-peu, & en eſſuyant bien des accidens de neiges, de gelées, & ſemblables : elle eſt ſouvent foulée aux pieds ; mais enfin malgré tout cela elle ſort de terre, & paroît. Avant qu'elle ſoit levée il n'en paroît rien, on ne la voit point ; mais on ſait ſeulement qu'elle eſt là, & c'eſt aſſez : même juſqu'à ce que le bled ſoit dans la grange, le maître n'eſt point aſſuré de ſon grain ; il y a toujours du riſque à courir : il faut cependant abandonner tout aux ſoins de la providence, le laboureur ne pouvant en rien contribuer à l'accroiſſement de ſa ſemence. Tout ſe trouve de même en nous.

v. 30. *Quand j'aurois été lavé dans de l'eau de neige, & que la blancheur de mes mains éblouiroit les yeux par leur éclat ;*

v. 31. *Néanmoins vous me plongerez dans l'ordure, & mes vêtemens m'auront en horreur.*

Quand *je ſerois lavé* & purifié de la purification extérieure la plus grande, & que *mes mains*, qui ſont mes œuvres, *paroîtroient* ſi pures, qu'elles ſeroient *éclatantes de blancheur* ; vous ne laiſſerez pas de *me plonger dans l'ordure*. Il faut ſavoir que Job parle ici de la purification ſuperficielle des ſens & des puiſſances, & non de la purification centrale ; & il fait voir, que les ames dont la vie a été la plus innocente, ne ſont point exemptes de

cette purgation centrale. Quand même, dit-il, *j'aurois été lavé* (comme par le baptême) *dans une eau de neige*, & que j'aurois été toujours pur ; je ne laiſſe pas d'être propriétaire, m'étant attaché à mon innocence & à ma pureté, comme les vierges folles. Quand j'aurois fait des actions les plus *éclatantes* du monde, de la plus haute ſainteté apparente, & même des miracles, & que mes puiſſances réhauſſées & anoblies ſeroient dans des lumieres admirables ; vous ne laiſſerez pas de *me plonger dans* ma *boue* & dans l'ordure de ma propre abjection, me laiſſant ſentir ce que je ſuis, afin de m'arracher à l'amour de moi-même.

Alors tout ce qui m'environne & *me ſert de couverture*, mes puiſſances, mes penſées, mes réflexions, & ma raiſon, tout cela *aura horreur de moi* : tous ces dons & ces graces dont j'étois *vêtu*, me laiſſeront. *Ces* mêmes *vêtemens*, qui en me couvrant me gênoient & me ſervoient de priſon, me laiſſant par l'horreur qu'ils ont de moi, me mettront auſſi de la ſorte en liberté. O heureuſe boue qui fait ſortir l'ame de la captivité qu'elle avoit en elle-même, pour la mettre dans la liberté de Dieu !

v. 32. *Car je n'aurai pas à répondre à un homme ſemblable à moi, ni à conteſter avec lui comme avec mon égal.*

v. 33. *Il n'y a perſonne qui puiſſe reprendre les deux parties, ni mettre ſa main entre les deux.*

Job s'exprime d'une maniere charmante. Si j'avois, dit-il, à faire *à un homme pareil à moi*, je ſaurois bien me défendre, & empêcher qu'après avoir travaillé à me purifier avec tant de ſoin, il ne me ſalit : mais ayant à faire à un Dieu dont la

puissance est infinie, que puis-je faire que de souffrir les opérations de sa justice, comme j'ai porté celles de son amour? De quoi me serviront mes résistances, si ce n'est à me faire éprouver davantage la force de son pouvoir & la pesanteur de sa main? Que puis-je donc faire autre chose que de me soumettre? S'il me rejette qui peut me réunir à lui? & s'il me divise d'avec moi-même, qui est-ce qui pourra l'empêcher?

v. 34. *Qu'il retire donc sa verge de dessus moi, & que sa terreur ne m'épouvante pas.*

v. 35. *Je parlerai alors sans l'appréhender : car dans la crainte où je suis, je ne puis répondre.*

Job exprime ici un état qui est ordinaire aux personnes de ce degré : c'est qu'elles sont souvent accablées des *terreurs* de l'enfer; & alors tout leur paroît monstrueux : elles ne peuvent parler ni connoître la vérité; cette terreur leur change les choses : c'est pourquoi il dit, *s'il cessoit* un moment *de me tenir dans l'effroi, je parlerois.* Ceci fait connoître la nécessité qu'il y a de s'abandonner : car en quelque étrange état que soit une ame, si elle ne sort point de l'abandon, elle ne peut rien craindre : mais son abandon doit être tel, qu'elle ne puisse vouloir que ce que Dieu veut pour elle, quel qu'il soit; & qu'ainsi, sans regarder ce qui se passe en elle, ni le lieu terrible où elle habite, elle se délaisse à son Dieu dans un abandon parfait : alors elle ne peut craindre. Sans cela, comment, ainsi que dit Job, *pouvoir répondre* à Dieu & correspondre à ses volontés quand *on craint?* sitôt que je crains, je sors de mon état.

CHAPITRE X.

v. 1. *Ma vie m'est devenue ennuyeuse; je parlerai contre moi-même; je parlerai dans l'amertume de mon ame.*

QUELQUE résignation qu'ait une ame dans un état si étrange, elle ne peut s'empêcher de *s'ennuyer* d'une *vie*, qui en retardant sa totale mort, lui en produit infiniment davantage. La mort en finissant sa vie, finiroit sa mort, & lui rendroit la vie. Cette connoissance fait que cette vie si pénible lui est *ennuyeuse.*

Je parlerai contre moi-même, dit Job. L'ame de ce dégré se hait si fort, qu'elle se souhaite tout le mal possible; & se le procureroit si elle pouvoit : elle parle contre elle-même une parole de mort : elle contribueroit souvent elle-même à sa mort par la haine qu'elle se porte. Quelles effroyables austérités ne feroit-elle point, pour se tirer de là si elle n'avoit pas éprouvé qu'elles augmentent sa peine, loin de la diminuer? C'est ce qui la fait se précipiter dans les abandons les plus extrêmes, afin de ne s'opposer plus à son Dieu; & que se délaissant à lui dans les plus grands dangers, elle n'espere plus de secours d'elle-même, puisqu'elle ne s'en veut point procurer, & qu'elle a prononcé sa condamnation. C'est elle-même qui se livre à la mort, & de son plein gré, Dieu demandant toujours le consentement de l'ame : alors elle prononce elle-même cette parole de condamnation. Mais quoiqu'elle ait prononcé cette condamnation & qu'elle se soit livrée volontairement à la mort, elle ne laisse pas, lors-

qu'elle goûte cette mort amere, de s'en plaindre & de *parler dans* l'excès de *sa douleur*.

Pour comprendre ceci, il faut savoir que Dieu respectant la liberté de l'homme, ne l'engage pas dans des souffrances si horribles, sans lui demander son consentement. Il veut qu'elle se livre par un abandon total à toutes les croix & les morts les plus étranges : elle le fait poussée par l'attrait de Dieu & par la haine d'elle-même : mais lorsque Dieu use des droits qu'il s'est acquis par la donation libre de cette ame, elle souffre des peines intolérables & voudroit, si elle pouvoit, se retirer du pouvoir divin pour user encore d'elle-même : ce qui ne lui est plus possible sans souffrir encore plus.

V. 2. *Je dirai à mon Dieu; Ne me condamnez pas : faites-moi connoître pourquoi vous me traitez de la sorte.*

Job est admirable dans la suite de ses expressions. Il fait connoitre que quoique l'ame ait donné son consentement pour tout ce qui lui arrive, qu'elle se soit livrée volontairement à la mort, & que dans l'impétuosité de son abandon il n'y ait rien sur quoi elle ne l'ait étendu, n'y ayant mis nulle réserve, elle ne laisse pas dans l'excès de son mal *de dire à son Dieu :* Ah Dieu! *ne me condamnez pas*, ni ne m'imputez pas à péché, ce que je hais plus que la mort : car ma volonté est éloignée du péché plus que de la mort.

Mais hélas! en m'abandonnant à vous, je me suis livrée à tout ce qu'il vous plairoit de me faire souffrir. Vous m'avez livrée à des ennemis plus puissans que moi; je ne puis éviter les plaies dont ils me couvrent; car c'est une chose terrible lorsque vous permettez au Démon de tour-

menter une ame pure. Mais, ô mon Dieu! ne me regardez pas comme coupable, mais comme affligée, & faites-moi une grace, qui est de me *montrer pourquoi vous me traitez de la sorte*, & à quel dessein vous avez une conduite si rigoureuse sur moi. Quelle gloire pouvez-vous tirer de ma totale destruction? L'ame souhaiteroit fort d'avoir cette connoissance: mais elle ne lui est point donnée qu'elle ne soit fort avancée.

V. 3. *Pourriez-vous vous plaire*, ô mon Dieu, *à me livrer à la calomnie, & à m'accabler, moi qui suis l'ouvrage de vos mains? Pourriez-vous favoriser le conseil des méchans?*

V. 4. *Vos yeux sont-ils des yeux charnels, & regardez-vous les choses comme l'homme les regarde?*

Job va croissant ses plaintes à mesure que ses maux s'aigrissent. Vous semble-t-il bon, ô Dieu, ou, quel plaisir prenez-vous *à me livrer à la calomnie*, me rendant digne de toute injure, me couvrant d'abjections & de miseres, & m'opprimant extrêmement comme pour me détruire, *moi qui suis l'œuvre de vos mains?* Quelle gloire aurez-vous de perdre ce que vous avez fait? Mais, ô Job, ce n'est pas l'ouvrage de Dieu qu'il opprime; ce n'est que l'ouvrage d'Adam, & l'ouvrage de la propriété. Il semble même, continue-t-il de dire, que vous *favorisez le conseil des méchans*, leur donnant pouvoir de me nuire. Vous armez la malice & l'iniquité contre moi, & vous m'opprimez pour m'empêcher de me défendre. N'est-ce pas favoriser le parti de l'iniquité? Et quoi! *vos yeux sont-ils charnels* pour prendre plaisir à me voir dans cette boue? *Ou regardez-vous les choses comme les hommes les regardent*, qui font leur plaisir de ce qui leur doit faire le plus d'horreur? Hélas!

ces plaintes sont pardonnables, & l'on ne s'offense point des injures d'un malade, lorsque l'on presse sa plaie & qu'on lui fait souffrir d'étranges douleurs.

v. 5. *Vos jours sont-ils semblables à ceux de l'homme, & vos années à ses années ;*

v. 6. *Que vous cherchiez mon iniquité, & que vous vous informiez de mon péché ;*

v. 7. *Et pour savoir que je n'ai rien fait d'impie, n'y ayant personne qui puisse échapper de votre main ?*

Vos jours, ou vos lumieres & connoissances, sont-elles *comme celles de l'homme*, que *vous cherchiez mon iniquité*, & que vous fassiez trouver *du péché* & de l'injustice où je croyois qu'il n'y eût que de l'innocence? *Vous savez que je n'ai point fait de méchanceté :* mais cela ne vous satisfait pas : vous ne me faites pas payer pour mon iniquité, mais (*) pour la propriété, qui se mêloit dans tout ce que je faisois de bien, en quoi *nul ne peut échapper de votre main.* O si l'on connoissoit la pureté de Dieu, & les moyens détruisans dont il se sert pour purifier les ames, on en seroit effrayé.

v. 8. *Ce sont vos mains, Seigneur, qui m'ont formé : ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps ; & vous me précipitez si promptement !*

Ce sont vos mains qui m'ont créé & m'ont tiré du néant, & qui ensuite m'ont *formé* pour l'intérieur: c'est vous en un mot qui m'avez fait tout ce que je suis ; & *cependant* à peine m'avez-vous édifié, que vous me *précipitez en un moment !* Il semble que vous ne m'ayez élevé que pour m'abimer plus profondément.

(*) *Voyez* les Dialogues de Ste. Catherine de Gênes, Liv. II. Chap. IX & X.

v. 9. *Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme la boue, & que vous me réduirez en poudre.*

Job se voyant dans le profond abime de boue où Dieu l'a précipité, *le prie* de le regarder en cet état; comme s'il disoit : ô Dieu ! pouvez-vous voir *la boue* de ma pourriture sans être émû de compassion ? Vous voyez ce que je suis, & que je n'ai presque plus de subsistance : le peu qui reste de cette *boue* sera bientôt *réduit en poussiere*, lorsque vous acheverez de m'anéantir. Car il faut remarquer, que les corps avant que de se sécher & devenir poudre, deviennent dans une si grande pourriture, qu'ils sont comme de la boue : l'ame de même, lorsqu'elle est plus proche de son anéantissement, est couverte de son impureté comme d'une boue : elle ne voit & ne sent en elle que misere & corruption : c'est un air si infecté que rien plus : puis peu-à-peu cette boue étant vers la fin de son période, devient poussiere : c'est ce dont Job *prie Dieu de se souvenir*, afin qu'il ait pitié de lui.

Il lui parle aussi de son origine ; & que comme il l'a pétri de boue, il doit en avoir plus de compassion, à cause de la foiblesse de sa nature.

v. 10. *Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit & se durcit ?*

v. 11. *Vous m'avez revêtu de peau & de chair ; vous m'avez composé d'os & de nerfs :*

v. 12. *Vous m'avez donné la vie & comblé de miséricorde, & votre visite a conservé mon esprit.*

La description que Job fait de la formation de son corps est une peinture naïve de la formation de l'intérieur. Cet intérieur tout dissipé, est ra-

massé & consolidé par la grace : ensuite Dieu le *revêt de peau & de chair*, qui sont des dons & des faveurs plus singulieres : il orne cet intérieur de vertus solides, (qui sont comme *les os & les nerfs*) avec toutes les pratiques les plus exactes de la pénitence : après quoi il l'anime de son esprit *vivifiant*, & d'une *miséricorde* très-abondante ; & *le visite*, tant par sa présence perceptible, qu'il lui communique alors, que par les croix & les différentes épreuves ; ce qui *préserve son esprit* de toute corruption.

v. 14. *Si j'ai péché, & que vous m'ayez pardonné, sur l'heure même, pourquoi ne permettez-vous pas que je sois nettoyé de mon péché ?*

On ne péche en cet état pour l'ordinaire que par foiblesse ; cependant Dieu ne laisse pas passer une faute, qu'il ne la fasse sentir par un petit feu dévorant, qui ne cesse jusqu'à ce que le défaut soit purifié.

Dieu se communique à l'ame d'une maniere qu'il ne lui laisse nul lieu de douter qu'il ne lui ait *pardonné* sa faute. Jésus-Christ nous a donné dans l'Evangile quantité d'exemples de ce pardon, disant : (a) *Vos péchés vous sont pardonnés ;* comme pour en donner une forte assurance. Dieu fait la même chose dans l'ame : il lui donne la certitude de son pardon, & comment ? C'est par ces paroles, qui suivoient toujours celles de la rémission des péchés : allez en paix ? Il donne une si grande paix à l'ame, qu'elle ne peut douter qu'il ne lui ait pardonné. C'est pourquoi Job, qui avoit expérimenté cela, dit à Dieu : *Si vous m'avez pardonné mon péché* presque aussi-

(a) Luc 7. v. 48-50.

tôt que je l'ai commis, *pourquoi ne souffrez-vous pas que j'en sois nettoyé*, & pourquoi me faites-vous à présent sentir l'infection de ce même péché ? Car l'ame est toute pénétrée de la puanteur du péché & toute revêtue de son apparence, quoiqu'elle soit assurée de son pardon. Hélas, dit-elle, mon Dieu, si vous m'avez pardonné, comme je n'en puis douter, que ne souffrez-vous que je sois nettoyée de l'ordure apparente de ce péché, qui me rend si sale & si laide que je ne me puis souffrir ?

v. 15. *Si je suis méchant, tout le malheur est pour moi, & si je suis juste, je ne leverai point pour cela la tête, rassasié que je suis d'afflictions & de miseres.*

Si je suis méchant & coupable, ô mon Dieu, *tout le malheur est pour moi* ; car votre gloire n'en peut pas être amoindrie, ni votre sainteté endommagée ; & c'est ce qui vous doit porter à la compassion : *si je suis juste*, (ce que je vois bien éloigné,) je ne pourrai point me *relever* pour cela de l'état fâcheux où je suis ; car je suis accablé du poids de mes miseres, qui m'empêchent de m'en glorifier & de le connoître ; & je suis comme *soulé d'afflictions* & de maux.

v. 16. *Vous vous saisissez de moi à cause de mon orgueil, comme une lionne* se saisit de sa proie ; *& étant retourné vous me tourmentez merveilleusement.*

A cause de l'orgueil dans lequel je suis plongé, je me leve comme une petite bête ; mais vous venez comme la *lionne* qui d'un seul coup de sa patte la terrasse & la dévore ensuite. Une des plus grandes peines de l'ame est, que plus elle se voit misérable & se fait horreur, plus elle éprouve son orgueil. C'est une de ses plus dures

peines. Comment, dit-elle, la boue de mes miseres, qui fait mal au cœur à tous ceux qui me voient, au lieu de m'humilier me rend plus vaine, & je sens plus d'orgueil que jamais! Mais c'est qu'elle ne sait pas que c'est encore là une des plus fortes épreuves, & ce qui rend la misere sensible; parce que l'humilité reconnue est un fort appui. Mais en même tems qu'elle connoit son orgueil, elle voit bien que Dieu, ainsi qu'*une lionne* furieuse, vient se jetter sur cette orgueilleuse.

Et *lors*, dit-elle, *que* vous y *retournez*, ô c'est alors que *vous me tourmentez merveilleusement*. Ce mot de *merveilleusement* n'est pas mis pour rien; car c'est une chose *admirable*, que plus l'ame sent sa misere, plus elle est remplie d'un amour de Dieu dont la pureté lui cause un *tourment merveilleux*. Il semble que la pureté de cet amour se mesure sur les bassesses que Dieu lui fait éprouver, & que plus elle est abjecte & réduite dans le plus profond cloaque, plus aussi son amour s'éleve avec force, & plus elle connoit que Dieu lui devient toujours plus Dieu: ce *tourment* d'amour est autant admirable qu'inconcevable à qui n'en a pas l'intelligence.

v. 17. *Vous produisez contre moi des témoins: vous multipliez sur moi les effets de votre colere; les peines combattent contre moi.*

Ces *témoins* que Dieu *produit contre* l'ame, sont de nouvelles connoissances qu'il lui donne tous les jours des propriétés qu'elle avoit en toutes choses, & de la vie dans laquelle elle étoit, qu'elle croyoit pourtant une grande mort. Dieu lui fait voir, que ce qu'elle prenoit pour mort, est vie; & que ce qu'elle croyoit vie, est mort: & après

après qu'il lui a fait voir quelque propriété nouvelle, il la met dans le creuset, où il allume un nouveau feu, comme dans *sa fureur*, pour purifier ces propriétés. Dans ce nouveau purgatoire, elle se défend & combat contre la peine; mais plus elle *combat*, plus *la peine* se fortifie. Car toutes les fois que Dieu fait voir à l'ame une nouvelle impureté, il la jette d'abord dans une nouvelle maniere de purgatoire qui a rapport à la nature de sa propriété. Elle ne sauroit se faire à ces choses: sitôt qu'elle s'accoutume à une purgation, & qu'elle y devient insensible, une toute nouvelle vient après, contre laquelle on combat tant que l'on peut, & ce combat ne sert qu'à la rendre plus dure.

v. 18. *Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mere? Plût à Dieu que je fusse consumé, afin que nul œil ne me vit plus;*

v. 19. *J'aurois été comme n'ayant point été, n'ayant fait que passer du sein de ma mere au tombeau.*

L'homme intérieur accablé du poids de ses miseres regrette, comme Job, de *n'être pas mort en naissant*: car l'état où il se trouve le convainc si fort de sa perte, (le peu de pouvoir qu'il a sur lui-même ne lui donnant aucun espoir d'en sortir jamais) qu'il regarde comme un bien de mourir en naissant, parce que l'on est affranchi par là du péché. Puis se souvenant du bonheur qu'il a goûté dans le commencement de la voie passive, il s'écrie: *Pourquoi*, ô Dieu, *m'avez-vous mis hors de votre sein*, où j'étois renfermé comme dans le lieu de mon origine? Si vous m'aviez conservé en vous-même, je ne serois pas tombé dans la misere où je suis. O si je pouvois avoir une volonté, que je désirerois d'avoir été *consumé* & dé-

truit, & *que nul œil ne me vît jamais!* car la confusion que je porte de mon état est si extrême, que je voudrois être inconnu à tout le monde.

Si vous m'aviez anéanti, ô mon Dieu, en me retirant votre douce présence, & en me rejettant de votre sein, *j'aurois été comme si je n'étois pas.* C'est une chose étrange, comme l'on regrette de n'être pas mort dans le tems des graces perceptibles, à cause de l'assurance du salut où l'on étoit alors. Si vous m'aviez fait cette grace, continue-t-il de dire, j'eusse été *transporté de votre sein dans le tombeau*, & je n'aurois pas péché.

v. 20. *Le peu de jours qui me restent ne finiront-ils pas bientôt? Laissez-moi donc, que je plaigne un peu ma douleur,*

v. 21. *Avant je m'en aille sans espérance de retour, en cette terre ténébreuse, couverte de l'obscurité de la mort;*

v. 22. *Cette terre de misere & de ténèbres, où habite l'ombre de la mort, où tout est sans ordre, & dans une éternelle horreur.*

L'homme qui se voyant mourir chaque moment, souhaite avec Job, la fin de cette vie mourante & de cette mort vivante, demande à son Dieu: *si le peu de jours qui lui restent de vie, ne seront pas bientôt finis? Permettez-moi* au moins dans l'excès de ma douleur; ô mon Dieu, *de la plaindre*, & ne vous offensez pas des cris effroyables qu'elle me fait faire. Les plaintes que je fais, comparées à ce que je souffre, semblent bien peu de chose: il faut au moins que cette satisfaction me soit donnée *avant que je m'en aille*, & que je sorte de moi-même pour *n'y retourner jamais.* Quoique ce soit pour moi un bonheur ineffable,

il ne laisse pas d'être dur à la nature de sortir de chez elle, & de n'y plus retourner. La demeure de la nature corrompue est une *terre de ténèbres & d'obscurité*, & couverte d'une *mort* continuelle: il dit *couverte de l'obscurité de la mort*, pour faire voir que c'est quelque chose de plus obscur que la mort même, la mort étant plus lumineuse que cet état effroyable où il se trouve.

Il est proprement parlé ici de l'état du sépulcre, qui doit suivre celui de mort, appellé par S. Paul ensevélissement; où quoique l'ame soit moins en état de se plaindre que dans celui de mort, elle est pourtant en un état plus étrange, & dans un lieu infiniment plus obscur.

Job parloit de tous ses états, les entremêlant; parce qu'il ne parloit pas seulement pour lui; mais pour toutes les ames qui seroient comme lui dans ce terrible passage de la vie à la mort & de la mort à la vie. Sa vie étoit passée, puisqu'il étoit dans le sépulcre; mais il rappelle comme présens tous les états où il a passé. Il est certain, que quoique l'état de la pourriture soit infiniment plus pénétrant & plus profond que celui de la mort, l'ame pourtant est moins en état de s'en plaindre, étant comme étouffée par l'excès de son mal. Si elle le fait, ce n'est qu'à cause de la contrariété: c'est pourquoi Job demande de se plaindre *avant que d'entrer* dans le tombeau, qui est plus obscur que la mort même.

Car il semble que la mort soit la lumiere de cet état, & que le tombeau soit l'*obscurité de la mort*: les *ténèbres* de la nuit ne sont jamais si grandes, qu'elles ne le puissent être davantage; de sorte que l'endroit le plus obscur est la nuit de la nuit, comme une obscurité bien moindre est la nuit du jour.

Il l'appelle encore la *terre de miſere & de ténèbres.* Comment la peut-il appeller de la ſorte, puiſqu'après la mort on ſouffre moins? Il eſt vrai que l'on ſouffre moins de douleurs; mais l'on ſouffre plus de *miſeres*, & de plus effroyables *ténèbres :* car dans la vie de mort il reſte un petit ſouffle de vie, qui fait que l'état, quoiqu'infiniment plus douloureux & plus ſenſible : n'eſt pas cependant ſi pénible ni ſi inſupportable : ces inſtants de vie ſont des éclairs de lumieres, des jours d'eſpérance, ou du moins des momens; mais dans cet état, il n'y a que d'épaiſſes ténèbres plus obſcures que la mort même, ſans nul eſpoir de lumiere. *Il n'y a aucun ordre :* parce qu'à meſure que le corps ſe détruit par la pourriture, il perd tout ordre & toute compoſition : ce ne ſont plus que des membres pourris, qui tombent en lambeaux, & qui ſortent de leur place & de leur conſtitution naturelle : au lieu de cet ordre premier, *une horreur éternelle y habite ;* car rien au monde n'eſt ſi horrible à voir & à ſentir que cette pourriture, ſi effroyable, que nul ne l'oſe enviſager, ni même y penſer ſans une horreur extrême.

CHAPITRE XI.

v. 1. *Sophar parla enſuite de cette ſorte :*

v. 2. *Celui qui ſe répand en tant de paroles, n'écoutera-t-il pas à ſon tour ? Et ſuffira-t-il d'être un grand parleur pour être juſtifié ?*

Vous feriez trop heureux, ô le plus miſérable des hommes ! ſi votre douleur étoit plainte, & ſi les expreſſions que vous en faites vous attiroient quelque compaſſion. Mais bien loin que

cela ſoit de la ſorte, plus votre douleur eſt extrême, plus elle trouve de gens qui l'inſultent & qui la condamnent. C'eſt une choſe plus douloureuſe que la douleur même, & plus inſupportable que la mort. Cette contradiction que l'on nous fait au milieu de nos maux, les aigrit de telle ſorte, qu'on les rend par là entierement inſupportables. C'eſt cependant ce que Dieu permet dans ces états, lorſqu'il veut beaucoup faire mourir l'ame & l'anéantir plus profondément : il fait que ceux qui devroient prendre le plus de part à nos maux, ſoient ceux qui y inſultent, & qui nous tourmentent davantage. Ils prennent pour une *affluence de paroles* inutiles une expreſſion naïve de ce que l'on ſent ; & pour une *juſtification* une déclaration ſincere de la vérité. Mais pour abaiſſer l'ame dans la plus étrange déſolation, il faut que tout ſe paſſe de la ſorte, que perſonne ne lui compatiſſe, & que les plus intimes amis, & le directeur même, ſoient contre elle.

v. 3. *Faut-il que tous les hommes ſe taiſent pour vous entendre ſeul ? Et après vous être moqué des autres, n'y aura-t-il perſonne qui vous confonde ?*

v. 4. *Car vous avez dit : Ma parole eſt nette, & je ſuis pur en votre préſence.*

Ce feroit peu pour Job ſi l'on ne faiſoit que cenſurer ſa conduite & condamner en lui ce qui eſt apparemment condamnable. Mais de lui impoſer des choſes qu'il n'a jamais faites, c'eſt ce qui eſt très-difficile à ſouffrir ; quoi ! accuſer un homme dont les douleurs ſont ſi épouvantables qu'on ne les ſauroit voir ſans frémir, de *ſe moquer des perſonnes* ſaines ! & lorſqu'il ſe plaint le plus fortement de ce qu'il ſent l'ordure de ſa pourriture,

lui reprocher qu'il se croit être plus *net* que ceux qui sont pleins de vie & de propreté !

v. 5. *Qu'il seroit à souhaiter que Dieu parlât lui-même avec vous, & qu'il ouvrît contre vous ses lèvres,*
v. 6. *Pour vous découvrir les secrets de sa sagesse & la grandeur de sa loi, & pour vous faire comprendre qu'il exige beaucoup moins de vous, que vos péchés ne méritent !*

Les amis de Job, aussi-bien que ceux qui censurent les ames intérieures & qui les accablent dans leurs maux, croient toujours le faire avec justice & avec l'autorité de Dieu, se persuadant que Dieu leur a fait connoître la vérité : *A la mienne volonté*, dit ce faux ami, *que Dieu vous parlât* par de bonnes inspirations, & *qu'il ouvrît vers vous ses lèvres* pour vous faire connoître ses vérités ! Ce seroit alors qu'il vous *montreroit les secrets de sa sagesse*. O censeur aveugle ! nul ne les connoît mieux que celui à qui ils sont communiqués d'une maniere ineffable : mais parce que vous ne comprenez point *les discours de la sagesse*, vous accusez ceux à qui ils sont *révélés* de ne les point comprendre. Vous croyez aussi qu'ils ne sont point dans la pratique *de la loi*, lorsqu'ils sont pourtant dans l'esprit le plus pur de la loi ; mais il faut bien que l'on en impute aux ames intérieures, parce que l'on ne connoît rien de condamnable en elles que ce qu'on leur impute.

On veut encore, comme ce censeur, leur faire prendre l'état qu'elles souffrent pour l'état de la premiere purification *du péché*, & l'on veut qu'elles s'y comportent de même : ce qui néanmoins est impossible. Cependant, lorsque ces

ames affligées, mais éclairées par leurs propres miseres, veulent faire comprendre que cet état n'est pas la purification du *péché*, mais la purification de la vertu propriétaire, on prend cela pour des blasphêmes, des erreurs & des impiétés : elles ne peuvent pourtant dire autre chose que ce qu'elles ont expérimenté ; parce qu'étant mises en vérité, elles ne peuvent parler que des paroles de vérité.

v. 7. *Trouverez-vous peut-être les traces de Dieu ; & trouverez-vous parfaitement le Tout-puissant ?*
v. 8. *Il est plus élevé que le ciel ; que ferez-vous ? Il est plus profond que l'enfer ; d'où le connoîtrez-vous ?*

Cette raillerie piquante que les amis de Job lui font est très-dure à supporter. On fait assez souvent de pareilles insultes aux ames intérieures : on tâche de leur persuader qu'elles veulent *trouver les traces d'un Dieu* inconnu : on les accuse ordinairement d'avoir de grandes lumieres, de vouloir approfondir ce qu'il y a de plus caché dans la Divinité, & de se vouloir *élever* par ces fausses lumieres, qui, ce dit-on, ne sont que pures tromperies. Cependant c'est tout le contraire. Toute leur vie n'est que ténèbres, qu'anéantissement, que pauvreté, que miseres, quoiqu'il soit pourtant vrai, que c'est là le moyen de découvrir *les traces de Dieu* & les *vestiges* qu'il nous a laissés, qui sont des voies de mort, d'anéantissement, de renversemens continuels.

On leur dit encore, qu'il est impossible dans cette vie d'arriver à l'union intime & étroite avec Dieu. J'en conviens si c'est par ses propres efforts : autrement Dieu appelle certainement tous les

hommes à son intime union, ne les ayant même créés que pour cela : & le moyen de *trouver parfaitement le Tout-puissant* est, que nous défaillions entierement à toute propre puissance ; car alors, nous tombons infailliblement & nécessairement dans le seul pouvoir divin.

Il est plus haut que le ciel : il est vrai, c'est ce dont je suis très-persuadée, dit cette ame, & c'est pour cela que je ne prétends point aller à Dieu en m'élevant ; parce que plus je m'éléverois, plus je le trouverois *élevé* au-dessus de moi, sans pouvoir jamais l'atteindre : mais je ne prétends autre chose que de tomber dans le parfait néant ; & étant là, ce sera où infailliblement je le trouverai, tombant en lui ; puisqu'il remplit nécessairement le vide du néant ? *Il est plus profond que l'enfer ;* & c'est dans cet état d'enfer, où je passe, que je serai plus en état de le connoître par l'expérience que je fais & de la profondeur de son immensité, & de la grandeur de son pouvoir.

v. 9. *Sa mesure est plus longue que la terre, & plus large que la mer ;*

v. 10. *S'il change toutes choses, ou qu'il les ait rassemblées toutes en une, qui pourra s'opposer à lui ?*

Sa mesure est plus longue que la terre, & plus large que la mer ; & c'est pour cela que persuadée que je suis de ne pouvoir l'atteindre par aucun effort propre, dit cette ame, je les quitte tous, afin de me laisser anéantir, & que ne demeurant plus rétrécie & bornée par mes propres activités, je sois anéantie & rendue vaste & immense comme le néant, qui est la seule disposition à posséder le tout. Et comme *il est plus large que la mer*, j'ai connu que ce seroit une folie de vouloir l'enfer-

mer en moi, ou dans mon simple raisonnement, ou dans toutes mes industries ; & connoissant que comme je ne puis contenir la mer, aussi ne puis-je le comprendre ; cela me porte à me jetter dans cette mer infinie, pour y être abimée & perdue : ne pouvant la contenir ni la comprendre, je veux qu'elle me comprenne & me contienne : & c'est pour cela que comme un torrent impétueux je me précipite en elle. Un Philosophe voyant qu'il ne pouvoit comprendre le flux & reflux de la mer, sans s'arrêter à le considérer davantage, se jetta dans la mer pour en être compris ; & moi, ayant travaillé quelque tems à regarder & à considérer le flux & reflux de Dieu dans ses divines personnes, & voyant que je ne le pouvois comprendre, sans m'amuser plus long-tems à le considérer, je me suis perdue & abimée en lui : & c'est où j'en ai plus appris en un moment, que je n'aurois fait par mes regards & par mes soins toute ma vie.

Si c'est *Dieu* qui *change toutes choses, & qui les rassemble en une*, pourquoi ne nous laissons-nous pas rassembler dans son unité ? Et que ne nous y laissons-nous consommer, sans nous travailler d'inutiles soucis pour empêcher le plus grand de tous les biens ?

v. 12. *L'homme vain s'éleve d'orgueil en soi-même, il se croit en liberté comme le petit de l'âne sauvage.*

v. 13. *Mais vous avez affermi votre cœur, & vous avez étendu vos mains vers lui.*

C'est encore un des reproches que l'on fait aux personnes intérieures aussi bien qu'à Job, de les accuser, que par un *orgueil* téméraire elles se veulent mettre *en liberté*. Il est vrai que Dieu lui-

même les met en liberté, comme il l'assure (*a*) *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres.* Ce n'est jamais la créature qui se met en liberté, mais c'est Dieu qui l'y met; & lorsqu'il l'y met, ce seroit plutôt un orgueil que de vouloir encore demeurer captive. On me lie de cordes, & on me jette dans le feu; le feu brûle mes liens sans m'endommager, ne dois-je pas me servir de la liberté qu'il me donne, & ne seroit-ce pas plutôt un orgueil que de vouloir demeurer captive lorsque l'on m'affranchit, croyant que je pourrai mieux m'affranchir par moi-même, ne voulant pas en être redevable à personne?

Vous *avez affermi votre cœur*, continue le faux ami, dans cette liberté, y demeurant en assurance, *étendant* seulement *vos mains vers Dieu* par quelques actions.

v. 14. *Si vous bannissez l'iniquité de vos œuvres, & que l'injustice ne demeure point dans votre maison;*

v. 15. *Alors vous pourrez lever votre tête comme étant sans tache; vous serez affermi, & ne craindrez point;*

v. 16. *Vous mettrez votre misere en oubli, & vous n'en aurez non plus de mémoire que des eaux qui se sont écoulées.*

N'est-ce pas une chose pitoyable, d'accuser d'orgueil une personne qui s'abandonne à son Dieu, qui désespérant entierement de sa propre force, attend de la bonté & du pouvoir divin sa délivrance: & lui dire cependant, que *s'il ôte* lui-même *son iniquité*, il *pourra aller le visage élevé!* N'est-ce pas un bien plus grand orgueil, lorsqu'on croit de le pouvoir plutôt faire par soi-même, que non pas de le laisser faire à Dieu, & qu'on s'imagine que l'on puisse ainsi *lever la tête* sans confusion, & avec une assurance secrette d'avoir *ôté son péché*? J'avoue que je n'entends pas cette vertu ni la nature de cette humilité, qui en nous rendant plus puissants que Dieu, nous porte à nous élever sans crainte, & à demeurer *fermes* dans cette élévation. Si (*a*) *le plus juste tombe sept fois*, en quel état est-ce que l'on *ne craindra pas?* Le vrai moyen de ne point craindre n'est pas de s'élever & de s'assurer par soi-même de sa justice; mais de se délaisser tellement à Dieu, qu'il soit lui-même notre justice. Alors nous ne saurions craindre de la perdre. Le moyen de ne pas craindre de tomber, est d'être si bas & si anéanti, que nous ne puissions plus tomber: car si je suis encore juste de ma propre justice, je tomberai sept fois par jour, & je pourrai tomber infiniment davantage; mais si je ne suis plus juste de ma propre justice, & que je sois juste de la justice de Dieu, je ne pourrai plus être injuste qu'en me tirant de là: si je ne subsiste plus en aucune chose, & que je sois dans le plus bas état où je puisse être, je ne pourrai plus tomber.

Pour ce que vous me dites, *que je mettrai ma misere en oubli*, c'est ce que je ne veux ni ne puis jamais faire par moi-même: je ne puis jamais oublier ma misere tant que je serai misérable. Je ne cesserai point d'être misérable tant que je ne cesserai point d'être pécheur, ni de pouvoir tomber tant que j'aurai la moindre vie & la moindre subsistance en moi. Quelque saint que je paroisse, il faut toujours que je tombe, & que je sois misérable. Je ne puis donc empêcher ma

(*a*) Jean 8. v. 36.

(*a*) Prov. 24. v. 16.

misere qu'en n'étant plus, en perdant tout être propre d'Adam autant que cela se peut, & moralement; & en devenant, comme a dit S. Paul, une (a) *nouvelle créature* : ce qui ne se peut faire que par l'anéantissement. Ainsi je ne puis oublier ma misere que je ne sois anéanti, & que, pour me servir de votre comparaison, *les eaux*, c'est-à-dire ce qui me faisoit subsister en moi-même, *soient passées outre*, & se soient perdues de telle sorte dans la mer, qu'y étant abimées on ne les apperçoive plus : car tant que cela ne sera pas, je serai toujours malheureux & coupable.

v. 17. *Lorsque votre vie semblera être à son couchant, vous paroîtrez comme le soleil dans l'éclat de son midi; & lorsque vous vous croirez perdu, vous vous léverez comme l'étoile du matin;*

v. 18. *L'espérance qui vous sera proposée, vous remplira de confiance; & entrant dans le sépulcre, vous reposerez en une assurance entiere.*

Il est certain que lorsqu'une ame *sur la fin de son jour & de sa vie* propre vient à se reprendre pour se conduire elle-même, quoiqu'elle soit presque à la fin de sa vie & proche de sa mort, elle reprend vie par le soin qu'elle prend d'elle-même : & c'est ce qui trompe la plupart des personnes, & qui leur fait croire qu'elles ont bien mieux fait de se reprendre; parce qu'elles rentrent dans la *lumiere*. Mais si tout le bonheur d'une ame consiste à mourir entierement à soi-même afin que Dieu seul vive, il est certain que cette vie qu'elle reprend lui est un dommage inconcevable, bien loin de lui être un avantage. C'est comme si une personne avoit été condamnée à la mort & qu'étant au gibet déja à demi suf-

(a) 2. Corin. 5. v. 17.

foquée, on vint lui rendre la respiration, pour ensuite la suffoquer de nouveau. De cette maniere, en lui donnant de quoi soutenir sa vie, on lui ouvre bien les yeux à demi morts, & on la remet encore dans la lumiere; mais tout cela ne faisant qu'allonger son supplice, n'est-ce pas une cruauté plutôt qu'une miséricorde? Nous sommes cruels à nous-mêmes, lorsque nous en avons pitié en cet état. Il vaut bien mieux laisser achever la mort, que de reprendre ainsi la vie & la lumiere. Mais qui est-ce qui a ce courage, sur tout lorsque l'on conseille le contraire? C'est une chose horrible, qu'une ame de cet état, presque consommée par son anéantissement, se rencontrant avec des personnes lumineuses, les écoute là-dessus, & suive leurs conseils. A la vérité elle se trouve en très-peu de tems comme *une étoile*; mais ce n'est qu'*une étoile du matin*, qui ne *se leve* que pour s'obscurcir : au lieu que si elle s'étoit laissée détruire, d'étoile particuliere qu'elle étoit, elle seroit elle-même devenue *Soleil*, n'ayant plus d'autre lumiere que celle du Soleil.

Vous aurez alors, continue Sophar, *confiance par l'espérance* nouvelle *qui vous sera proposée*. Quelle est cette espérance? C'est qu'au lieu que vous espériez en Dieu seul, vous espérerez en votre petite lumiere, qui vous éclairera & vous conduira; & au lieu de ce tombeau de pourriture, vous serez enseveli dans un doux recueillement où vous dormirez *en assurance entiere*, sans crainte ni doute, vous voyant dans la pleine assurance de vous-même, & non dans la perte en Dieu. O aveuglement étrange!

v. 19. *Vous serez en repos sans que personne vous trou-*

ble, & plusieurs vous prieront de les regarder favorablement.

Il propose encore à cet affligé un autre *repos*, qui est, qu'il ne trouvera plus *personne* qui le combatte *ni qui l'inquiéte* : que bien loin d'être condamné, tout le monde le louera & lui applaudira ; qu'il sera en une estime si universelle, que chacun aura recours à lui ; qu'ils l'auront en vénération. Mais une ame prévenue d'horreur & de haine contre elle-même ne sauroit entendre cela sans souffrir encore davantage, & sans penser qu'elle aimeroit mieux périr en se fiant à Dieu, que de se sauver par ses propres efforts.

CHAPITRE XII.

v. 1. *Job reprenant la parole, dit :*

v. 2. *N'y a-t-il donc que vous qui soiez hommes ; & la sagesse mourra-t-elle avec vous ?*

v. 3. *J'ai un cœur aussi bien que vous, & je ne suis pas moindre que vous ; car qui est celui qui ignore ce que vous savez ?*

v. 4. *Celui qui devient comme moi l'objet des railleries de son ami, invoquera Dieu, & Dieu l'exaucera ; car on se moque de la simplicité du juste.*

RIEN n'afflige plus une ame intérieure que de voir que l'on ôte à Dieu, pour attribuer à la force de la créature. Cela lui est plus sensible que toutes ses douleurs : c'est pourquoi *Job prenant* le parti de Dieu & de ceux qui se confient en lui, répond de la sorte : Quoi, dit-il, *êtes-vous seuls entre les hommes* à qui Dieu se puisse manifester, *& la sagesse mourra-t-elle avec vous* ? S'il

n'y a que vous de sages, il faut que cela soit : & si Dieu n'a pas d'autres moyens de se communiquer à nous que ceux que vous savez, il n'est donc pas Dieu. *N'ai-je pas un cœur comme vous*, afin que Dieu me puisse instruire ? *Je ne suis pas moindre que vous* ; parce que tous, tant que nous sommes, nous ne sommes par nous-mêmes que néant & péché ; & *qui est-ce qui ne sait pas ce que vous savez*, puisque ce sont les choses les plus communes ? Mais *celui qui comme moi est moqué de son ami* & de celui de qui il devroit avoir le plus de secours, par cet abandon de ses amis, se trouve plus engagé à se tourner à Dieu ; & les outrages que vous me faites ne servent qu'à m'unir plus fortement à lui. Et dans l'abandon où je suis, lorsque *j'invoquerai Dieu, il m'exaucera* ; il en fera autant à toutes les ames qui sont traitées de la sorte : car la *simplicité du juste* & la confiance qu'il a en son Dieu, *est moquée* de ceux qui ne s'appuyent que sur eux-mêmes.

v. 5. *C'est une lampe que les riches regardent avec mépris ; mais qui est préparée pour le tems ordonné.*

Quoique l'on rie & que l'on se moque des ames simples, *c'est* cependant *une lampe préparée pour éclairer un jour* par sa lumiere ; mais préparée par Dieu même : néanmoins *les* personnes *riches* en science, en dons & lumieres, *méprisent cette lampe* ; mais malgré leurs mépris Jésus-Christ la prépare & se la reserve pour en disposer selon ses volontés & *dans le tems* qu'il a *ordonné*.

v. 6. *Les maisons des voleurs publics sont dans l'abondance, & ils s'élevent audacieusement contre Dieu, quoique ce soit lui qui leur a mis entre les mains tout ce qu'ils possédent.*

Job entend par *la demeure des voleurs* l'ame des perfonnes qui s'approprient mille chofes qui font à Dieu. Elle abonde en biens qui font volés; car l'appropriation eft un larcin manifefte. Après que Dieu a comblé cette ame de biens, lui *donnant* mille graces, elle fe les *attribue avec hardieffe*, & elle attire *de cette forte* la colere de Dieu au lieu d'attirer fa *miféricorde*.

v. 7. *Interrogez les animaux; & ils vous enfeigneront.*
v. 8. *Parlez à la terre; & elle vous répondra, & les poiffons de la mer vous inftruiront :*
v. 9. *Car qui eft celui qui ignore que c'eft la puiffance de Dieu qui a fait ces chofes :*
v. 10. *Lui qui tient en fa main l'ame de tout ce qui a vie, & tous les efprits qui animent la chair des hommes ?*

Les *bêtes* les plus brutes, fi vous *les interrogez, vous enfeigneront*, avec tout ce qui fubfifte, que *c'eft Dieu qui a fait toutes chofes* : ce que perfonne *n'ignore*. Et puifqu'il a fait toutes les chofes naturelles & matérielles, qu'il les conduit avec tant de foin quoiqu'elles doivent périr, ne devons-nous pas croire qu'il aura encore une providence plus particuliere fur notre ame, qui eft immortelle, & qu'il a créée pour jouir de lui? *Il la tient en fa main* pour la conduire : que ne nous abandonnons-nous donc à lui? Car fi c'eft lui qui *tient notre ame & notre efprit entre fes mains*, tout ce que nous pourrons faire ne fervira de rien. Il eft le maitre abfolu; de quoi fert notre réfiftance fi ce n'eft pour allonger notre peine.

Je puis dire que notre liberté nous eft funefte, lorfque nous ne nous en fervons pas pour nous donner à Dieu & nous laiffer à fes foins. Les chofes matérielles ont cet avantage, qu'elles font conduites fans réfiftance : au lieu que les hommes réfiftent, & qu'ils fe fervent de leur liberté pour s'oppofer à Dieu. O que ceux qui ne fe fervent de leur liberté que pour la donner à Dieu font heureux! Ils rendent volontaire ce qui feroit néceffaire : & moins ils poffédent, plus ils font poffédés de Dieu.

v. 13. *La fageffe & la force eft chez lui, & lui-même a le confeil & l'intelligence.*
v. 14. *S'il vient à détruire, il n'y a perfonne qui édifie : s'il enferme l'homme, il n'y a perfonne qui lui puiffe ouvrir.*

La fageffe pour nous bien conduire & gouverner *eft en fa main*; & auffi *la force* & la puiffance pour le faire avec une autorité abfolue. Que craignons-nous donc, ou pourquoi héfitons-nous? Que ne nous délaiffons-nous à lui fans referve? Appréhendons-nous qu'il ne le puiffe? Il a *le pouvoir* d'un Dieu. Ou, qu'il ne le faffe pas comme il faut? Il eft la *fageffe* même. Craignons-nous qu'il ne connoiffe pas comme il doit nous conduire ni ce qui fe paffe en nous? *Il a le confeil & l'intelligence.*

S'il veut détruire, il n'y a perfonne qui puiffe édifier. De quoi donc nous défendons-nous? Croyons-nous pouvoir nous garder ou nous défendre contre lui? Bâtiffons tant que nous voudrons; il renverfera tellement l'édifice, qu'il ne reftera pierre fur pierre qui ne foit détruite. Mais auffi *s'il renferme l'homme* en lui-même, & qu'il l'y tienne comme dans une citadelle, *il n'y a perfonne qui puiffe ouvrir* ce lieu, & l'en tirer. O heureufe captivité qui rendez un efclave Roi! vous êtes plus à fouhaiter que toutes les libertés apparentes, qui font de véritables efclavages.

v. 15. S'il retient les eaux, toutes choſes ſécheront : mais s'il les envoye, elles renverſeront la terre.

S'il retient les eaux de ſa grace, *toutes choſes deviennent ſéches* & arides, périſſent & tombent : mais *s'il les envoye* avec abondance, *elles renverſeront* & changeront *la terre*, la détruiſant toute ou ſoudainement, ou bien peu-à peu, ſelon ſes déſirs : cette *terre*, eſt ce qu'il y a en nous d'animal & de charnel.

v. 16. La force & la ſageſſe réſident en lui : il connoît & celui qui trompe, & celui qui eſt trompé :

v. 17. Il fait tomber ceux qui conſeillent les autres, dans la folie ; & leur fin eſt malheureuſe.

v. 19. Il fait que les Prêtres ſont ſans gloire, & trompe les plus grands maîtres.

v. 20. Il fait changer de langage à ceux qui aiment la vérité, & il retire la ſcience des vieillards.

Il fait que ceux qui s'appuyent ſur leur jugement, & de qui tout le monde prend *conſeil*, ſoient comme *dans la folie* : & il mene *les prêtres*, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont deſtinés pour le ſacrifice, *dans l'approbre* & l'ignominie, leur envoyant mille confuſions. *Il trompe les plus grands maîtres*, ceux qui s'appuyent ſur leur ſcience, & qui ſont conſidérés & écoutés de tout le monde comme des oracles, leur cachant la ſcience de la vérité & les ſecrets de l'intérieur, pour les découvrir aux petits : (a) *Je vous rends graces, mon Pere*, dit Jéſus-Chriſt, *de ce que vous avez caché vos ſecrets aux grands & aux ſages, & les avez révélés aux petits.*

Dieu change les paroles de ceux qui aiment la vérité, lorſque s'attachant trop à ce que les anciens ont

(a) Matth. 11. v. 25.

écrit, ils bornent le pouvoir divin, tout de même que ſi Dieu étoit limité. Comme il change les choſes ſelon les beſoins, ſans être contraire à lui-même ; auſſi peut-il faire tous les jours des choſes qui n'auront jamais été connues de perſonne ; & ce qui s'eſt pratiqué en un tems, n'exclud pas une autre choſe qui ſe doit pratiquer en un autre tems.

v. 22. Il tire les choſes profondes des ténèbres, & fait venir en lumiere l'ombre de la mort.

Parce qu'*il découvre des choſes profondes*, qu'il n'avoit point découvertes, & qui étoient comme dans d'épaiſſes *ténèbres. Il fait venir en lumiere l'ombre de la mort*, donnant connoiſſance de l'état de mort & de renoncement, qui étoit inconnu juſqu'alors à cette ame. Lorſque l'on a paſſé cet état, ce qui étoit ténèbres eſt rendu lumiere, & ce qui eſt caché & qui eſt comme enſeveli de cet état, ſera manifeſté.

Pour le général, il ſemble qu'à préſent on ne faſſe cas que de la vie & de la lumiere, c'eſt à dire, de tous les exercices vivans & éclatans : mais le tems viendra, & il eſt déjà venu, que l'état de *mort* & d'anéantiſſement, d'obſcurité & de foi, qui étoit comme enſeveli, ſera *remis en lumiere.* Cet état enſeigné par Jéſus-Chriſt, confirmé par S. Paul, pratiqué par tant de Saints de l'ancien & du nouveau Teſtament, eſt préſentement comme inconnu, on en a même de l'horreur comme l'on en a d'un corps mort : mais après ces tems ſi durs à ſouffrir, il ſera mis en un jour plein d'éclat.

v. 23. Il multiplie les nations, & les perd enſuite, & les rétablit aprés leur ruine.

Combien de *nations* florissantes ont été détruites & rétablies ? Cette conduite générale est aussi rendue particuliere : Dieu *multiplie les* graces & les faveurs dans une ame, la consolant par mille biens qu'il lui départit : mais après les avoir multipliés de la sorte, *il les détruit*, afin que toute la gloire lui en demeure, & que tout le monde connoisse que c'est lui qui fait ces choses : néanmoins il ne les détruit que *pour les rétablir* avec plus d'avantage & dans leur intégrité.

CHAPITRE XIII.

v. 13. *Demeurez un peu dans le silence, afin que je dise tout ce que mon esprit me suggérera.*

v. 14. *Pourquoi déchiré-je ma chair avec mes dents, & porté-je mon ame dans mes mains.*

UNE ame dans cet état terrible, qui commence à perdre toute possession de soi, ne sauroit plus retenir ses paroles, il faut qu'elle *dise tout ce que son esprit lui fournit*, comme un fou qui ne peut arrêter le cours du sien. *Pourquoi*, dit Job, *déchiré-je ma chair avec mes dents* ? L'ame se plaint ici d'un état qui est le plus pénible de toute la vie mystique : c'est qu'elle croit se faire elle-même tout le mal qu'elle souffre. Elle le connoît & le voit fort bien. Dieu permet encore certaines imprudences qui lui causent bien des croix ; elle en est comme affamée & les dévore par le penchant qu'elle a à sa propre destruction ; de sorte que les peines que ses imprudences lui causent, lui font un soulagement. Elle voit & connoît ainsi qu'elle est elle-même cause

de tous ses maux ; elle croit même que cela est volontaire, & qu'elle les va chercher ; & Dieu l'anime contre elle-même, la portant à se détruire de tout son pouvoir avec une espece de furie d'abandon qui ne pourroit être comprise que de ceux qui l'éprouvent. Oui, dit-elle, mon Dieu, brisez, écrasez-moi ; inventez de nouveaux supplices si vous voulez : tout me sera doux ; & j'ose dire que les plus affreux tourmens me feront des plaisirs : contentez-vous donc, & me contentez en même tems.

Et *pourquoi*, dit-elle encore, *porté-je mon ame entre mes mains*, comme pour la précipiter avec furie ? On est si aveuglé, & si étourdi de son mal, que l'on croit porter son ame en ses mains, tant l'abandon avec lequel on la délaisse à Dieu est grand. C'est bien alors que l'on pratique le conseil de l'Evangile, de (*a*) *perdre son ame pour la sauver*. Il paroit même qu'on la précipite volontairement ; qu'on est affamé de la perdre comme pour seconder les desseins de Dieu. Debora dit, (*b*) que les enfans d'Israël *s'étoient livrés volontairement au péril* : ceci s'entend d'un abandon volontaire entre les mains de Dieu ; abandon qui fait qu'entrant dans les intérêts de Dieu contre les nôtres propres, non seulement on se laisse détruire, mais on est même ravi qu'il détruise : & quand il frappe, on donne, pour ainsi parler, le coup avec lui, entrant dans la complaisance de se voir détruit de la sorte. Il y a bien de la différence entre recevoir les coups en patience, &, se plaire dans le plaisir que Dieu prend à nous les donner.

v. 15. *Quand Dieu me tueroit, j'espérerai en lui,*

(*a*) Matth. 16. v. 25. (*b*) Juges 5. v. 9.

& je ne laisserai pas de reprendre mes voies en sa présence.

v. 16. *Et il sera lui-même mon Sauveur.*

L'ame ainsi résolue de se perdre pour son Dieu, le fait avec d'autant plus de courage que sa confiance est plus forte : plus elle se perd, plus sa foi & son espoir redoublent ; & plus son espoir augmente, plus sa perte devient assurée : de sorte que pressée d'un côté de son abandon & de sa foi, & de l'autre de l'assurance de sa perte totale, elle s'écrie dans son transport : *Quand il me tueroit, j'espérerai toujours en lui.* Oui, je crois qu'une telle ame espéreroit en enfer si elle y étoit ; & plus son désespoir pour elle-même est absolu, plus l'espérance qu'elle a en Dieu est forte. C'est pourquoi elle ajoute, quoique je voie ma perte inévitable, & que je *reprenne* & condamne *en sa présence* tout ce qui me regarde ; *lui-même cependant sera mon Sauveur.* Lorsque je serai le plus perdue, c'est alors que je serai le mieux sauvée. Cette espérance est réveillée par la contradiction. Le propre état de l'ame est de ne rien espérer, parce qu'elle ne désire ni n'attend rien pour elle-même, vivant dans un oubli total ; mais dans la contradiction, la fidélité de Dieu & l'amour de confiance sont si fort réveillées, que l'on est comme contraint de le témoigner, Dieu le faisant de la sorte ou pour donner à connoître l'état de ces personnes, ou pour le bien de ceux auxquels elles parlent.

v. 19. *Que celui qui veut être jugé avec moi, vienne : Pourquoi suis-je consumé en me taisant ?*

Job demande que tous ceux qui s'appuyent sur leur propre justice *viennent pour être jugés avec lui ;*

parce qu'il est assuré que n'ayant plus de subsistance en aucun bien, il n'en a plus aussi en aucun mal, ensorte que depuis qu'il est dépouillé de toute propre justice & de tous biens propres, il se trouve aussi dépouillé de tout mal : de maniere qu'il ne sauroit craindre le jugement de Dieu, qui ne juge que ce qui est à nous, & non ce qui est sien, disant : (a) *Je jugerai vos justices.*

Pourquoi, ajoute Job, *suis-je condamné dans mon silence ?* Je me tais, & je ne laisse pas d'être détruit peu-à-peu !

v. 20. *Je vous demande, Seigneur, seulement deux choses, & je ne me cacherai point de votre face.*

v. 21. *Eloignez la pesanteur de votre main de dessus moi, & que votre frayeur ne m'épouvante point.*

v. 22. *Appellez-moi, & je vous répondrai ; ou du moins que je parle, & que vous me répondiez.*

Cette ame ainsi désappropriée dans l'excès de son mal parle avec une sainte hardiesse : *Je vous demande seulement*, dit-elle, de me délivrer de *deux choses*, qui font tout mon tourment : *Cessez d'appesantir votre main sur moi*, ensorte que je ne sois plus couvert de ma boue ; & *ôtez* une certaine *terreur* que je souffre, & qui est une des parties de ma peine, & la plus terrible qui m'effraie souvent : ôtez, dis-je, cela, & je ne penserai plus à me cacher de vous ; puisque n'étant rien, je ne puis subsister en rien, & aussi je ne puis rien craindre. Les autres paroles de Job sont dites avec l'assurance d'une ame qui ne voulant plus rien, ne sauroit plus rien appréhender : *Appellez-moi* à vous, *& je vous répondrai :* car n'ayant plus d'autre volonté que la vôtre, je veux tout ce que vous ferez. Appellez-moi par votre justice

(a) Ps. 74. v. 3.

pour me punir, ou par votre miséricorde pour me pardonner, tout m'eſt indifférent & égal ; & j'aime autant votre juſtice que votre miséricorde : faites donc en moi & de moi ſelon votre volonté, *ou bien permettez-moi de vous parler*, & de vous dire qu'ayant tout perdu, & ne ſubſiſtant en choſe quelconque, je ne me trouve pas plus dans le péché pour le commettre, que dans la grace que je n'apperçois plus en moi : le néant eſt incapable de crime ; c'eſt pourquoi je vous demande,

v. 23. *Combien ai-je commis d'iniquités & de péchés ! Faites-moi voir mes crimes & mes offenſes.*

L'ame de cet état déſire de ſavoir en quoi elle peut *pécher*. Ne trouvant en elle, comme j'ai dit, nulle ſubſiſtance, elle ſe trouve auſſi tellement éloignée de tout pouvoir, qu'elle ne voit pas qu'elle puiſſe même faire beaucoup de mal : non que ce ſoit par orgueil, ou qu'elle voie en elle quelque juſtice ; mais c'eſt que ne ſe trouvant ſubſiſtante en rien, elle ſe trouve au-deſſous de tout bien & de tout mal, le rien étant incapable de l'un & de l'autre. Et comme elle ſe trouve en cet état, elle prie Dieu de lui *faire voir* la nature des *fautes* que l'on y peut commettre ; & en quoi l'on peut faillir & lui déplaire. C'eſt une curioſité innocente, qui cependant pourroit être imparfaite ſi elle nous regardoit nous-mêmes : mais Job ne l'avoit que pour s'inſtruire & en donner connoiſſance aux autres : c'eſt pourquoi la faute ne fut pas de conſéquence.

v. 24. *Pourquoi me cachez-vous votre viſage ; & pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi ?*

v. 25. *Vous montrez votre puiſſance contre une feuille que le vent emporte, & vous pourſuivez une paille ſèche !*

Pourquoi, puiſque je ſuis plus miſérable que criminel, ne me reſtant que la partie animale, propre à ſouffrir, & nulle volonté ni ſubſiſtance pour le péché, *pourquoi*, dis-je, uſez-vous de cette rigueur envers moi, que de *me cacher votre viſage ; & pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi ?* Quelle oppoſition le néant peut-il avoir avec vous ? Hélas ! je ſens que je ne ſubſiſte plus, & je ne laiſſe pas de ſentir en même tems que vous me traitez comme votre ennemi, & que j'éprouve par foibleſſe, involontairement & malgré moi, les mêmes choſes que les autres font par malice ! Si vous permettez que malgré moi je faſſe quelque choſe qui vous déplaiſe, n'eſt-ce pas me traiter comme votre ennemi ?

Pour bien comprendre ce que veut dire Job, il faut ſavoir l'état où il étoit. Il étoit dans l'état purement divin en ce qui étoit de Dieu, & dans le pur naturel en ce qui étoit de l'homme. Il y a en nous deux parties également innocentes, quoique non pas également ſaintes : il y a tout ce qui eſt ſurnaturel & divin, & ce en quoi l'image de Dieu a été formée ; il y a auſſi tout ce qui eſt purement animal & ſenſible. Le péché a fait couler ſon venin dans ce qu'il y a en nous de ſpirituel & de divin, Adam ayant fait gliſſer ſa propriété en toutes choſes, à cauſe de l'union qu'il y a entre la partie ſupérieure & ſpirituelle & l'inférieure & animale. Le péché eſt entré par la partie animale. A cauſe de l'union & de la correſpondance des deux parties, la ſupérieure ſe ſentit ſollicitée au péché par l'animale : mais il lui étoit libre de n'y point conſentir ; parce que la partie ſupérieure étoit dans ſon lieu propre, different de l'inférieure, n'étant point encore mêlangée, comme elle l'a été depuis, ni encore

confondue l'une avec l'autre. C'eſt en cela qu'Adam fut fort criminel; parce qu'il pécha avec plus de volonté, & plus de diſcernement que nulle autre créature humaine.

Pour nous faire voir que le péché entra par l'animal, Dieu permit que ce fût la femme, figurant la partie inférieure, qui le ſollicitât au péché.

Cela ſuppoſé, je dis que le péché ſe gliſſa dans la partie inférieure par le ſifflement du ſerpent infernal, comme la juſtice originelle avoit été coulée dans la ſupérieure par le ſouffle de Dieu. Dieu ſouffle dans l'homme après ſa formation, & lui inſpire ſa juſtice; & lorſqu'il fit la femme, il la prit de l'homme, & ne lui inſpira point un nouvel eſprit; mais elle reçut de l'eſprit de l'homme la juſtice divine qu'il avoit dans ſon origine: de ſorte que la partie ſupérieure répandit la juſtice de Dieu ſur l'inférieure. Mais pour le péché, ce fut tout le contraire. Le ſerpent le ſouffle dans la partie inférieure.

Cependant, quoiqu'il y eut un écoulement continuel de la ſupérieure ſur l'inférieure, il y avoit néanmoins une barriere qui empêchoit ce qui étoit dans l'inférieure de remonter en haut; & il falloit que la ſupérieure ouvrit volontairement cette porte pour laiſſer monter juſqu'à elle le venin de la corruption.

Sans cela Adam auroit toujours été innocent, & il auroit même communiqué ſon innocence à ſa partie inférieure, qui ne pouvoit la perdre ſans lui: car ſi Adam n'eût point péché, & qu'Eve ſeule eût mangé du fruit, l'innocence originelle n'auroit point été perdue pour cela, ne pouvant ſe perdre que par Adam, dans la volonté duquel étoit renfermée la volonté de ſes enfans;

& ainſi Eve ſeroit reſtée innocente, quoique matériellement tranſgreſſante, n'étant pas une partie capable du péché de déſobéiſſance, qui ſuppoſe une connoiſſance pleine & entiere, & une volonté abſolue.

Je dis donc, que ſi Adam n'eût point ouvert volontairement cette porte, il n'auroit point été infecté du venin. Et ceci ſe trouve encore dans la conſtitution de nos corps, où le chef influe ſur tous les membres, & ne reçoit nulle influence d'eux: il ne peut rien recevoir que quelques vapeurs qui viennent du déſordre des parties inférieures; mais s'il étoit entiérement bien ordonné, & qu'il n'eût aucun défaut, il n'en ſeroit point endommagé.

Venons maintenant à l'état dont parle Job. Le mêlange qui ſe fit des deux parties par le conſentement d'Adam, uniſſoit tellement la partie inférieure à la ſupérieure, qu'il rendoit celle-ci ſujette à l'autre, & que renverſant l'ordre que Dieu avoit établi, il faiſoit recevoir à Adam la vapeur du péché par la partie inférieure, comme auparavant il lui influa la juſtice. Ce déſordre eſt la cauſe de tous les maux, auxquels Dieu voulant remédier, & reſtituer l'homme dans ſon innocence, il ôte peu-à-peu cette malignité & ce déſordre.

Pour le faire, il ſépare entiérement la partie ſupérieure de l'inférieure; puis il ferme cette porte qu'Adam avoit ouverte: & de là vient que pour un tems, le chef ceſſe entiérement d'influer ſur le corps, & que non ſeulement il ne ſe répand plus rien de la partie ſupérieure ſur l'inférieure; mais auſſi qu'il ne monte plus de vapeurs de l'inférieure à la ſupérieure.

Et c'eſt alors que la partie ſupérieure demeure

dans la pureté de sa création ; mais l'inférieure se trouve, en apparence, dans toute sa malice & sans nul secours d'aucun bien. Elle est même alors, ce semble, plus maligne qu'elle n'étoit lorsque la supérieure lui correspondoit encore : car, bien qu'elle lui envoyât de sa maligne vapeur, elle en recevoit cependant quelque douce influence ; mais ici, elle est toute seule abandonnée avec toute sa malignité, & souffre des tourmens inexplicables.

Cependant quoiqu'elle se croie plus maligne que le Diable, elle ne sait où trouver du péché ; à cause que la volonté ne lui correspond plus, étant comme suspendue, arrêtée & retenue de toutes ses influences. Cela est très-bien représenté par la division (*a*) des eaux du Jourdain, où les eaux supérieures resterent suspendues comme une muraille durant que les eaux inférieures s'écoulerent. Il n'en fut pas de même de la division de la mer rouge, les eaux de la basse partie ne s'écoulerent pas ; elles furent seulement un peu (*b*) séparées, puis elles se rejoignirent ensemble pour submerger le péché : & voilà la différence des deux sortes de purifications, dans l'une desquelles, qui est celle-ci, toute la partie supérieure étant séparée de l'inférieure, sans avoir plus de communication avec elle, l'inférieure demeure dans sa malignité pire, ce lui semble, que le Diable même. Mais cette malignité s'écoulera peu-à-peu, comme ces eaux basses du Jourdain.

Et voilà l'état où étoit Job lorsqu'il parloit. Il se voyoit d'un côté comme sans coulpe, n'ayant plus rien de subsistant dans la partie supérieure, qui seule peut faire le péché, & se trouvant ce-

(*a*) Josué 3. v. 16. (*b*) Exod. 14. v. 22.

pendant (d'autre côté) dans un état tout naturel, plongé dans l'expérience d'une nature corrompue & sans nul mélange du moindre bien ; alors il est, ce lui semble, comme *ennemi* de Dieu, & se croit plus malin que tous les démons. Et c'est ce dont il se plaint, en disant : si je ne subsiste plus, étant divisé de moi-même, *pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi ?* Et pourquoi suis-je encore si misérable ? car je me vois plongé dans la pure malice, sans aucun mêlange de bien ; & cependant je ne puis voir de péché ; puisque je ne trouve rien en moi de capable de le faire ni de le vouloir, la partie supérieure étant d'autant plus divine, que l'inférieure me paroît plus diabolique.

Lorsque la partie inférieure (*a*) est dans sa malignité, elle la sent beaucoup ; car Dieu la met dans le pressoir & en fait sortir toute la malice. Elle est alors bien étonnée de se voir si sale & si vilaine, n'ayant jamais compris qu'elle eût en elle toute cette malice : une éponge paroît nette par dehors, & l'on n'en voit l'ordure que lorsqu'on la presse très-fortement : il en est de même de la nature corrompue : on ne connoît sa malice que lorsqu'on l'exprime fortement ; & alors ce sont des tourmens inconcevables : on croit que ce sont de nouvelles impuretés qui surviennent ; ce qui n'est point pourtant ; ce sont les anciennes mêmes qui y étoient déja, mais seulement cachées.

Ces personnes diront : Mais je me sens tentée de déréglemens que je n'avois jamais éprouvés. Il est vrai ; c'est qu'ils étoient cachés dans la malignité de la nature, & vous ne la connoissiez pas.

(*a*) *C'est ce que Ste. Cathérine de Gênes appelle* partie propre. *En sa vie*, Chap. XVI & XL. *ou* XXXVIII. *de l'Edit. de Holl.*

Dieu vient maintenant presser, pour ainsi dire, la nature, afin d'en faire sortir la malignité, & il pousse au dehors l'ordure qu'elle avoit au dedans: alors l'ame est bien étonnée; car quoique toute correspondance lui soit ôtée avec la partie inférieure, les yeux pourtant ne lui sont pas ôtés; de sorte qu'elle en voit toute la laideur, comme l'inférieure en sent toute la puanteur. Mais cette vue ne la trouble jamais lorsque la séparation est faite, à moins que par une infidélité notable elle ne voulût se mêler de ce qui se fait: ce qui est très-difficile en cet état: c'est pourquoi, plus l'inférieure est dans la misere, plus la supérieure est paisible & divine.

Dieu exprime peu à peu toute l'ordure qui pénetre jusques dans sa substance; & il l'exprime de telle sorte qu'il n'en reste plus du tout, comme lorsqu'à force de presser une éponge on lui ôte si entierement toute son ordure, qu'on pourroit bien ensuite la presser toujours sans qu'il en sortit plus aucune saleté: c'est ainsi que lorsqu'il n'y a plus de malignité fonciere, les tentations, les afflictions les plus fortes, peuvent bien presser notre ame, mais qu'il n'en sort plus rien du tout: & c'est alors que cette nature qui avoit été mise dans sa pure malignité, est remise dans son pur naturel.

Tout ce qui étoit de la corruption d'Adam pécheur étant entierement sorti d'elle, il ne reste plus qu'Adam innocent, soit pour le divin, soit pour le naturel. La partie supérieure est mise dans le pur divin, & l'inférieure dans le pur naturel; l'une & l'autre dans une innocence entiere. Il y a peu d'ames en qui Dieu fasse cette purification si profonde, se contentant pour la plupart des autres de presser un peu l'éponge,

parce qu'elles n'ont pas la force de porter une opération si forte, qui cependant lorsque l'éponge a été bien pressée à fond, se fait sans nulle douleur; car on ne trouve alors chez soi plus rien de coupable: & bien qu'il paroisse encore quelque ordure au dehors, ce ne sont que des choses purement naturelles, & non malignes, qui ne font nulle peine: c'est comme s'il tomboit sur une éponge quelque peu de poussiere, qui s'en va en la secouant simplement; mais pour des propriétés malignes, il n'y en reste point. Ces impuretés extérieures dont il est parlé sont des restes de vivacité, quelques légeres promptitudes, qui ne sont que superficielles & ne durent qu'un moment.

Il y a bien des personnes qui prennent la premiere division des eaux de la mer rouge pour cette derniere division & purification fonciere: mais elles se trompent beaucoup. Elles ont seulement pu éprouver la premiere division dont j'ai parlé, & après laquelle les eaux divisées se remêlant, ensevelissent tous les péchés; ce qui représente très-bien la pénitence qui purifie les premieres taches seulement, ensevelissant néanmoins leur malignité dans ses eaux, où cette malignité, qui n'est autre que le *fomes peccati*, la concupiscence de la chair & la propriété de l'esprit, demeure cachée, mais non anéantie. Telle est la différence des ames que Dieu sanctifie sans les faire sortir d'elles-mêmes d'avec les autres, & j'estime que ceci est clair.

Or après que la partie supérieure est dans le divin, & l'inférieure dans le naturel, Dieu prend ou retire à soi en cet état toutes les ames qu'il rend saintes pour leur particulier, & encore de celles-là y en a-t-il très-peu, étant bien plus rares

que l'on ne peut le croire ; mais pour celles qu'il destine à sa gloire d'une maniere singuliere, qu'il choisit pour aider aux autres, & pour lesquelles par une grace spéciale il a quelque dessein singulier, il laisse écouler tout ce qui étoit suspendu dans la partie supérieure sur la partie inférieure, où maintenant il n'y a plus rien d'Adam, tout en ayant été évacué. Lorsque les eaux basses du Jourdain furent évacuées, il ne resta plus que le lit du fleuve tout sec & tout pur ; (*) de même ici, tout ce qui est d'Adam pécheur étant évacué, il ne reste plus que le pur naturel, & le lit d'Adam innocent, propre à laisser écouler les eaux divines sans nul mêlange. Alors la partie inférieure reçoit un écoulement continuel de la supérieure sans qu'elle renvoie rien : elle est mise dans l'ordre naturel de sa création ; & c'est l'opération qui conduit à cela qui s'appelle ANÉANTISSEMENT. Tout ce qui étoit du propre d'Adam pécheur étant entierement détruit, il ne reste plus que ce que Dieu a fait.

Job étoit dans le tems de la séparation & de l'oppression de la partie inférieure, sans nul concours de la supérieure, lorsqu'il dit à Dieu : *Vous montrez votre puissance contre une feuille*, n'attaquant que la partie la plus foible ; car de même qu'une feuille est *emportée par le vent*, & que l'eau en s'écoulant se desséche peu à peu lorsque le vent souffle ; de même aussi cette partie se trouvoit desséchée & privée des eaux douces & salutaires qui la consoloient auparavant. Cette opération

(*) S. Paul confirme ceci par ce passage : pour devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ, il faut que tout ce qui est de l'ancienne soit détruit ; c'est alors que tout est rendu nouveau. 2 Cor. 5. v. 17. [*Note de l'Auteur.*]

néanmoins

néanmoins, quoique comparée à un effort *contre une feuille*, ne laisse pas d'être le plus grand effet du pouvoir divin ; & l'on ne sauroit croire qu'il faille la force d'un Dieu pour la faire, la créature, quoique moins qu'une feuille, ne laissant pas de lui résister. On dit qu'un Diable pour distraire S. Pacome (*a*) se mit & plusieurs autres avec lui, à traîner avec de grosses cordes une feuille. Ce que cet esprit malin fit, vrai ou faux, se trouve réel, ici : Tout l'enfer ne pourroit entraîner, ni même ébranler cette feuille ; il faut le pouvoir de Dieu pour l'anéantir.

Job ajoute ; *Vous poursuivez la paille séche.* Dieu se sert du fleau de toutes sortes de croix & de misères pour battre & tirer le bon grain de la paille : & lorsqu'il a fait cette division, il ne laisse pas pour cela cette paille séche, qui ne reçoit plus d'humeurs ni de concours d'enhaut : qu'en fait-il donc ? Il la *poursuit*, & ne la laisse point qu'elle ne soit consumée, il fait qu'elle serve de nourriture, & même de litiere aux animaux ; elle devient fumier, & puis elle contribue par sa pourriture non seulement à faire pourrir le grain, mais aussi à le faire germer & fructifier.

v. 26. *Vous décernez contre moi des choses très-ameres ; & vous voulez me consumer pour les péchés de ma jeunesse.*

Les *choses très-ameres* que Dieu *décerne contre* l'ame ne sont autres que ce dessein trop heureux pour elle, quoique très-cruel en apparence, qu'il prend de la détruire ; ce qui ne se peut faire que par les dernieres *amertumes. Vous me voulez*, dit-elle *consumer à cause des péchés de ma* plus grande *jeunesse.* Ce n'est point pour les péchés

(a) Vie de S. Pac. Ch. 17.

actuels que vous faites cette consommation, puisque vous les avez purifiés il y a long-tems; ni pour ces crimes qui effraient tout le monde, car par votre bonté vous n'avez pas permis que je les commisse; ni même pour ceux que la nature foible & sensuelle me fait commettre, vous les avez submergés: c'est *pour les péchés de ma jeunesse*, pour ma propriété & pour ce qu'il y a en moi d'Adam pécheur, la source desquels péchés est dans mon origine, & qui s'étant fortifiée avec mon âge, a gâté & infecté en moi le bien que vous y avez mis. C'est pour cela que vous me consumez & anéantissez aujourd'hui.

v. 27. *Vous avez mis mes pieds dans les ceps: Vous avez consideré tous mes sentiers; & vous avez regardé toutes les traces de mes pas.*

Vous *avez mis mes pieds*, c'est-à-dire, les moyens que j'avois d'avancer vers vous & de me perfectionner par moi-même, *dans des ceps*, les liant & attachant de telle sorte, que je ne puis plus m'en servir: & après avoir ainsi lié toutes mes puissances *vous avez consideré* les endroits où j'avois choisi de marcher, les chemins que je m'étois fait, *les traces de mes pas* & toutes mes œuvres: & c'est cela que vous *regardez* aujourd'hui pour le condamner & pour m'en punir.

v. 28. *Moi, qui dois être consumé comme la pourriture, & comme un vêtement qui est mangé des vers.*

Et c'est ce qui étoit de *moi* en ces choses, ce que j'y avois de propre, qui *doit être consumé comme la* plus horrible *pourriture*, de même que *le vêtement* l'est par le *ver*. Lorsque le drap, d'un habit propre & d'un ornement de parade & de

gloire est rongé par le ver, le ver en fait un vêtement inutile, & même un vêtement de confusion; car qui est l'homme qui pourroit porter sans honte un habit tout mangé de vers & tout en lambeaux? On le jette dehors, de peur qu'il ne gâte tout ce qui le touche, & qu'il ne corrompe les autres habits. Voilà jusqu'où tout le bien que nous avons fait, se trouve réduit par le ver de la propriété.

CHAPITRE XIV.

v. 1. *L'homme né de la femme vit peu de tems, & il est rempli de beaucoup de miseres.*

v. 2. *Il paroit comme la fleur, & ensuite il est brisé & s'enfuit comme l'ombre; & il ne demeure jamais en un même état.*

LES meilleures actions & les plus saintes qui sont produites par nous-mêmes, sont comme *l'homme né de la femme*: elles contractent la foiblesse & l'imperfection de la propriété d'Adam, quoi qu'elles soient faites & produites avec la grace dans nous & avec nous. Ces actions ont *peu de vigueur*: quoi qu'elles paroissent fortes, cela ne dure guères; & encore sont-elles *remplies de quantité* d'impuretés & *de miseres*. C'est comme un feu de paille, qui s'éleve en un moment, paroit grand & clair; mais qui dure peu, est rempli de fumée, & ne laisse que de la noirceur.

Cet homme, ou cette action, *paroit comme la fleur* douce, suave & agréable: on la voit belle & plaisante; mais elle est aussi-tôt *brisée* & détruite par nos appropriations & notre amour-propre: elle *s'enfuit* après cela *comme l'ombre*.

Cette vertu proprietaire change ſouvent, & *ne demeure jamais en un même état :* ce n'eſt qu'une alternative continuelle de force & de foibleſſe, ſans qu'il y ait rien de ſolide ni d'arrêté.

v. 3. *Jugez-vous qu'un tel homme ſoit digne de vos regards pour l'appeller devant vous en jugement ?*

Quoi, Seigneur, *jugez-vous* que ce ſoit une choſe *digne de vous* que *de regarder* & examiner ces ſortes d'actions, de les *juger* enſuite & les reprendre avec tant de rigueur ? Ces actions, qui ſont ſi peu de choſe, méritent-elles toute votre application, pour détruire un homme avec tant de force, qu'il ſemble qu'en épargnant tout le reſte, vous n'en vouliez qu'à cela ?

v. 4. *Qui peut rendre pur celui qui eſt né d'un ſang impur ? N'eſt-ce pas vous ſeul qui le pouvez ?*

Job fait voir qu'il n'y a choſe au monde, ni aucune induſtrie, ou effort de la créature, qui puiſſe *nettoier* cette proprieté qui vient de notre *conception* en Adam. Toutes nos actions propres & malignes ſont conçues avec nous, & nous les tirons de notre origine : & comme un effet ne peut point être meilleur que ſa cauſe, ni un ruiſſeau que ſa ſource, la cauſe étant viciée, gâtée & corrompue, elle ne peut produire que corruption. De là vient que toutes les actions faites par la créature ſi long-tems qu'elle ſubſiſte en elle-même, quelques belles qu'elles paroiſſent au dehors, ſont gâtées & corrompues au dedans par la proprieté, qui, comme un ver, endommage par dedans le fruit qui paroit très-ſain par dehors : Et par conſéquent, qu'il n'y a nulle action faite & produite par l'homme, quoique relevée & annoblie par la grace, qui puiſ-

ſe purifier l'ame de ſa propriété, bien qu'elle la purifie de ſon péché ; puiſque cette propriété eſt la ſource & l'origine des mêmes actions.

Toutes les œuvres donc ayant ainſi quelque choſe d'impur, ne peuvent abſolument purifier la ſource qui les produit. *Il n'y a que vous*, ô mon Dieu, qui êtes *ſeul* pur, puiſſant, & fort, *qui puiſſiez* purifier cette malignité dans ſa ſource : mais vous ne le faites que dans les ames qui s'abandonnent à vous ſans reſerve, & non en celles qui prétendent de le faire par leur induſtrie. De même que Dieu ſeul nous a pu créer, Dieu ſeul auſſi a pu nous arracher cet être propre & malin, & nous purifier radicalement. Tout ce qui n'eſt pas purifié par Dieu ſeul, eſt une purification moins fonciere.

v. 6. *Retirez-vous donc un peu de lui, afin qu'il ſe repoſe, juſqu'à-ce que ſon jour déſiré vienne comme celui du mercenaire.*

Ce paſſage a deux ſignifications : la premiere eſt, que Job, ou l'homme intérieur, demande à Dieu qu'il *retire* un peu la peſanteur de ſa main, afin que le *jour du repos* & de la récompenſe vienne. Ce qui le fait parler de la ſorte eſt, qu'au commencement de ſon épreuve les jours de douleur avoient été ſuivis de joie, de plaiſirs & de jouiſſance : ce qui récompenſoit en un moment toutes les peines que l'on avoit ſouffertes dans le tems de la privation totale. *Il déſire* donc & attend un tel jour, comme le *mercenaire* attend la fin de ſon travail, puiſque dans ce moment il ſe repoſe de toutes ſes fatigues, & qu'il en reçoit la récompenſe : & c'eſt ce qui le ſoulage extrêmement de ſes travaux, & qui lui en fait même déſirer davantage, afin d'avoir une jouiſſance

& plus longue & plus pure : mais ici, tous ces ſoulagemens ſont refuſés, & Dieu frappe ſans relâche.

L'autre ſens ſe peut entendre de cette ſorte : c'eſt comme ſi Job demandoit à Dieu de l'abandonner davantage, afin de hâter ſa mort : *Retirez-vous un peu*, dit-il, ô Dieu, de cet homme, ceſſant de le ſoutenir, le laiſſant à lui-même, retirant votre concours perceptible ; & que par cette diviſion que vous faites de ce qui eſt de vous, il tombe dans le néant, & qu'il perde toute ſubſiſtance. O c'eſt alors qu'il trouve *ſon repos* dans ſa perte & dans ſon anéantiſſement, y demeurant paiſible & tranquille, *juſqu'à-ce que vienne le jour* de la réſurrection & de la nouvelle vie en vous ſeul, laquelle ne ſera plus dans la corruption d'Adam ; jour tant *déſiré*, qui finit tous les maux, & qui commence tous les biens, jour où l'homme nouveau eſt produit, & où (*a*) *ce qui eſt de l'ancien étant paſſé, tout eſt rendu nouveau.*

v. 7. *Un arbre a cette eſpérance, que s'il eſt coupé, il reverdit encore, & ſes branches pouſſent de nouveau.*

v. 8. *Quand ſa racine ſeroit vieillie dans la terre, & que ſon tronc ſeroit mort dans la pouſſiere,*

v. 9. *Il reverdira dès qu'il ſentira l'eau, & il ſera des rameaux comme lorſqu'il a été planté.*

Lorſque l'on *coupe un arbre*, il *a* encore quelque *eſpérance* ; mais lorſqu'on l'arrache, il ne lui en reſte plus. Il en eſt de même de l'homme : on a beau le couper & y retrancher, cela ne ſert qu'à faire *reverdir* davantage ſa propriété & à la fortifier. *Si ſa racine s'envieillit dans la terre*, que

(*a*) 2. Cor. 5. v. 17.

cet arbre coupé ſoit comme mort, que la longue pratique de la vertu l'ait réduit *dans la pouſſiere* de ſon humiliation, & que par les lumieres qui lui ſont données de ſon néant, il ſe voie là comme inutile & comme un tronc pourri ; il *reverdira* néanmoins *par le ſentir de l'eau*, l'odeur de la grace ſenſible le fait germer & revivre tout de nouveau, & elle lui *fera pouſſer ſes rameaux* avec autant de vigueur qu'au commencement. O propriété, il faut t'arracher pour te détruire !

v. 10. *Mais lorſque l'homme eſt mort dénué & conſumé, je vous prie, que devient-il ?*

v. 11. *De même que les eaux ſe retirent de la mer, & qu'un fleuve tout vide devient à ſec ;*

Mais ſi cette propriété *meurt*, que ces actions de l'homme encore en Adam ſoient *conſumées*, & que l'homme reſte *dénué* de tout ce qu'il avoit de propre, la choſe ſera bien différente. Il ne ſera plus comme cet arbre qui reverdit toujours quelque ſoin que l'on ait de le couper : mais il ſera comme ſi *les eaux ſe retiroient de la mer*, demeurant retranchées dans leur principe, & ſuſpendues, afin qu'il ne s'en écoule rien dans l'inférieure partie de l'ame. Alors ce *fleuve*, ou ce qu'il y a d'Adam innocent, reſte vide de toute la propriété priſe en Adam pécheur : il n'y en reſte plus rien dans ce lit ; tout s'écoule & ſe perd dans la mer morte, d'où il ne retourne jamais, & il n'y en a même plus de traces ni de veſtiges.

v. 12. *Ainſi l'homme après qu'il eſt endormi ne ſe relevera plus : juſqu'à-ce que le ciel ſoit briſé, il ne s'éveillera point de ſon ſommeil.*

De même, dit Job, *lorsque* cet *homme* pécheur *sera endormi* de la sorte, *il ne se réveillera* jamais, il ne reverdira plus, il ne prendra plus ni vie ni substance dans ses œuvres, parce que les racines de la propriété lui sont ôtées. Il ne *se relevera* jamais homme pécheur, mais homme innocent, après que *le ciel*, qui paroissoit pour lui de bronze, *aura été brisé*, & que ce qui étoit suspendu dans la partie supérieure, comme nous l'avons expliqué plus haut, s'y écoulera de nouveau. Alors il sera rendu en Jésus-Christ une vie nouvelle à cet homme mort, qui étoit chassé du *ciel* de son intérieur, duquel l'entrée lui étoit interdite : on en *brisera* les portes; & même il recevra le repos, la liberté & la vie.

v. 13. *Qui me procurera que vous me descendiez en enfer, & que vous me cachiez là jusqu'à-ce que votre fureur soit passée, & que vous m'ordonniez le tems auquel vous vous souviendrez de moi!*

Job demande deux choses dont l'une est, qu'il *descende en enfer jusqu'à-ce que la colere de Dieu soit passée.* O qui est l'homme qui ne préféreroit pas l'enfer à ce qu'il faut souffrir en cet état! combien dans son transport demande-t-on l'enfer comme un lieu de repos & de soulagement, *jusqu'à-ce que le tems de la fureur de Dieu soit passé*! O Dieu, qui pourroit comprendre ce que c'est que cette FUREUR, & combien une pauvre ame lui préféreroit les tourmens éternels! Si elle pouvoit faire un choix, combien demanderoit-elle plutôt l'enfer avec plaisir, & combien d'actions de graces rendroit-elle si on le lui accordoit? Mais, ô ames, vous ne savez ce que vous demandez : l'enfer ne peut vous arracher la propriété; il vous la conserveroit. Il n'y a que

cet état pire que l'enfer qui puisse la détruire.

Job demande encore une chose, qui est, de savoir *le tems* de sa délivrance : mais c'est ce qui lui est entierement refusé, afin de lui ôter toutes pensées, tous désirs, tous penchans & toute inclination, & même toute espérance de sortir jamais de là : de maniere qu'un tel refus que l'on fait à cette ame, devient son plus grand martyre; & cependant c'est la plus grande miséricorde de Dieu sur elle : ce qu'elle ne connoit pourtant que lorsque le mal est passé, ou presque consumé.

v. 14. *L'homme mort une fois, pourroit-il bien vivre de nouveau? J'attends, dans les jours présens de mon combat, que mon changement vienne.*

v. 15. *Vous m'appellerez, & je vous répondrai; vous tendrez votre main droite à l'ouvrage de vos mains.*

Job demande, si l'on *croit* que *l'homme une fois mort* & détruit *revive encore?* Ce ne sera pas cet homme pécheur qui revivra lorsqu'il sera mort; mais ce sera un homme nouveau en Jésus-Christ.

Tous les jours, dit-il, *où je combats encore* contre ma douleur, *j'attends que mon changement vienne*, qui ne peut venir que de Dieu seul : mais lorsque ce changement sera fait, *vous m'appellerez & je répondrai*; parce que comme votre parole a créé toutes choses, elle me créera de nouveau, me rappellant du tombeau, & me rendant la vie. *Vous me présenterez* alors *votre main droite*, me donnant une vie nouvelle, qui est la vie du Verbe, à moi qui suis *l'ouvrage de vos mains*, à cet homme nouveau que vous avez formé vous-même pour vous-même.

v. 16. *Vous avez compté tous mes pas; mais pardonnez-moi mes péchés.*

v. 17. *Vous avez cacheté mes péchés comme dans un sac; mais vous avez guéri mon iniquité.*

Vous *avez compté tous mes pas*, c'eſt-à-dire, toutes les démarches que j'ai faites, toutes mes œuvres; *mais pardonnez-moi mes péchés*, les maux que j'ai fait en ces choſes, mes propriétés & mes larcins.

Vous aviez autrefois *cacheté mes péchés comme dans un ſac*, afin qu'ils ne me fiſſent plus de peine; mais non content de cela, qui étoit une grace médiocre, *vous avez guéri entierement mon iniquité*, en m'arrachant toute propriété, qui eſt la ſource de tous les péchés.

v. 18. *Une montagne ſe détruit en tombant, & un rocher eſt arraché de ſa place;*

v. 19. *Les eaux cavent les pierres, & la terre eſt conſumée peu-à-peu par l'inondation : détruirez-vous donc ſemblablement l'homme?*

Les comparaiſons que Job fait ici ſont admirables : car de même qu'une *montagne* ébranlée roule dans la vallée, que *la roche ôtée de ſa place* tombe avec précipitation, que *les eaux cavent la pierre*, & que *l'inondation mine peu-à-peu la terre* juſqu'à-ce qu'elle l'emporte, *de même l'homme* intérieur *eſt détruit*. Ce verſet comprend toute l'économie de la conduite de Dieu ſur l'homme qu'il veut anéantir. Cet homme, élevé juſqu'au faite de la perfection, eſt renverſé tout-à-coup dans la plus grande humiliation. David, qui l'avoit éprouvé, dit à Dieu : (*a*) *Vous m'avez élevé juſqu'aux nues, & puis vous m'avez briſé tout entier.*

(*a*) Pſ. 101. v. 11.

Cet homme qui ſe croyant affermi dans ſon état, & inébranlable comme une *roche*, eſt abattu par le vent de la tentation : il ſe laiſſe *conſumer* & pénétrer des afflictions, lui qui croyoit les porter toutes avec un courage invincible. Enfin, comme une *terre* que le débordement des eaux emporte avec rapidité, il ſe voit enlever en peu de tems tout le bien qu'il avoit fait, & eſt réduit *par l'inondation* des paſſions révoltées & de la tentation juſques dans le dernier anéantiſſement. Job demande à Dieu ſi c'eſt donc là la conduite qu'il a réſolu de tenir ſur l'homme, & *s'il veut le détruire de cette ſorte?*

v. 20. *Vous l'avez un peu fortifié pour le faire paſſer éternellement : vous changerez ſa face, & puis vous le mettrez dehors.*

Il répond lui-même à ſa demande, & il fait voir; que la propriété de l'homme ne lui étant arrachée qu'avec une peine extrême, Dieu en uſe d'une maniere ſinguliere : *Il le fortifie* d'abord de ſes graces, mais c'eſt *pour le faire paſſer* avec plus de vîteſſe dans une perte qui paroît *éternelle*. Il lui *change* de tems en tems *la face* & ce qui s'apperçoit de ſon état; mais enfin *il le met dehors*, le faiſant entierement *ſortir* de chez ſoi; ou plutôt, il en chaſſe la propriété, pour enſuite le perdre en Dieu ſeul.

v. 21. *Que ſes fils ſoient nobles, ou qu'ils ſoient roturiers, il ne le comprendra pas.*

v. 22. *Mais cependant tandis que ſa chair vivra, elle ſera dans la douleur, & ſon ame pleurera ſur elle-même.*

Si ſes œuvres ſont bonnes ou mauvaiſes, élevées ou abjectes; s'il eſt appliqué aux choſes les plus grandes & les plus éclatantes, ou aux plus

baſſes & humiliantes, c'eſt ce dont il ne ſe mettra pas en peine : *il ne le comprendra pas* même lorſqu'il ſera entierement ſorti hors de chez ſoi, mort à tout, & perdu en Dieu : il ne connoîtra ni ne ſentira rien pour lui, tout lui étant égal dans la volonté de Dieu. Mais tant que ce qu'il a en lui de *charnel* & de la corruption d'Adam ſubſiſtera, *il aura de la douleur*, il ſera ſuſceptible de peine; & *ſon ame pleurera ſur elle-même*, craignant ſa perte : mais lorſqu'elle ſera entierement morte, elle ne ſera plus en douleur ni en ſouci pour elle-même : elle n'aura plus ni crainte, ni deſir, ni ſoin d'elle, & ſa perte lui ſera auſſi indifférente comme le reſte : elle s'en riroit même ſi elle y découvroit la gloire de Dieu & ſon bon plaiſir.

CHAPITRE XV.

V. 1. *Après cela Eliphas répondit à Job :*

V. 4. *Autant qu'il eſt en votre pouvoir, vous avez détruit toute crainte, & vous avez anéanti les prieres qu'on doit faire à Dieu.*

V. 5. *Car votre iniquité a inſtruit votre bouche, & vous imitez les diſcours des blaſphémateurs.*

ON fait ordinairement ce reproche à ceux qui diſent avec ſimplicité & vérité leurs diſpoſitions, & l'indifférence où ils ſe trouvent d'obtenir leur délivrance, & même de la demander, étant contents de ſouffrir toute l'éternité ſi tel eſt le bon plaiſir de Dieu. Cet excès de piété eſt pris pour un mépris de Dieu : on leur reproche qu'*ils n'ont point de crainte* de l'offenſer, qu'ils négligent de le prier, qu'ils *anéantiſſent* même *ces prieres*, & qu'ils rejettent tous les moyens de ſe

corriger & de guérir de leurs maux ; comme ſi l'abandon à toutes les volontés de Dieu, & la ſoumiſſion pour ſouffrir, n'étoient pas meilleurs que toutes les demandes que l'on pourroit faire pour guérir.

Ils diſent encore, que les crimes, le libertinage & *l'iniquité* du cœur paſſent juſques ſur les lévres, & ils condamnent de *blaſphêmes* les paroles d'abandon, regardant la pure confiance en Dieu comme une impiété.

V. 7. *Etes-vous le premier homme qui ait été créé ?*

V. 8. *Etes-vous entré dans le conſeil de Dieu ?*

V. 9. *Que connoiſſez-vous que nous ne ſachions pas ? qu'entendez-vous que nous ignorions ?*

On continue de demander à cet homme affligé s'il préſume *d'avoir été avant tous les hommes*, qu'il parle un langage ſi peu connu : *Etes-vous entré*, lui dit-on, *dans le conſeil de Dieu ?* ou bien, vous apprend-il des choſes qu'il ne diſe pas aux autres ? *Connoiſſez-vous ce qu'il nous laiſſe ignorer ?* N'en ſavons-nous pas plus que vous ? O pauvres aveugles ! Dieu n'a-t-il pas des manieres infinies de ſe communiquer ? & (*a*) ne cache-t-il pas ſes ſecrets aux ſages pour les révéler aux petits ? Dieu ne ſeroit pas Dieu s'il étoit borné & limité dans ſes communications. O qu'il fait comprendre à une ame anéantie bien des choſes que nul ne comprend qu'elle !

V. 13. *Pourquoi votre eſprit s'éleve-t-il contre Dieu juſqu'à proférer de ſi étranges diſcours ?*

V. 15. *Vous voyez qu'entre ſes Saints même nul n'eſt immuable, & les cieux ne ſont pas purs devant lui.*

(*a*) Luc 10. v. 21.

v. 16. *Combien plus l'homme qui boit l'iniquité comme l'eau, est-il abominable & inutile !*

On accuse encore Job, & avec lui l'homme intérieur, d'un orgueil insupportable ; & l'on prend sa simplicité & naïveté pour une arrogance très-grande. Accuser un homme accablé sous le poids de ses miseres & dans le plus profond anéantissement de *s'élever contre Dieu*, lorsqu'il employe toutes ses forces à publier la grandeur de Dieu, & à tout ôter à la créature pour tout donner à Dieu, n'est-ce pas l'effet d'une passion étrange ? Cependant c'est ce que l'on fait d'ordinaire : on ne peut souffrir que l'on parle de l'ame arrivée en Dieu, de son insensibilité & immobilité divine. Ils alléguent qu'*entre les Saints nul n'est immuable*. J'avoue que cela est vrai entre les Saints de la terre, parce qu'ils subsistent en leur sainteté ; & qu'étant quelque chose, ils peuvent toujours changer : mais il n'est pas de même des personnes anéanties, (*) qui n'étant plus, & ne subsistant plus en elles-mêmes, ont perdu tout ce qu'elles avoient d'inconstant & de léger ; ensorte qu'elles ne subsistent plus que dans le seul néant, qui est ferme & immuable, parce que Dieu, seul qui est le tout-immuable, habite dans le rien immuable.

Les cieux, ajoute-t-il, *ne sont point nets*. Il est vrai que ces ames toutes *célestes* en apparence, mais qui sont encore propriétaires, *ne sont point nettes*, y ayant encore en elles quelque chose d'Adam pécheur : mais le rien n'a plus rien ni de sale ni de pur, n'étant en aucune chose ; cependant

(*) Ceci doit s'entendre en supposant que l'ame ne veuille point user de sa liberté pour sortir de son néant ; comme autrement elle pourroit le faire (absolument parlant) aussi longtems que l'on vit sur la terre.

on traite ce rien d'*abominable & d'inutile*. O heureux rien ! tu n'es point abominable ; puisque n'ayant nulle subsistance propre, tu n'as nulle malignité, non plus que nulle bonté propre : mais Dieu seul subsiste en toi, ou plutôt en lui, puisque tu n'es rien. Dès que tu n'as plus ni pureté ni impureté, tu as la pureté, netteté & sainteté de Dieu, qui se trouvera en toutes choses & en tous les vides. Tu n'es point *inutile* ni infructueux ; puisque c'est du néant que Dieu fait les plus grandes choses. Cependant c'est l'accusation que l'on fait contre les ames simples : on les traite d'*abominables* & d'*inutiles*, on condamne de la derniere impiété l'oubli où elles sont d'elles-mêmes, & l'on dit qu'elles *avalent l'iniquité comme l'eau*, à cause de l'immobilité de leur conscience, qui ne subsistant plus, ne peut plus rien reprocher : l'iniquité étant ôtée dans son principe, qui est la propriété, elle l'est par conséquent dans les œuvres.

v. 18. *Les sages le confessent, & ne se taisent point* —.
v. 19. *C'est à eux seuls que la terre est donnée, & il n'y passe nul étranger parmi eux.*

Les personnes *sages* & prudentes, dit cet ami cruel, *confessent* les grandeurs de Dieu, & *ne se taisent point* en sa présence ; & vous voulez demeurer en silence devant lui : sachez cependant que c'est *à eux seuls que la* possession de la *terre est donnée* : ils se possédent si fort, que l'on peut dire qu'ils habitent seuls en eux-mêmes, & que *rien d'étranger n'est avec eux* ; qu'ils sont maitres chez eux. J'avoue, répond tacitement ce pauvre affligé, que cela est de la sorte, que *les sages se possédent* eux-mêmes ; mais les pauvres fols comme moi, perdent cette possession d'eux-

mêmes, afin que Dieu seul se posséde pleinement en eux : ils lui cédent la place, & n'interrompent point cette possession.

v. 20. *Le méchant — (22.) Ne croit pas qu'il puisse revenir des ténèbres à la lumiere, ne voyant que l'épée de toutes parts.*

v. 23. *Quand il se remue pour chercher du pain, il se voit prêt d'être accablé par le jour des ténèbres.*

C'est bien insulter à un malheureux que de l'accuser d'être *méchant* parce qu'il est affligé. O mon Dieu! si vous n'aviez pas sanctifié cette croix, voulant bien être mis au nombre des méchans, qu'elle feroit rude à porter! Cependant il faut que la croix, qui est la plus pure marque de la sainteté, passe dans l'esprit des hommes prudens & charnels pour des marques de crime. Ils condamnent la douleur où l'ame se trouve lorsque se voyant dans l'entier abandon, & dans de si effroyables *ténèbres*, elle croit ne devoir *jamais revenir dans la lumiere* : ils la regardent même comme une marque de réprobation. O que les sages du monde sont aveugles, qui ne connoissent pas que Dieu permet cette épreuve pour pousser l'abandon de l'ame jusqu'à l'extrêmité! Car enfin, il ne feroit pas difficile de s'abandonner pour un état que l'on croiroit devoir bientôt finir, & être suivi d'une grace plus abondante : mais de s'abandonner à Dieu pour un état le plus pénible de tous lorsque l'on ne voit nulle espérance d'en sortir jamais, ô c'est là le parfait abandon! & c'est pourtant ce que les Sages condamnent.

Ils regardent encore comme une marque de réprobation ce que ces ames sont pressées *de toutes parts de l'épée* des contradictions & des persécutions

cutions, & que *lorsqu'elles cherchent quelque nourriture* & quelque soutien, elles n'en trouvent point & ne voient de toutes parts qu'obscurité & *ténèbres*. Cela leur paroit comme une punition des péchés qu'elles ont commis, quoique ce soit la plus grande grace que Dieu puisse leur faire, & la marque la plus assurée de son amour.

CHAPITRE XVI.

v. 1. *Mais Job leur répondit :*

v. 2. — *Vous êtes tous des consolateurs fâcheux.*

v. 4. — *Plut à Dieu que votre ame fût au même état que la mienne!*

v. 5. *Je vous consolerois par mes discours : ou branlerois-je la tête à votre sujet?*

IL faut que la patience d'un homme dont les douleurs sont sans égales, soit extrême pour n'être pas altérée par tant d'insultes de la part de ceux qui devroient donner quelques remedes à sa douleur. *Vous êtes tous*, dit-il, *des consolateurs fâcheux*, & les consolations que vous me donnez, sont pires que tous mes maux. *Plût-à-Dieu que votre ame fût* dans le même pressoir *où est la mienne* : *je vous consolerois* au lieu de vous outrager, & je tâcherois de vous donner des preuves de la part que je prendrois à votre douleur : *ou*, si je voulois vous traiter comme vous me traitez, vous connoitriez que la consolation que je vous donnerois, vous feroit mille fois plus insupportable que votre douleur même.

v. 7. *Que ferai-je? Si je parle, ma douleur ne cessera point; & si je me tais, elle ne me quittera point.*

v. 8. *Ma douleur me presse & m'accable maintenant; & tous les membres de mon corps sont réduits à rien.*

O Dieu, que faut-il que je *fasse* parmi tant de maux qui m'environnent de toutes parts? *Si je parle* de ma *douleur*, elle augmentera, *loin de cesser*; parce que les personnes avec lesquelles j'en parle prenant mes paroles de travers, s'en scandalisent & redoublent leurs persécutions. C'est là une des plus grandes peines de ces pauvres ames. *Si aussi je me tais*, & que je demeure dans le silence, *ma douleur ne me quittera pas*; & elle est d'une nature que je ne saurois m'en taire. Il me semble que si je le pouvois, ce me seroit un soulagement : mais à présent que *la douleur m'accable* de telle sorte que je suis presque consumé & *anéanti*, il faut que je me plaigne malgré l'envie que j'aurois de garder le silence, & mes plaintes ne servent qu'à augmenter ma douleur. Je ne puis pas ne point parler de mes maux, & cependant les plaintes que j'en fais les augmentent.

v. 9. *Les rides qui paroissent sur ma peau donnent témoignage contre moi, & un homme s'éleve en même tems pour me contredire & me résister en face par de faux discours.*

v. 10. *Il assemble contre moi sa fureur : il a grincé les dents en me menaçant : mon ennemi m'a envisagé avec un regard terrible.*

Les rides qui sont sur la peau, sont certains défauts extérieurs, qui sont trop visibles pour être cachés : ils *rendent témoignage contre l'ame*, l'humiliant beaucoup & à ses yeux & à ceux des autres hommes, qui au lieu d'avoir compassion de cette ame, & de voir que Dieu ne lui laisse ces défauts

que pour son anéantissement, s'irritent avec fureur; & qui non contens du zèle amer qu'ils font paroitre contre ces personnes, d'ailleurs assez affligées, & qui ne leur font point de mal, les *menacent*, les *regardent avec indignation*, les décrient même par-tout, les accusant de mille choses qu'elles n'ont point faites, empoisonnant les actions les plus innocentes : de plus ils s'assemblent & *s'élevent* pour les *contrarier*, & pour leur tendre artificieusement certains pieges où les personnes simples sont aisément prises.

v. 11. *Ils ont ouvert leurs bouches contre moi; & en me faisant de sanglants reproches ils m'ont frappé sur la joue, & se sont rassasiés de mes peines.*

Quoique le véritable sens de ces paroles soit pour Jésus-Christ, elles ne laissent pas de pouvoir être expliquées des persécutions intérieures & extérieures que l'on fait aux personnes qui sont singulierement à Dieu. Les extérieures sont les *calomnies* que l'on dit contre elles, c'est bien comme leur *donner un soufflet*, que de leur faire perdre leur réputation, & leur couvrir ainsi le visage de confusion : plus même ils voient ces personnes affligées & maltraitées, plus en sont-ils contens, *se rassasiant* de la sorte *des peines* qu'elles souffrent. Pour l'intérieur, ces persécutions sont, qu'un (*a*) *Ange de Satan*, comme dit S. Paul, *soufflette l'ame*, & lui cause ainsi beaucoup de peines.

v. 13. *J'ai été autrefois abondant en toute sorte de richesses : ensuite j'ai été oppressé tout d'un coup. Il m'a pris par la tête; il m'a brisé : il m'a mis pour marque devant lui.*

(*a*) 2 Cor. 12. v. 7.

Ces paroles de Job font comme un petit raccourci de tout ce qu'il a dit de lui-même. *J'ai été*, dit-il, *autrefois le plus riche* & le plus gratifié de tous les hommes, en dons, graces, faveurs, vertus & richeffes fpirituelles : mais Dieu m'a *tout d'un coup* ôté tout cela, il m'a mis dans l'indigence & m'a jetté dans l'*oppreffion* & la mifere. *Il a tenu* ma partie fupérieure *fufpendue*, afin qu'elle n'eut point de commerce avec l'inférieure : *il m'a* entierement *brifé*; & il a fait cela, afin que je lui fuffe comme un *figne* éternel des opérations qu'il fait dans les ames.

v. 14. *Il m'a environné des pointes de fes lances; il m'en a percé les reins de toutes parts : il n'a eu aucune pitié de moi, & il a répandu mes entrailles fur la terre.*

En cet état, on eft comme *environné de lances* & de feux : ô Dieu, qui comprendra ce tourment que celui qui l'a éprouvé ! Ces lances environnent toujours jufqu'à-ce que *les reins* fe fentent *bleffés* par les fâcheufes attaques de la concupifcence, comme S. Paul l'avoit éprouvé. *Il n'a aucune compaffion* de celui qu'il frappe : car il femble que plus on prie & fe défend, plus Dieu eft inexorable, difant comme à S. Paul : (*a*) *Ma grace te fuffit, & la vertu fe perfectionne dans la foibleffe.* Job ajoute : *Il a répandu mes entrailles fur la terre*, faifant voir à ma honte ce qu'il y avoit en moi de plus caché.

v. 15. *Il m'a déchiré; il m'a fait playe fur playe; il eft venu fondre fur moi comme un géant.*

v. 16. *J'ai étendu un fac fur ma peau, & j'ai couvert ma chair de cendres.*

(*a*) 1 Cor. 12. v. 9.

v. 17. *Mon vifage s'eft enflé à force de pleurer, & mes paupieres fe font obfcurcies :*

v. 18. *J'ai fouffert tout cela fans que ma main fut fouillée par l'iniquité, & lorfque j'offrois à Dieu des prieres pures.*

Il eft vrai qu'il femble que Dieu, lorfqu'on lui eft abandonné fans réferve, fe faffe un plaifir *de faire* de nouvelles *plaies fur les plaies* qu'il avoit déja faites. Il n'a pas plutôt fait une bleffure, qu'il en fait incontinent une autre plus profonde. Si en regardant fes plaies on remarque encore quelque petit endroit qui paroiffe fain, c'eft celui-là qu'il fe plait d'attaquer avec plus de force; & lorfque tout eft bleffé, & qu'il n'y a plus rien de fain ni d'entier, il met de nouvelles *plaies fur* les vieilles, & les dernieres font toujours les plus cruelles. *Il vient* enfuite *comme un géant fondre fur cette ame* pour la terraffer & la réduire en poudre. O divin amant, qui ne vous repaiffez, ce femble, que de ces aimables cruautés, n'eft-ce pas affez d'avoir bleffé en mille endroits votre amante, fans venir la terraffer encore, & donner ainfi lieu à tous fes ennemis de l'oppreffer, de la fouler aux pieds, & de la réduire en pouffiere ? Ses ennemis en triomphant d'elle infulteront à tous vos ferviteurs. N'importe; je veux que cette ame foit traitée de la forte, & qu'il n'y ait point de compaffion pour elle.

J'ai fait, dit Job, ce que j'ai pu pour me cacher à moi-même mes bleffures, *mettant un fac fur ma peau*, & faifant femblant de ne les point voir : je me fuis *humilié* fous la *pouffiere* de mon néant : *j'ai pleuré jufqu'à m'enfler* les yeux & me les *obfcurcir* : tout cela n'a point appaifé mon juge; au contraire, il a encore redoublé fa rigueur. O Job,

& vous, enfans des hommes qui êtes choisis pour être les délices de Dieu, vous êtes les victimes de la divine justice : c'est sur vous qu'elle prend plaisir de s'exercer : laissez aux pécheurs la miséricorde ; mais pour vous, faites-vous un plaisir d'essuyer tous les traits de sa fureur, sans qu'elle ait pitié de vous.

Job nous fait encore remarquer une vérité, qui est, que ces états ne viennent point lorsque l'on a offensé Dieu ; mais lorsque l'ame est la plus innocente, lorsqu'elle est plus appliquée à Dieu & plus unie à lui ; car ce ne sont pas là des épreuves des personnes foibles, mais de celles qui sont les plus fortes & les plus pures, & dont l'*oraison* est très-sublime, *tres-pure* & très-nue.

V. 19. *O terre, ne couvre point mon sang ; & que mes cris ne se trouvent point étouffés dans ton sein.*

V. 20. *Car voici, mon témoin est au ciel, & celui qui connoît le fond de mon cœur est aux lieux les plus élevés.*

L'ame accablée de tant de maux, & au milieu d'une épreuve si terrible, entre dans une si forte haine d'elle-même, qu'elle craindroit le moindre soulagement plus que l'enfer. S'il lui restoit un mouvement, ce seroit pour se précipiter dans la plus effroyable des humiliations. *O terre*, dit-elle, *ne couvre point mon sang* ; ne cache point ni mes miseres, ni les sujets de ma confusion : que mes plaies & mes blessures soient connues de tous les hommes, il n'importe ; c'est ce que je souhaite : que *le cri* de mes douleurs ne trouve en toi aucun refuge, & que je sois abandonné de tous les hommes ; qu'il n'y ait ni secours ni asyle pour moi ni au ciel ni en terre, ô c'est ce que je desire. Si j'étois en état de souhaiter quelque chose, ce seroit de me souhaiter tous les malheurs possibles ;

car il ne peut venir aucun mal sur moi, que la haine que j'ai pour moi-même ne m'en fasse souhaiter encore davantage.

Mais qui comprendra un état si étrange ? Il n'y a que celui *qui est au ciel*, *mon seul témoin* & mon juge, & *qui connoît le fond de mon cœur* & l'état où il m'a réduit. Tous les autres ne peuvent pas le voir ni en juger : mais il me suffit que lui seul le connoisse, & qu'il en soit le témoin & le juge. O Amour, qui pourroit jamais concevoir un amour si pur, sinon vous même qui l'opérez dans les ames qui vous sont les plus cheres ? Bien que vous soyez *élevés au-dessus des cieux*, vous prenez vos délices dans les cœurs que vous vous êtes préparés par les plus douloureuses épreuves.

V. 21. *Mes amis ne sont remplis que de paroles ; mais mes yeux fondent en larmes devant mon Dieu.*

Tous ceux qui passent pour mes meilleurs *amis*, ne peuvent avoir pour moi *que des paroles* ; mais des paroles si éloignées de ce que je sens, que sans m'arrêter à ce qu'ils disent, *mes yeux* & ma foi, mes *larmes* & ma douleur, *se répandent vers mon Dieu* ; car l'excès de ma douleur vient de ce que ma douleur n'est pas excessive, & de ce qu'elle n'acheve pas de me consumer. O langage, de qui seras-tu entendu !

CHAPITRE XVII.

V. 1. *Mon esprit sera épuisé, & mes jours seront abrégés ; il ne me reste plus que d'entrer dans le sépulcre.*

L'Esprit, tout prêt d'être séparé de sa vie, commence à connoître qu'il est comme *épuisé* &

tout abruti, & qu'enfin il se perd. L'ame sent peu à peu sa vie qui la quitte, & qui la laisse; elle voit qu'*il ne lui reste plus* qu'une démarche à faire, qui est *d'entrer dans le tombeau* pour y être réduite en poussiere. Job est si rempli de sa douleur & des états par où l'ame passe, qu'il ne peut parler d'autres choses. Il les exprime en cent manieres différentes: & comme son cœur n'en est pas soulagé pour cela, il ne sait de quels termes se servir pour faire concevoir ce qu'il souffre. Et ce qui est de plus admirable, c'est que la persécution de ces faux amis, tous les reproches & les insultes qu'on lui fait, ne le font point changer de langage.

v. 2. *Je n'ai point péché; & cependant mon œil ne voit rien que de triste & d'affligeant.*

Quoique je ne sente en moi aucun *péché*, je ne laisse pas d'avoir certaines vues & certains regards sur moi-même qui me font voir les apparences du péché, & en sentir les amertumes. O Dieu, vous seul pouvez donner l'intelligence de ce passage: car c'est une chose étrange, que n'y ayant rien en l'ame qui puisse lui reprocher aucun péché, elle ne peut néanmoins se regarder qu'elle ne se voie toute couverte d'imperfections, & qu'elle n'en sente *l'amertume*. Tout lui paroit impur, hors Dieu.

v. 3. *Délivrez-moi, Seigneur, & me mettez auprès de vous; & apres cela, que la main de qui vous voudrez me vienne combattre.*

Ceci, qui paroit une témérité insupportable, est la plus grande marque de la confiance de Job. Il assure que lorsque l'ame sera ressuscitée de son tombeau, & *mise en Dieu*, elle ne sauroit plus

rien craindre. Elle défie avec un courage intrépide tous les ennemis les plus fâcheux. Qu'a-t-elle à craindre cette ame, puisqu'elle n'est plus, & que c'est Dieu qui combattra pour elle? Le coup ne porte pas sur le rien, & l'air n'est point blessé de toutes les canonades: de même une ame anéantie ne sauroit être endommagée par les coups les plus extrêmes des ennemis.

v. 6. *Il m'a rendu comme la fable du peuple, & je suis devenu à leurs yeux un exemple.*

v. 7. *L'indignation m'obscurcit les yeux, & les membres de mon corps sont comme réduits à rien.*

v. 8. *Les justes seront étonnés de l'état où je suis.*

Il est vrai que ces personnes sont *l'objet des discours* & de la raillerie *de tout le monde*: chacun en parle diversement, & croit avoir droit de les condamner: & ces coups de langue, joints aux persécutions de toutes parts, & aux miseres qu'elles ressentent au-dedans, leur causent beaucoup de souffrances, & les couvrent d'une confusion étrange. Ce que l'on dit au dehors réveille le mal du dedans; & c'est l'assemblage de ces deux maux qui anéantit puissamment l'ame.

Ceux qui sont *justes* de leur justice, & qui passent pour l'être, *sont étonnés d'un état* si étrange, & ne le peuvent approuver ni comprendre.

v. 9. *Et le juste persévérera dans sa voie, & celui dont les mains sont pures, augmentera sa force.*

Plus je serai blâmé, condamné & méprisé de la sorte, continue Job, plus aussi la voie de l'anéantissement, où je suis, sera dans le décri & *le juste* s'attachera d'autant plus à sa propre justice & s'efforcera de *marcher dans sa voie*, & de s'y

tenir en assurance, me croyant perdu (dans la mienne.) Ce sera alors que *celui dont les œuvres sont* fortes & paroissent *pures* s'établira & s'affermira dans sa voie & dans sa force, à cause de ma misere dans cette voie d'anéantissement.

v. 10. *Revenez donc tous & convertissez-vous : car je n'en trouve pas un entre vous qui soit sage.*

Mais, Job, à quoi pensez-vous? Vous passez pour un criminel, & les autres sont justes & passent pour l'être, & cependant vous les invitez tous *à se convertir* & *à venir* dans l'état où vous êtes! si vous étiez dans un état de force & de lumiere, vous auriez raison d'inviter à y venir, & vous trouveriez plus de personnes qui voudroient vous suivre : mais dans une voie toute de misere, de bassesse, de mépris & de confusion, qui voudroit aller avec vous? Vous dites que *vous ne trouvez pas un sage*, pendant que tout le monde se croit sage, & que l'on vous regarde comme un fou achevé. N'est-ce pas la plus grande folie que de se croire seul sage & tous les autres fous? Cependant, ô prophête mystique, vous avez raison : tous ceux qui ne remettent pas à Dieu tout le soin de leur conduite sont des fous; & celui qui sait s'en fier à Dieu, & lui confier entierement ses affaires, est le plus sage de tous les hommes.

v. 11. *Mes jours sont passés; & les pensées qui me tourmentoient mon cœur, sont dissipées.*

v. 12. *La nuit est changée en jour : & après les ténèbres j'espere encore de voir la lumiere.*

Job par un esprit de prophétie, envisageant la fin de ses peines, & les succès avantageux que doivent produire de telles souffrances dans les ames intérieures, regardoit comme une extrême folie le refus de se laisser conduire à Dieu par des routes impénétrables; & comme la plus haute sagesse, l'abandon de tout soi-même entre les mains de Dieu : & alors, comme pénétré du bonheur qui lui est préparé, il s'écrie : il est vrai que les jours de ma propre vie *sont passés* : mais en même tems que cette vie a été détruite, j'ai été affranchi des *réflexions* qui déchiroient *mon cœur*; & tous les retours sur moi-même, qui faisoient l'unique *tourment* de mon esprit, ont été *dissipés* : car le cœur seroit dans un repos parfait parmi les plus étranges peines, si ces *pensées* de réflexions étoient ôtées.

Elles ne le sont pas plutôt, qu'elles *changent la nuit* de la peine des ténèbres, de l'obscurité & du mensonge, *en un jour* agréable de paix, de clarté & de vérité : car l'ame est mise en vérité, & en état de discerner le bien & le mal; au lieu que par la réflexion elle appelle le bien mal, & le mal bien. Que s'il lui vient encore des ténèbres, comme l'ame n'entre que peu-à-peu dans la nouvelle vie, & qu'elle n'y est pas établie sitôt, *l'espérance* lui est imprimée qu'*après les ténèbres la lumiere* lui *sera rendue*.

v. 13. *Quand j'attendrai jusqu'au bout, l'enfer sera ma maison; & j'ai fait mon lit dans les ténèbres :*

v. 14. *J'ai dit à la pourriture, vous êtes mon pere; & aux vers, vous êtes ma mere & ma sœur.*

Job parle ici de l'état qui suit, qui est le purgatoire ou l'enfer mystique, selon le dessein de Dieu & l'avancement de l'ame. Il assure, que *s'il attend* cet état comme un lieu qui lui soit propre, & qu'il ne s'embrouille pas de réflexions, cet enfer deviendra *sa maison* & le lieu où il veut

bien faire sa demeure : qu'il *fera son lit dans les plus épaisses ténebres*, y trouvant sa paix. O si une ame savoit se contenter de cet état, quoique si horrible en apparence, sans doute qu'elle y trouveroit la paix ! *Le lit* qu'il faut faire dans l'enfer, c'est le délaissement de tout soi-même à la volonté de Dieu, qui est le lit de repos des ames abandonnées. Cette divine volonté étant Dieu même, & au-dessus de tout le reste, doit contenter une ame dans l'enfer, & changer l'enfer en un paradis. Toutes les peines de l'ame viennent de ce qu'elle n'est pas bien unie à la volonté de Dieu, ne voulant pas ce qu'elle a, ou voulant ce qu'elle n'a pas : mais une ame qui fait se contenter de tout ce qu'elle a, quelque horrible qu'il paroisse, est toujours paisiblement contente, & seroit en enfer comme dans un lieu de repos.

C'est dans cette union & transformation de ma volonté en celle de Dieu, continue Job, que *j'ai dit à la pourriture* & à l'ordure dont je suis couvert, *vous êtes mon pere*, car vous me donnerez une nouvelle vie ; & en produisant mon anéantissement, vous me procurerez le plus grand de tous les biens. *J'ai dit* aussi *aux vers* qui me rongent & me consument par mille maux cuisants, *vous êtes ma mere*, car c'est vous qui m'enfantez à une nouvelle vie, consumant cette vie d'Adam qui me cause tant de maux. Vous êtes *mes sœurs*, & les fideles compagnes de mon supplice : je vous nourris & vous me nourrissez d'une agréable maniere.

CHAPITRE XVIII.

v. 1. *Baldad répondit :*

v. 3. *Pourquoi passons-nous dans votre esprit pour des bêtes ?* Et pourquoi sommes-nous devenus *puants* devant vous ?

v. 4. *Si vous êtes résolu de perdre votre ame dans votre fureur, la terre sera-t-elle abandonnée à cause de vous ?*

O JOB, votre discours est trop relevé pour être compris, & vos sentimens sont trop épurés pour être goûtés. Vous offensez ces personnes propriétaires, loin de les gagner : ils ne peuvent comprendre un état plus pur que celui où ils sont : ils s'offensent & s'emportent de ce que vous leur dites. *Pourquoi*, disent-ils, *nous regardez-vous comme des bêtes*, croyant nous instruire & nous enseigner des états que nous ne connoissons pas ? S'ils étoient véritables, ils nous seroient plutôt manifestés qu'à vous. Mais, ô insensés ! comment les comprendriez-vous ? Vous mettez des écailles devant vos yeux pour vous empêcher de les voir, & des lacets à vos pieds pour les empêcher d'y marcher.

Nous sommes, disent-ils encore, regardés comme *puants & sales*, puisque vous condamnez notre voie, la voie de propriété : au lieu que c'est vous qui comme un *furieux* & un phrénétique *voulez bien perdre votre ame*, pendant que nous tâchons de la sauver. Votre abandon vous porte à vous perdre avec autant d'impétuosité, qu'un torrent furieux tombe d'une montagne droite & escarpée : mais pour nous, nous restons sur le haut de la montagne, comme des lacs paisibles qui ne

voulons pas nous perdre. Mais de grace, dites-moi, que faites-vous en vous confervant de la forte, & que fait ce torrent en fe perdant? Vous reftez toujours un petit lac fujet à la corruption, à la gelée & à la fechereffe, & qui n'eft propre qu'à abreuver les bêtes des montagnes : mais pour ce torrent, il fe jette, je l'avoue, il fe précipite avec bruit, il fe perd même; mais où fe perd-il? Dans la mer, où il eft à couvert de tous maux, & rempli de tous biens. O trop heureufe perte, qui pourra te comprendre? C'eft celui qui l'a fait qui feul la peut entendre.

Il demande encore (cet ami contredifant ;) s'il faut que *la terre* d'Adam foit *déferte à caufe de cette voie*, & s'il faut que chacun fe quitte foi-même, que deviendront les autres voies? C'eft une objection que l'on fait d'ordinaire ; fi tout le monde entroit dans la contemplation, que deviendroit l'action? L'action n'en feroit pas plus inutile pour cela : car c'eft la porte & la difpofition pour entrer à la contemplation, & il fe trouveroit toujours des commençans; comme à mefure que les hommes meurent, il en renaît d'autres inceffamment. De plus, l'action eft rendue dans la fuite, & elle ne fe fait jamais mieux que lorfqu'elle eft animée de ce principe de vie. C'eft pourquoi fi toutes les ames étoient bien mortes, & enfuite vivantes en Dieu, tout fe feroit admirablement.

v. 6. *La lumiere du méchant fera changée en ténèbres dans fes tentes; & la lampe qui l'éclaire fera éteinte.*

v. 7. *Les pas de fa vertu feront retrécis : —*

v. 12. *Sa force fera affoiblie par la famine ; la difette fe faifira de fes entrailles.*

v. 13. *Elle dévorera la beauté de fon teint ; & la mort la premiere-née confumera fes bras.*

v. 14. *Sa confiance fera arrachée de fa maifon ; & la mort marchera fur lui comme un Roi.*

C'eft l'injuftice que l'on fait aux ames intérieures, que de comparer leur état à ceux des *méchans* & des libertins : La différence en eft pourtant infinie, quoique l'on veuille y trouver des rapports. *La lumiere du méchant* eft mife *dans les ténèbres* du péché & du libertinage, où il ne cherche de tous côtés que de quoi accroître fon ambition, & de quoi fatisfaire fes paffions : *la lumiere* du jufte & du fimple eft mife *en ténèbres* pour le faire entrer dans la foi pure; ces ténèbres ne font point les ténèbres du péché, mais les ténèbres de la grace, qui ne font ténèbres qu'à caufe de leur trop grande lumiere, laquelle empêche que l'on ne la diftingue : & quoique le fond de l'ame foit ainfi ténébreux, il eft paifible, ce qui n'eft pas aux méchans, qui font troublés de mille chofes. Plus ces ames-ci font en ténèbres, plus elles s'abandonnent & fe confient à Dieu, ce qui eft bien éloigné de la voie des méchans. Si les méchans pouvoient détruire Dieu, afin de pécher avec plus de liberté, ils le feroient: & ces ames ne fongent qu'à être elles-mêmes détruites afin que Dieu feul régne.

Si *la lampe*, fi les *lumieres* diftinctes, qui font comme de petites étoiles, & qui font des graces médiocres, *font éteintes*, ce n'eft que par la lumiere du Soleil, qui les abforbe dans fa lumiere; au lieu que le peu de graces que le méchant pouvoit avoir, lui eft ôté par le péché.

Si *les pas* que le fimple faifoit pour aller dans la *vertu* paroiffent *arrêtés*, ils ne le font que parce

que Dieu, comme un bon pere, voyant que la foiblesse de cette ame l'empêche d'avancer, prend cet enfant sur ses bras pour le porter, & l'enfant le laisse faire; au lieu que les pécheurs quittent le chemin, les traces ou *les pas* de la vertu pour entrer dans le chemin du crime.

Si *la force* de ces ames simples est *affoiblie par* la privation & *la famine*, ce n'est que pour les faire défaillir à toute malice & à tous péchés : au lieu que les méchans ne sont affoiblis que parce qu'ils se privent volontairement de la communion & de la priere, afin d'avoir plus de liberté de faire le mal. Et si Dieu *prive* ces ames fideles de son concours perceptible, ce n'est que pour les faire courir à l'inconnu, qui est Dieu même, & leur faire outrepasser tout ce qui n'est point Dieu, afin de le trouver: au lieu que les pécheurs oublient Dieu, & courent de péchés en péchés, cherchant par tout de quoi contenter leurs sens: & ceux-ci (les bons) ne cherchent point les plaisirs, & n'en trouvent point.

S'ils *perdent leur* premiere *beauté*, c'est afin que n'ayant plus de beauté propre qui les amuse & arrête, ils ne soyent occupés que de la beauté de leur Epoux, se haïssant d'autant plus que plus ils se trouvent laids: au lieu que plus les méchans sont laids, plus ils se trouvent beaux, s'aiment eux-mêmes & oublient Dieu.

La *premiere mort* est le péché, qui enfanta la seconde mort : il est vrai que *les actions* des pécheurs sont *consumées* par cette *premiere mort :* mais ici, c'est tout le contraire: c'est ce qui fait mourir la mort, & qui éteint, détruit & anéantit l'homme pécheur, qui ôte à cet homme pécheur son action propre afin que Dieu seul agisse; & ce n'est pas le péché qui consume leur action, mais

mais c'est l'action de Dieu qui surmonte & absorbe la leur.

La confiance des ames abandonnées étant en Dieu seul, ne vient point d'un appui qu'elles prennent sur elles-mêmes; puisque plus leur foiblesse & leur impuissance paroît, plus elles se confient en Dieu : au lieu que les pécheurs ne se *confient* qu'en eux-mêmes, & s'affligent dès qu'ils ne réussissent pas en tout ce qu'ils entreprennent; & ces ames au contraire, sont ravies que tout périsse en leurs mains, afin que Dieu seul subsiste.

Si *la mort marche sur elles*, ce n'est que pour détruire Adam pécheur & l'assujettir à Jésus-Christ: mais la mort ne règne sur les méchans que pour les arracher à Jesus Christ, & pour faire règner le péché & la corruption d'Adam chez eux. Ces différences sont aisées à connoître.

CHAPITRE XIX.

v. 1. *Alors Job répondit :*

v. 2. *Jusqu'à quand affligerez-vous mon ame, & me tourmenterez-vous par vos discours ?*

v. 4. *Quand j'aurois failli, ma faute ne regarde que moi seul.*

v. 5. *Mais vous vous élevez contre moi, & vous prétendez que l'état honteux où je suis réduit, est une preuve de mon crime.*

JOb se plaint avec justice de l'oppression que l'on continue de lui faire. *Pourquoi*, dit-il, *tourmentez-vous mon ame? Quand même* je serois *coupable*, ne suis-je pas assez affligé sans que vous veniez joindre une nouvelle douleur à ma douleur? *Si j'ai failli, la faute est sur moi* & j'en

ferai puni. Mais au lieu d'avoir compaſſion de moi, *vous vous élevez contre moi* pour m'accabler encore. Vous me reprenez de mon ignominie : vous me confondez de mes confuſions ; & vous voulez *que l'état honteux où je ſuis réduit, ſoit une preuve de mon crime.* O que ce procedé eſt peu charitable !

v. 6. Comprenez au moins maintenant, que ce n'eſt pas par un jugement de juſtice que Dieu m'a affligé & m'a frappé de ſes plaies.

Job veut perſuader à ſes amis que ce n'eſt pas pour le châtier que Dieu le traite de la ſorte ; que ce n'eſt pas, comme les pécheurs, *par un jugement de* condamnation, mais par une pure miſéricorde qu'il le tourmente & *l'afflige.* Ce diſcours eſt trop ſpirituel pour être bien reçu. Il eſt certain que la plus grande miſéricorde que Dieu puiſſe faire à une ame en cet état, eſt de ne lui en point faire ; & c'eſt à quoi l'on connoit que cette épreuve eſt de grace. Les pécheurs ne prient pas plutôt Dieu, & ne ſe convertiſſent pas plutôt vers lui, qu'ils en ſont écoutés, mais il eſt ſourd pour ces ames, parce qu'il leur ſeroit cruel s'il leur étoit miſéricordieux.

v. 7. Si je crie dans la violence que je ſouffre, on ne m'écoutera point ; ſi j'éleve ma voix, il n'y aura perſonne qui me rende juſtice.

Vous en pouvez juger à préſent : parce que *je crie dans l'excès de la violence que je ſouffre, & nul ne m'exauce* ; & cependant Dieu exauce tous ceux qui l'invoquent, & ſa miſéricorde eſt infinie : *je crierai à haute voix* preſſé de ma douleur, & *perſonne* ne ſe préſentera ſeulement *pour en juger.*

v. 8 Il a environné de haie mon ſentier, enſorte que je ne puis paſſer outre : il a rempli ma voie de ténèbres.

Job ne trouve aucun moyen de ſe tirer de l'état miſérable où il eſt : il ne voit aucune iſſue de quelque côté qu'il ſe tourne, & il ne rencontre que des épines qui le bleſſent, ſans pouvoir ſe faire de paſſage : il ne fait que devenir. Il n'y a qu'un ſeul endroit par où l'on peut ſe mettre en repos lorſque l'on eſt de cette ſorte ; c'eſt l'abandon, la patience, & l'indifférence à être tiré de ce lieu, ſi telle eſt la volonté de Dieu, lorſqu'il plaira à ſa bonté. Mais c'eſt une choſe inutile & un travail infructueux que de vouloir ſe faire *paſſage.* De plus, tout eſt plein de ſi épaiſſes *ténèbres*, que l'on ne ſait où aller. Le plus court eſt, de demeurer en repos.

v. 9. Il m'a dépouillé de ma gloire, & il m'a ôté la couronne de deſſus ma tête.

O heureux *dépouillement*, qui arrachant à l'ame toute propre *gloire*, laiſſe à Dieu ſeul la gloire de toutes choſes ! Dieu ne peut ſe glorifier en l'ame que par ſa deſtruction, & en lui ôtant toute ſubſiſtance. *Oter la couronne de deſſus la tête* n'eſt autre choſe que d'ôter à la créature tous moyens de pouvoir jamais s'élever pour quoi que ce ſoit.

v. 10. Il m'a détruit de tous côtés, & je ſuis perdu ; il m'a ôté toute eſpérance comme à un arbre qui eſt arraché.

Le moyen de réduire une ame dans une perte totale, c'eſt de lui ôter tout ſoutien, & de la *détruire de toutes parts* : car ſi elle trouvoit le moindre appui & le moindre ſoutien, elle ne ſe

perdroit pas ; comme une personne qui se noie, tant qu'elle trouve des appuis & des soutiens, elle ne se noiera jamais : si une personne étoit suspendue au dessus de la mer, quand ce ne seroit que par un petit fil, elle ne tomberoit point dedans que le fil ne fût rompu ; de même, tant qu'il y a un petit endroit dans lequel nous ne sommes pas détruits, nous ne sommes pas perdus : c'est pourquoi Job dit, que puisqu'il est détruit de toutes parts, *il est* assurément *perdu*, & que *l'espérance* qui lui restoit en lui-même ou en quelque chose hors de Dieu, a été non seulement coupée comme un arbre que l'on coupe, (ce qui seroit peu, car il peut toujours revenir,) mais qu'elle a été *arrachée comme un arbre* que l'on arrache, & qui ne peut plus pousser, n'en restant rien. Cette comparaison de l'arbre est très-bonne ; parce que s'il reste seulement une petite racine, il repoussera ; de même s'il reste quelque chose en nous de nous qui ne soit pas arraché, il germera & croitra peu à peu : c'est pourquoi lorsque Dieu veut faire une grande miséricorde à une ame, il ne lui laisse pas la moindre subsistance qu'il ne lui arrache.

v. 11. *Sa fureur s'est allumée contre moi, & il m'a regardé comme son ennemi :*

v. 12. *Il est venu accompagné de ses voleurs, qui se sont fait voie au travers de moi, & ont assiegé ma tente de toutes parts.*

Job décrit les moyens dont Dieu s'est servi pour arracher tout ce qui étoit en lui de lui-même. C'est que Dieu semble d'abord *irrité contre* cette ame : il ne paroit plus qu'indignation en lui : il semble qu'il ait déploié contre elle toutes les rigueurs de sa justice : il n'a point de yeux

pour voir ses maux, ni d'oreilles pour entendre ses cris ; il ne *la regarde* même que *comme sa* plus grande *ennemie*. Ensuite de tout cela, il envoye *les voleurs*, qui lui enlevent ce qu'elle peut avoir de bien : *ils l'assiegent tout autour*, ensorte qu'il n'y a pas moyen d'échapper d'eux ni de s'en défendre, non plus que de rien conserver ou dérober à leur larcin. Si on pense en éviter un, on tombe entre les mains d'un autre mille fois plus cruel & plus insupportable. Si on évite une petite impatience, on tombe dans l'orgueil & dans la propre complaisance, enfin l'on ne peut s'échapper.

v. 13. *Il a écarté mes freres loin de moi ; & ceux que je connoissois se sont retirés de moi comme des étrangers.*

v. 14. *Mes proches m'ont délaissé ; & ceux qui me connoissoient m'ont mis en oubli.*

Il ne s'est pas contenté de m'avoir assiegé par ses voleurs, il m'a ôté tous moyens de me tirer de leurs mains. *Il a fait éloigner de moi mes freres*, en qui je pouvois trouver quelque refuge ; & tous *ceux que je connoissois* autrefois, qui me pouvoient soulager dans de semblables maux, *se sont retirés de moi*, ensorte que je n'ai nul moyen de m'en servir. *Mes proches m'ont délaissé* : cette présence de Dieu si *proche* & si intime qui me soutenoit, m'a quitté ; & *celui qui* seul *me connoissoit m'a mis en oubli*. A ce dépouillement intérieur, Dieu joint l'extérieur de la direction, de *celui qui nous connoit*, & des amis spirituels qui nous abandonnent.

v. 15. *Ceux qui demeuroient dans ma maison, & mes servantes m'ont regardé comme un étranger.*

v. 16. *J'ai appellé mon serviteur ; & il ne m'a pas répon-*

du, lors même que je le priois de ma propre bouche.

v. 17. *Ma femme a eu horreur de mon haleine, & je priois les enfans qui sont sortis de moi.*

Lorsque la séparation de la partie supérieure & de l'inférieure se fait, elles en souffrent toutes deux extrêmement. La partie supérieure se sent abandonnée de tous les secours qu'elle tiroit autrefois par le moyen des sens & des puissances inférieures ; de même que l'inférieure se sent abandonnée de tous les secours de la supérieure : c'est ce qui fait dire à Job : *Ceux qui demeuroient en ma maison* m'ont abandonné : *& mes servantes*, dont je tirois quelque secours, *m'ont regardé comme un étranger*, n'ayant non plus de commerce avec moi que si nous n'étions plus ensemble. *J'ai appellé mon serviteur*, pour m'en servir comme les autres fois : mais c'est en vain ; car *il ne veut* plus me *répondre ; je le priois de ma propre bouche*, faisant mes efforts pour me servir de ma volonté, qui est ce *serviteur* le plus cher & le plus nécessaire ; mais il n'avoit point d'oreilles pour m'entendre : enfin toute la partie inférieure marquée par *la femme*, *avoit horreur* de l'infection qui sortoit de moi, & qui paroissoit venir du dedans : *je priois aussi les enfans qui sont sortis de moi*, voulant me servir des actions que j'ai autrefois produites, pour me consoler ; mais je ne les trouvois plus, & je ne sais ce qu'elles sont devenues.

Ceci à la lettre, s'entend proprement de l'abandon où l'on est réduit de la part des amis, & même des personnes spirituelles, qui, aussi bien que les proches, n'ont que du mépris & même de l'aversion pour une personne que Dieu exerce par les plus étranges abjections.

v. 19. *Ceux qui autrefois étoient mes conseillers, m'ont eu en abomination ; & celui que j'aimois le plus s'est déclaré mon ennemi.*

Ceci est très-pénible : car il y a des ames pour lesquelles Dieu donne une union si intime & si profonde, qu'il seroit plus doux d'être divisé de soi-même que de ces personnes. Cependant Dieu permet quelquefois qu'ils se dégoûtent, & que ce dégoût tourne en *aversion*, ce qui cause une extrême douleur pour l'ame, tant parce que cette union étoit d'ordre de Dieu, & un fruit de sa volonté, qu'à cause de l'extrême dommage qui en revient à celui qui s'éloigne de la sorte.

On peut encore expliquer cela de la raison & de la prudence, qui étant *les conseilleres* de l'ame dans ce qu'elle entreprenoit, l'abandonnent néanmoins, de sorte qu'elle se trouve destituée & de l'une & de l'autre : car la raison & la prudence qui lui restent, ne font point pour l'aider & la soutenir ; mais pour la condamner & pour *l'avoir en horreur*.

La vertu, à laquelle j'avois plus d'attache, dit encore cette ame, celle *que j'aimois le plus*, & que je croyois m'être la plus nécessaire, m'a délaissé. O que tout cela est bon, quoiqu'il paroisse bien terrible !

v. 20. *Mon os s'est collé à ma peau après que ma chair a été consumée : il ne me reste que les lévres autour de mes dents.*

Job devient si dénué & si stérile, qu'il ne lui reste plus que le fonds dépouillé de tous biens, comme *un os sec* : c'est pourquoi il ne dit pas mes os : mais *mon os*, pour marquer que c'est ce fonds plus intime qui demeure seul, sans aucune moële ;

& la partie inférieure reſte comme une *peau* vilaine & bazanée ſur cet os, ſans chair ni ſubſiſtance aucune en quoi que ce ſoit. *Mes lévres*, ajoute-t-il, *ſont ſeulement reſtées auprès de mes dents*, pour avoir le moyen de plaindre ma douleur, & de l'aigrir par mes plaintes.

v. 21. *Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi; car la main du Seigneur m'a touché.*

O pauvre Job, à qui adreſſez-vous vos plaintes, & où trouverez-vous des amis qui prennent part à votre douleur? Vos amis ſont changés en ennemis: & ſi Dieu, qui eſt le ſeul fidele & véritable ami, n'eſt point touché de votre douleur, & ne daigne pas vous ſécourir, qui eſt-ce qui en *aura pitié*? O Dieu, c'eſt vous-même qui faites ce mal. Vous *touchez* ſeulement cette ame, & votre toucher la réduit en poudre. Si vous appeſantiſſiez votre main ſur elle, que ſeroit-ce? Nul ne le pourroit ſoutenir: il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe ſoutenir la peſanteur du bras de Dieu. C'eſt vous, ô Jéſus-Chriſt crucifié, qui avez porté la force de ce bras: mais pour la créature, ce n'eſt qu'un *toucher*, & ce toucher la met dans le néant & dans la pouſſiere. Elle adreſſe ſes plaintes à tous ceux qui ont été ſes amis: tous les Saints, toutes les créatures céleſtes & terreſtres qui lui étoient ſi cheres, & dont elle attendoit autrefois du ſecours, ne lui en peuvent donner; & vous, ô divine miſéricorde, n'aurez-vous point pitié de cette affligée? ne finirez-vous point cet effroyable purgatoire? Non la miſéricorde eſt ſourde à cette voix: c'eſt vous, ô divine juſtice, qui voulez être ſatisfaite, qui rendez la miſéricorde ſans miſéricorde: con-

tentez-vous donc; achevez, raſſaſiez-vous, vengez-vous & n'épargnez pas: faites-vous ſeulement juſtice à vous-même; c'eſt la ſeule choſe que je ſouhaite, & c'eſt ce que je n'aurai jamais le plaiſir de connoître.

v. 22. *Pourquoi me perſécutez-vous comme Dieu, & vous raſſaſiez-vous de mes chairs?*

Il eſt vrai, ô Dieu, que *vous perſécutez en Dieu*, & non pas en homme: il n'y a point d'homme qui pût inventer les moyens que vous avez pour détruire une pauvre ame, & lui ôter tout ſecours & tous refuges. O que vous êtes bien plus ingénieux que tous les tyrans, qui n'ont jamais rien trouvé d'approchant de ce que vous faites pour tourmenter les ames qui ſe ſont livrées à vous ſans réſerve! O exacteur ingénieux! vous tirez avec la derniere exactitude le payement de tout ce qui vous eſt dû, & vous faites encore contracter de nouvelles dettes, afin d'avoir le plaiſir de vous les faire payer avec uſure. O, qui le croiroit, que celui qui l'éprouve: Et vous faites les choſes d'une telle maniere, que plus vous vous faites payer avec rigueur, plus vous rendez vos créanciers inſolvables, afin qu'ils ne vous puiſſent payer, pour avoir le plaiſir de les tourmenter davantage. Mais, le dirai-je, ô aimable Dieu! & ne vous en offenſerez-vous point? Plus vous êtes cruel, plus vous êtes aimable; & l'on aime plus vos rigueurs les plus extrêmes, que vos premieres careſſes. Mais quel intérêt & quelle uſure voulez-vous tirer de celui qui n'a rien? Il n'avoit que ce qui étoit à vous: il l'a perdu; ce qui étoit à lui eſt détruit, & il vous l'avoit donné; ſur quoi prendrez-vous donc vos dettes? Payez-vous vous même de vous même. Vous me faites

contracter tous les jours de nouvelles obligations, & vous m'avez dépouillé & arraché tous moyens de vous payer jamais : cependant vous voulez être payé ! O j'en dirois trop, Amour, ſi je diſois ce que vous faites.

V. 23. *Qui m'accordera que mes paroles ſoient écrites ? Qui me donnera qu'elles ſoient tracées en un livre ;*
V. 24. *Qu'elles ſoient gravées ſur une lame de plomb d'un ſtyle de fer, ou ſur la pierre dure avec le ciſeau ?*

O *qui me donnera que les paroles* que je viens de dire *ſoient écrites* en caracteres ineffaçables, & qu'elles puiſſent ſervir dans la ſuite de tous les ſiecles ? qui eſt-ce qui me permettra *qu'elles ſoient gravées ſur des lames de fer ou de plomb, ou ſur la pierre la plus dure ;* que toutes les ames les plus dures en ſoient pénétrées, & que l'on n'ignore jamais la conduite que Dieu tient ſur celles qui ſe donnent à lui ſans réſerve, afin de les aider à la ſuivre ?

Car quoiqu'en cet état, où je voudrois ainſi les aider à me ſuivre, je ſois le plus malheureux & le plus affligé des hommes, une choſe pourtant m'y conſole & me ſatiſfait pleinement : c'eſt que,

V. 25. *Je ſais que mon Rédempteur eſt vivant, & qu'il me doit reſſuſciter de la terre au dernier jour.*

Je ſais que toutes mes miſeres n'empêchent point qu'il ne ſoit *vivant* & glorieux. *Il eſt mon Rédempteur :* c'eſt pourquoi, après m'avoir rendu inſolvable, il aura le plaiſir de me racheter & de me donner une rédemption très-abondante. *Il eſt vivant :* c'eſt pour *me relever de la terre* de ma pouſſiere, lorſque je ſerai rentré dans le plus pro-

fond de mon néant, & pour me revivifier de nouveau de ſa propre vie.

V. 26. *Et je ſerai encore revêtu de ma peau ; que je verrai mon Dieu dans ma chair ;*
V. 27. *Que je le verrai, dis-je, moi-même, & que mes yeux le regarderont, & non d'autres. Cette eſpérance repoſe dans mon ſein.*

Je ſais que lorſqu'il m'aura revivifié, *je ſerai* rétabli dans tout ce que j'ai perdu ; je ſais que *dans ma* propre *chair*, dans la chair d'Adam innocent, réparée par mon Rédempteur, *je verrai mon Dieu : que je le verrai de mes propres yeux*, de ces yeux qui avoient été obſcurcis par la foi ; que ce ſera *moi-même* à qui cela arrivera. Quoique je ſois dans l'état le plus miſérable de tous, je ne laiſſe pas de conſerver *cette eſpérance :* & plus toutes choſes paroiſſent déſeſpérées, plus je ſuis rempli d'eſpoir.

CHAPITRE XX.

V. 1. *Sophar répondit enſuite :*
V. 5. *Je ſais que la gloire de l'impie eſt courte, & que la joie de l'hypocrite n'eſt que d'un moment.*
V. 6. *Quand ſon orgueil s'éléveroit juſqu'au ciel, & que ſa tête toucheroit les nues ;*
V. 7. *Il périra & ſera rejetté à la fin comme le fumier ; & ceux qui l'avoient vu, diront : Où eſt-il ?*

C'EST une choſe horrible que des eſprits mal diſpoſés : ils prennent tout à contre ſens, & la vérité pour un effet d'orgueil. Tout ce que les perſonnes ſimples diſent en annonçant les plus ſolides vérités, eſt pris pour malice, *orgueil* &

hypocrisie : à leur compte, c'est se louer que d'espérer en Dieu seul, & que d'attendre tout de la Rédemption de Jésus-Christ en n'attendant plus rien de soi-même : cependant c'est là la plus véritable humilité. Est-ce *se réjouir en hypocrite* que de se réjouir en Dieu seul, lorsque la misere extrême dans laquelle on est réduit, ne permet pas de trouver la moindre joie hors de Dieu? Cette ame, qui a tous les sujets du monde d'être mécontente, se contente de ce que Dieu seul est content, & c'est assez pour elle; & l'on traite cela de malice, & d'un orgueil qui *s'éleve jusqu'au Ciel!* on assure que cet homme qui s'est confié en Dieu seul, *sera perdu* à la fin, & qu'il tombera dans la derniere misere. Ah Dieu! la misere des miseres est de ne pas s'abandonner à vous, & la richesse des richesses est d'avoir tout perdu, afin que vous ayez tout. O mon Dieu, je fais cette déclaration authentique, que j'aime mieux me perdre en me fiant à vous & en vous devant toutes choses, que de me sauver en me fiant à moi!

Tout ce Chapitre n'est rempli que d'imprécations que ces faux amis font contre ce pauvre affligé : ils l'accusent de s'être enrichi des dépouilles d'autrui, lui qui a perdu sa propre subsistance.

v. 15. *Il vomira les richesses qu'il a dévorées, & Dieu les tirera de son sein.*

Il vomira, disent-ils, *les richesses qu'il a dévorées.* Comment vomir ce qu'il n'a pas pris? & que reste-t-il à rendre à celui qui est vide de tout? Ce passage, que l'on dit contre le plus dénué des hommes, seroit très-propre pour les personnes qui sont en lumieres & en possession de mille richesses : il est certain qu'elles rendront *les richesses* & les graces *qu'elles ont dévorées* avec avidité, les goûtant & les savourant avec tant de plaisir; & que *Dieu* en ce monde ou en l'autre *les tirera de leur sein.*

CHAPITRE XXI.

v. 1. *Et Job dit :*

v. 2. *Ecoutez, je vous prie, mes paroles.*

v. 3. *Souffrez que je vous parle; & après cela moquez-vous, si vous voulez, de ce que je dis.*

Il est aisé de remarquer par la différence des expressions la différence des esprits. Celui pour lequel on ne devroit avoir que de la douceur & de la compassion, est traité avec la derniere rigueur & la plus extrême injustice; & cependant, il ne répond qu'avec des paroles douces & obligeantes. Il ne se met point en peine de répondre aux invectives qu'on lui fait; il ne songe seulement qu'à persuader la vérité s'il est possible : *Ecoutez-moi*, je vous en conjure, & me supportez; *souffrez que je vous parle* encore, & que je vous dise ce que je connois de la vérité : & *après* que je vous aurai parlé, *moquez-vous de moi, si vous voulez.* Pourvû que je satisfasse à la vérité, & que j'obéisse à la volonté de Dieu, il ne m'importe.

v. 4. *Ma dispute est-elle contre un homme, que je n'aie pas raison d'être affligé?*

v. 5. *Ecoutez-moi, & soyez étonnés, & mettez le doigt sur votre bouche.*

v. 6. *Quand je me souviens de mon état j'en suis épouvanté moi-même, & j'en tremble de tout le corps.*

V. 7. *Pourquoi donc les méchans vivent-ils, & sont-ils élevés & soutenus par leurs richesses?*

Ma dispute est-elle contre un homme, ou est-ce un homme qui m'attaque & dont je puisse me défendre, *que je n'aie pas raison d'être affligé*? C'est mon Dieu qui m'afflige; & c'est pour cela que je tiendrai son parti, & que je soutiendrai la vérité de sa conduite sur les hommes. *Ecoutez-moi*, je vous en conjure, & demeurez en silence, pour me donner la liberté de vous parler. S'il est vrai ce que vous me dites, que l'affliction est la marque du crime, que la pauvreté n'est donnée qu'à cause des larcins & des rapines, que les douleurs ne viennent que parce que l'on a été corrompu dans les plaisirs, *d'où vient* donc *que les méchans vivent*, puisque vous assurez que la mort est une punition des coupables? *Pourquoi sont-ils élevés* en gloire & *soutenus dans les richesses?* C'est une chose si véritable, que le Roi-Prophète assure (*a*) qu'il a été ébranlé en voyant la prospérité des méchans & l'oppression des innocens. Moi-même, ajoute Job, *j'en suis étonné* lorsque je pense comme tout ce qu'ils entreprennent leur réussit; & *je frémis* en même tems *lorsque je considere* ce que j'ai été & *l'état où je* me trouve réduit : car je ne puis ignorer que je n'aie aimé mon Dieu, tout misérable que je suis; & en même tems je ne puis douter que je ne sois plongé dans la plus étrange misere.

V. 9. *Leurs maisons sont sûres & paisibles, & le fleau de Dieu ne les touche pas.*

V. 10. *Leurs vaches conçoivent & conservent leur fruit, elles s'en déchargent sans avorter jamais.*

(*a*) Psaum. 72. v. 2. &c.

V. 13. *Ils passent leurs jours dans les plaisirs, & en un moment ils descendent aux enfers.*

Leurs maisons sont sûres, ils n'ont rien qui les attaque ni qui leur fasse peine; tout est *en paix* pour eux, & rien ne les contrarie ni ne les condamne : ils sont estimés & applaudis; *Dieu ne les frappe point* de croix ni extérieures ni intérieures; *leurs biens multiplient* & augmentent sans qu'ils fassent aucune *perte; ils passent leurs jours dans les plaisirs, & descendent de la sorte aux enfers.* O Dieu, cela est bien différent de ce qu'éprouvent vos serviteurs; toute leur vie est pleine de douleurs : mais leur mort ne sera pas pareille : l'un meurt tout vivant, & trouve *la mort* dans sa vie; & l'autre vit mourant, & trouve la vie dans sa mort.

V. 14. *Ils disent à Dieu : Retirez-vous de nous; nous ne voulons point connoître vos voies.*

Il est vrai que ces personnes *ne veulent point* avoir *Dieu* présent; ils tâchent de le chasser par leurs crimes, & *ils ne veulent point connoître ses* véritables *voies* : au lieu que les ames abandonnées sont continuellement en la présence de Dieu; & si elles ont quelque douleur, c'est de son absence : elles ne veulent autre chose que de suivre ses voies sans résistance, & elles ne s'abandonnent à sa conduite que pour cela.

V. 22. *Quelqu'un enseignera-t-il à Dieu la science, lui qui juge les plus orgueilleux?*

V. 23. *Celui-là meurt sain & plein de force, riche & heureux;*

V. 24. *Ayant les entrailles chargées de graisse, & les os pleins & comme arrosés de moële.*

v. 25. *Un autre meurt dans l'amertume de son ame & sans aucun bien.*

Job fait si bien la description & la différence des pécheurs aux ames anéanties, qu'il n'y a rien à y ajouter : les *uns entrent dans le sépulcre* de leurs corps *pleins* d'abondance & *de richesses*, de biens *& de santé*; & l'autre *entre dans le tombeau* mystique avec une entiere pauvreté, dépouillé de tout. Ce qui en a été dit jusqu'à présent est suffisant pour éclaircir ce passage ; & c'est ce discernement qui est la *science* de Dieu.

v. 30. *Car le méchant est réservé pour le moment où il doit périr, & Dieu le conduira jusqu'au jour de sa fureur.*

C'est la raison pourquoi Dieu afflige si fort ses amis; c'est qu'il leur fait endurer toutes les peines en cette vie pour les combler de biens en l'autre : mais *il garde les mauvais pour les perdre dans le jour de sa fureur*, & il leur donne en cette vie la récompense du peu de bien qu'ils peuvent y avoir fait.

v. 34. *Comment donc me voulez-vous donner une vaine consolation, puisque j'ai fait voir que ce que vous dites est contraire à la vérité?*

Job marque, qu'on *le console en vain, parce que ce qu'on lui dit est contraire à la vérité :* mais pourtant, si les choses qu'on lui dit étoient véritables, loin de le consoler, ne semble-t-il pas qu'elles devroient l'affliger davantage ? Quelle consolation pourroit vous donner, ô Job, l'assurance de votre perte, & la persuasion qu'ils veulent vous donner que vous n'êtes perdu que pour vos crimes? Cela peut-il consoler un malheureux affligé? N'est-ce pas plutôt vous jetter dans le désespoir ? Non, répond ce généreux misérable ; rien de ce qu'ils me disent ne me choque que parce qu'il répugne à la vérité : je ne prends le parti que de la vérité : je n'ai point d'autre intérêt ; car il me seroit aussi indifférent, si c'étoit la volonté de Dieu, de périr avec les coupables que d'être sauvé avec les innocens. Depuis que j'ai tout perdu, je n'ai plus d'intérêt que l'intérêt de la vérité.

CHAPITRE XXII.

v. 1. *Eliphas prenant la parole, dit à Job :*

v. 6. *Vous avez pris des gages de vos freres sans sujet, & vous avez dépouillé ceux qui étoient nuds.*

v. 7. *Vous avez refusé de l'eau à ceux qui étoient abattus de lassitude, & le pain à celui qui avoit faim.*

v. 8. *Vous possédiez votre terre par la force de votre bras :*

v. 9. *Vous avez renvoyé les veuves à vide, & vous avez rompu les bras aux orphelins ;*

v. 10. *C'est pour cela que vous êtes environné de pieges.*

CE seroit trop peu pour vous de toutes les persécutions que vos amis vous ont fait, ô Job, s'ils ne vous imposoient pas encore mille maux que vous ne fites jamais. Jusqu'où va la passion. Un homme loué de la bouche de Dieu même, & qui s'est laissé dépouiller de tout sans résistance, est accusé des plus horribles crimes & des plus noires injustices ! Il est trop juste qu'après Jésus-Christ ses serviteurs soyent (a) *mis au rang des malfaiteurs :* on ne met point de bornes à la persécution qu'on leur fait ; & souvent on les accuse de tant de choses, que cela les rend incroyables. O si ceux,

(a) Marc 15. v. 28.

qui ne font point de difficulté d'imputer aux ferviteurs de Dieu les plus horribles crimes, parce qu'ils les voyent battus de la tempête & fans défenfe, favoient le mal qu'ils font, ils feroient bien étonnés ? Ils en porteront la peine lorfqu'ils ne pourront plus fe reconnoitre : il faut tout laiffer à Dieu.

v. 29. *Car celui qui aura été humilié, fera en gloire ; —*
v. 30. *Et l'innocent fera fauvé par la pureté de fes mains.*

Job tombera aifément d'accord que *celui qui eft humilié fera* un jour *en gloire*, puifque c'eft tout ce qu'il effaye de prouver : mais il ne conviendra jamais que *l'innocent foit fauvé par la pureté de fes mains* : cela eft trop injurieux à fon Rédempteur, pour qu'il l'accorde. O quelles mains ou quelles œuvres feroient affez pures pour opérer le falut d'une ame qui ne veut d'autre falut que celui qui vient de fon Rédempteur ? O fi mes mains, dit Job, ou mes actions pouvoient par leur pureté mériter feules mon falut, je voudrois que mes mains fuffent fales pour avoir le plaifir de n'être fauvé que par Jéfus-Chrift. Toute innocence me paroit malice fi elle n'eft pas l'innocence de Jéfus-Chrift. Il eft inutile de difputer de cet article, qui eft autant condamné dans mon efprit qu'il eft condamnable.

Il eft bon de concevoir ici, que l'on ne parle pas des moyens ordinaires de falut ; mais d'une ame parfaitement intérieure, & appellée au plus profond anéantiffement ; d'une ame mife dans l'entiere vérité du Tout de Dieu & du néant de la créature ; & non d'un Chrétien dans la voie commune, qui appuye prefque tout fon falut fur fes œuvres. Je fais bien que (*a*) la foi fans les

(*a*) Jaq. 2. v. 26.

œuvres eft morte : mais il ne s'agit point de cela ici, puifque l'ame dont nous parlons n'eft anéantie qu'après avoir été confommée dans toutes les bonnes œuvres ; & qu'ayant épuifé tout le bien de fes propres opérations, l'opération de Dieu devient fi forte en elle, que d'y furmonter les opérations de la créature, & les abforber de telle forte que l'ame fe trouve privée par excès (& non par défaut) des biens qui affuroient fon falut : ce qui lui fait comprendre, qu'il y a le falut opéré & mérité par Jéfus-Chrift, qui eft pour les ames défappropriées, mortes à tout intérêt, qui ne s'obtient que par le dépouillement & l'anéantiffement de tout foi-même.

Je fais que tous les hommes ne font fauvés qu'en Jéfus-Chrift & par Jéfus-Chrift : mais tous les hommes ne font pas pleinement abandonnés à Jéfus-Chrift, pour n'efpérer qu'en lui, & non dans leurs œuvres : mais ceux-ci quand ils auroient fait tout le bien que tous les Saints enfemble ont fait fur la terre, ils ne mettroient néanmoins l'efpérance de leur falut qu'en Jéfus-Chrift, & non en leurs œuvres.

CHAPITRE XXIII.

v. 1. *Job parla enfuite de cette forte :*
v. 2. *Ma parole eft à préfent pleine d'amertume, & la violence de ma plaie s'eft appefantie par mon gémiffement.*

JOB (le plus affligé des hommes) fait connoître que *fa parole* lui devient *à préfent* un fujet *d'amertume :* Et pourquoi l'eft-elle plus à préfent qu'au commencement ? Eft-ce que l'on ne vous a pas toujours combattu ? Ce qui me remplit

d'amertume, répond-il, eſt que l'on veut attribuer à notre travail ce qui n'eſt dû qu'à mon Dieu : on ôte à mon Rédempteur, pour trop donner à ſes créatures : & c'eſt ce qui m'anime d'une ſainte jalouſie pour défendre ſa cauſe : c'eſt auſſi ce qui fait, que gémiſſant de ce qu'on répugne à la vérité, mon premier *gémiſſement* loin de diminuer *ma plaie*, *l'a rendu plus griéve*; parce que l'on augmente le menſonge en parlant contre le droit de mon Rédempteur.

v. 3. Qui me donnera de le connoître, de le trouver, & de parvenir juſqu'à ſon trône!

Job ne nomme point celui dont il parle, il n'explique rien : il ſuppoſe que tout le monde doit comprendre, que ſa douleur venant de ce que l'on fait injure à ſon Sauveur, c'eſt à lui ſeul qu'il veut s'adreſſer pour en faire ſes plaintes; car lui ſeul peut comprendre la cauſe de cette douleur, & la pureté de l'amour dont elle dérive. *O qui me donnera*, dit-il, *que je connoiſſe* celui en qui tout mon ſalut eſt renfermé ; *que je le trouve*, que je ſois uni, collé & ferré à lui, que je l'aime & que je lui donne des marques du plus pur amour, & qu'en perdant tout propre intérêt je n'aie plus que les ſiens ? Que je ferois heureux ſi je pouvois *parvenir juſqu'à ſon trône!* qui eſt ce trône ? C'eſt Dieu le Pere ; puiſque c'eſt dans le ſein de ſon Pere qu'il repoſe ; c'eſt là que j'entrerois avec lui pour m'y cacher, m'y perdre, & ne me retrouver jamais.

v. 4. Je mettrai le jugement devant lui —.
v. 5. Afin que je ſache les paroles qu'il me répondra, & que j'entende ce qu'il me dira.

Je mettrai le jugement de ſa propre cauſe *devant lui*; c'eſt à lui qu'eſt donné la juſtice & le jugement : *& je* déſire extrêmement de *ſavoir les paroles qu'il me répondra.*

J'ai bien encore une plus forte ambition ; c'eſt *d'entendre* cette divine *parole* dans le ſein de ſon Pere, ce divin Verbe, cette parole de vérité, afin de ſavoir s'il parle autre choſe dans ſon Pere que ce qu'il parle dans l'ame anéantie. Il ne parle dans l'ame anéantie que le Tout de Dieu & le rien de toutes choſes, le pouvoir de Dieu ſeul & l'impuiſſance abſolue de toutes les créatures ; enfin il ne parle que deux vérités, la vérité du Tout de Dieu, & la vérité du néant de tout le reſte.

v. 6. Je ne voudrois pas qu'il me combattit de toute ſa force, ni qu'il m'accablât par le poids de ſa grandeur.

v. 7. Qu'il propoſe la vérité & l'équité contre moi, & je remporterai la victoire dans le jugement.

Je ne prétends pas *qu'il combatte contre moi avec toute ſa force*; parce que je n'ai rien qui la puiſſe ſoutenir : qu'il ne *m'accable pas non plus du poids de ſa grandeur*; ce n'eſt pas ce que je déſire : je ne ſuis plus un néant rebelle, qui aie beſoin de cela pour me détruire ; je ſuis un néant ſoumis & ſans réſiſtance, contre qui toute force feroit inutile. *Je demande qu'il propoſe la vérité & l'équité contre moi*, & je ſuis *aſſuré de la victoire :* car il ne peut parler autre choſe que la vérité qu'il m'a enſeignée, qui eſt celle que je voudrois imprimer à tout le monde, la vérité de ſon Tout, & de notre néant.

v. 8. Si je me tourne vers l'Orient, il ne ſe montre point : ſi je vais vers l'Occident, je ne l'entendrai point.

v. 9. *Si je vais à gauche, que ferai-je? Je ne le puis atteindre: & si je me tourne à droite, je ne le verrai point.*

Ces expressions si particulieres de Job marquent que tous nos soins & toutes nos peines ne peuvent nous donner nulle connoissance de Dieu ni de sa vérité. Il est au dessus de toutes connoissances, de toutes recherches, & de tous raisonnemens. La foi seule est celle qui peut nous en instruire.

v. 10. *Mais pour lui, il connoit ma voie, & m'éprouve comme l'or qui passe par le feu.*

Dieu seul *connoit cette voie* si belle, mais si nue & si cachée de la foi & de l'abandon. C'est cette voie dans laquelle Dieu m'a conduit, dit Job. *Il m'a éprouvé comme l'or.* Comment est-ce que l'on éprouve l'or? *Dans le feu.* On l'y fond & dissout, & on l'y purifie de sa terre & de sa crasse. Dieu fait de même à l'ame: il la fond & dissout dans le creuset des abjections & des afflictions par le feu de son amour: & à mesure qu'il la fond & qu'il la brûle, il consume tout ce qu'il y a de terrestre & de matériel en elle, & ne laisse que l'or épuré de la parfaite charité.

v. 11. *Mon pied a suivi ses traces; j'ai gardé sa voie, & je ne m'en suis point détourné.*

v. 13. *Car* IL EST *seul; & nul ne peut empêcher que ce qu'il pense ne s'exécute; & il fait absolument tout ce qu'il lui plait.*

Job assure que *son pied a* toujours *suivi les traces* que Dieu lui a marquées, qu'il ne s'est point écarté de la *voie* de l'abandon. C'est une belle chose que cet abandon: plus tout le monde tâche de le faire perdre, plus il se fortifie. Tous

les hommes sont trop foibles pour consoler les autres ames dans leurs disgraces; & celles-ci se fortifient dans les plus horribles peines, lorsque tout le monde loin de les consoler, tâche de les mettre dans le désespoir. Les autres sont plaints pour les moindres maux, & encore ont-ils peine à se résoudre de les porter; ceux-ci sont insultés dans les plus horribles tourmens, & avec cela ils redoublent leur foi, leur confiance & leur soumission. O qui auroit de bons yeux, pénétreroit bien-tôt la bonté de cet état!

Dieu, dit-il encore, EST SEUL; & cela me suffit: que je devienne toujours plus misérable & plus infortuné, n'importe: *il est seul* content, il ne peut avoir d'infortunes: *nul ne peut* détourner sa pensée ni *empêcher qu'il n'accomplisse* sa volonté, quelque résistance qu'on y veuille faire: pour moi, qui suis content de *tout* ce qu'*il fait*, parce que je ne veux que sa volonté, je me soumets tout de nouveau à tout ce qu'il voudra faire de moi.

v. 14. *Et quand il aura accompli sur moi sa volonté, il lui reste encore beaucoup d'autres moyens semblables de m'affliger.*

Et quand il aura accompli sa volonté en *moi* sans résistance, & dans toute son étendue, ainsi que je le souhaite; *il trouvera encore une infinité d'autres moyens* de m'affliger. Car l'amour pur ne dit jamais, c'est assez; lorsqu'un genre de supplices est épuisé, il en invente un autre: ainsi lorsque l'on croit qu'une peine va finir, elle est suivie d'une plus amere, jusqu'à ce que l'amant apprenne à faire son plaisir de sa douleur, & que ce qu'il n'osoit toucher du doigt devienne sa nourriture. Il accomplira encore cette même volonté

en plusieurs personnes de la même sorte dans la suite de tous les siècles, & toutes ces personnes lui sont présentes.

v. 17. *Car je ne suis point perdu pour les ténèbres apparentes, & cette obscurité où je suis ne m'a pas couvert le visage absolument.*

Car quoique je paroisse *perdu* aux yeux de tous les hommes, & même à ceux de ma raison, *je ne le suis point* en effet *pour ces apparences ténébreuses :* j'espère toujours en sa bonté, & je n'ai point changé mon espérance; mais de quelque maniere qu'il en use, je veux tout ce qu'il fera.

CHAPITRE XXIV.

v. 1. *Les temps du Tout-puissant ne sont point cachés : mais ceux qui le connoissent ne savent point ses jours.*

JOB assure, que *les tems* & les conduites *de Dieu ne sont point cachés* à ses amis: ils savent que la conduite de Dieu est de les affliger pour les consoler, de les tuer pour les vivifier; mais *ils ne savent point* combien de *jours* il a destiné pour l'affliction ni quand elle doit finir. Tout cela est dans les secrets de Dieu, connus à lui seul.

CHAPITRE XXVI.

v. 5. *Les géants & ceux qui habitent avec eux gémissent sous les eaux :*

v. 6. *L'enfer est nud devant lui; & l'abîme n'a point de couverture.*

LES *géants* dont Job parle ici, sont ces ames fortes & élevées qui *gémissent sous les eaux* de

leurs passions, & qui en sont enfin étouffées, aussi-bien que ceux qui croyoient être sauvés par leurs soins. Vous faites cela, Seigneur, pour faire éclater votre pouvoir.

L'enfer est nud devant vous : qu'est-ce que le vêtement de l'enfer? C'est le péché : cependant devant Dieu cet enfer se trouve *nud;* parce qu'il fait passer les ames dans (*) l'enfer, leur laissant le tourment de l'enfer & leur en ôtant le vêtement. Mais si lui seul peut faire cette nudité à l'enfer, nul ne peut sans lui éviter *l'abîme*, & il n'y a nulle *couverture* qui puisse empêcher d'y tomber, ni qui puisse garantir les passans de cette chûte. O Dieu, qu'il est bien vrai que le salut est en vos mains! Ce passage a des sens extrêmement profonds, mais inexplicables : c'est pourquoi l'ame expérimentée en comprendra plus que l'on n'en peut jamais écrire.

v. 7. *Il étend le vent d'aquilon sur le vide, & il suspend la terre sur le néant.*

v. 11. *Les colonnes du ciel tremblent & s'épouvantent au signe de sa volonté.*

Dieu *étend* le vent d'*aquilon*, qui signifie très-bien le souffle de son Esprit saint, *sur ce qui est vide* de tout, qui n'est rempli & embarrassé d'aucune chose. Cet homme pétri de *terre*, mais de terre pure & nette, est comme *suspendu sur le rien*, n'y trouvant nul soutien que la seule puissance de Dieu, qui le soutient sans nul moyen & sans nul appui. O amour! vous seul pouvez faire ce que les hommes ne peuvent concevoir.

Ces grandes ames qui sont comme *les colonnes du ciel*, qui sont l'admiration des peuples, *tremblent & s'épouvantent au signe des volontés* terribles

(*) Il s'agit de l'enfer mystique.

de Dieu. Le seul signal leur en fait peur, & pourquoi? C'est qu'elles ne connoissent pas la voie de la résignation parfaite; elles craignent le moindre mépris & la moindre persécution; pendant que les petites ames anéanties, semblables à une *terre suspendue sur le rien*, les exécutent sans peine & sans résistance, sans crainte & sans fraieur.

v. 13. *Son esprit a orné les Cieux; & par l'aide de sa main le serpent plein de replis est sorti dehors.*

C'est Dieu qui *orne* & embellit cette ame qu'il a destinée pour en faire sa demeure, lorsque par la force de son bras puissant il en a fait *sortir ce serpent plein des replis* du mensonge & de la propriété, cette malignité inspirée en l'homme par *le serpent* infernal. Il n'a pas plutôt chassé dehors tout ce qu'il y avoit d'Adam pécheur, qu'il s'applique à *orner* & à embellir *ce Ciel* d'une maniere admirable.

v. 14. *Ce que nous venons de rapporter n'est qu'une partie de ses voies. Que si nous n'avons qu'à peine pu recueillir une petite goutte de ses paroles, qui pourra considérer le tonnerre de sa grandeur?*

Job continuant à soutenir le parti de son Dieu, à défendre sa grandeur & son pouvoir, que l'on altére par celui que l'on veut donner à la créature, dit, après *avoir raconté* les merveilles de Dieu sur les ames, *ce n'est qu'une partie de ses voies* toutes pures & toutes divines *que j'ai rapportées: & si*, quelques soins que nous nous soyons donné, *nous n'avons pu qu'à peine recueillir quelque peu de ses paroles* & de ses conduites, *comme* qui auroit recueilli *une goutte d'eau* de la mer; *qui pourra* jamais

considérer & soutenir *le tonnerre de sa grandeur*, & son pouvoir infini?

CHAPITRE XXVII.

v. 1. *Job ajouta:*

v. 2. *Dieu vit, qui a ôté mon jugement; & le Tout-puissant qui a rempli mon ame d'amertume.*

v. 3. *Car tant que j'aurai un souffle de vie, & que l'Esprit de Dieu sera en moi,*

v. 4. *Mes lèvres ne parleront point mensonge.*

JOb ajoute encore dans son transport pour son Dieu & pour l'amour de sa vérité, que *Dieu* seul *vit*, en qui est la véritable vie, & sans la vie duquel tout n'est que mort; & que c'est ce Dieu qui par un effet de sa bonté lui *ôte* tous les moyens de se servir de *sa raison* & de son esprit propre. C'est lui, continue-t-il, *qui a rempli mon ame d'amertume* par un effet de son pouvoir: mais je me trouve plus heureux dans ma peine, parce qu'elle vient de lui, que si je possédois tous les plaisirs possibles, qui ne me seroient pas donnés par lui.

Car *tant que j'aurai un moment de vie*, je l'employerai à publier ce qu'il est; & *tant que son Esprit sera en moi* pour m'animer, je ne parlerai que de sa vérité, & en faveur de sa vérité, & *je ne dirai aucun mensonge*, pour attribuer au même mensonge ce qui n'est dû qu'à la vérité de mon Dieu. O mon Dieu, qu'il est bien vrai que (*a*) *tout homme est menteur!* Vous êtes seul vérité; & il faut cesser d'être homme, & homme en Adam, pour être mis en vérité & pour parler vérité. O

(*a*) Ps. 115. v. 2.

Verbe-Dieu, vous êtes la plénitude de la vérité, puisque vous êtes la plénitude du Pere. Vous êtes la parole véritable, étant la parole du Pere; & nul ne peut être mis en vérité que vous ne soyez parlé en lui.

v. 10. *Le méchant pourra-t-il trouver sa joie dans le Tout-puissant, & appeller Dieu en tout tems?*

v. 11. *Je vous enseignerai par la main de Dieu; je ne vous cacherai rien de ce que possède le Tout-puissant.*

Qu'il est vrai qu'un amant a bien de la peine à se taire, & à ne pas parler de ce qu'il aime! Job ne sauroit s'empêcher de parler de la grandeur de son Dieu; & plus il est affligé & désespéré, plus il est empressé pour le faire connoître & aimer. Le *méchant*, dit-il, *pourroit-il prendre son plaisir* au seul *pouvoir de Dieu*, s'il s'en voyoit accablé? Pour moi, je me plais dans mes maux & dans mes foiblesses; parce que le pouvoir de Dieu éclate davantage par là: & plus je me vois terrassé sous son pouvoir divin, plus j'ai de plaisir de ce qu'il est si *puissant* que rien ne lui puisse résister.

Le *méchant peut-il appeller Dieu* son Dieu *en tout tems*, & l'aimer autant quand il le blesse, l'afflige, le tue & le détruit, comme quand il lui fait mille biens? Pour moi, je l'aime de la sorte; & plus il m'est impitoyable & cruel, plus je le trouve aimable. O, un méchant ne peut aimer de la sorte; ou s'il aime de la sorte, il cesse par là même d'être méchant.

Je veux bien, dit-il encore, *vous enseigner par la main*, par la force & par la puissance de mon *Dieu*, *& ne vous rien cacher de ce que possède* celui que je passionne. Il se sert de son *pouvoir* pour tuer & vivifier, pour blesser & pour guérir: mais

la mort en sa main est aussi douce que la vie, & la playe aussi agréable que la guérison.

CHAPITRE XXVIII.

v. 3. *Il a borné le tems des ténèbres; il considère la fin de toutes choses, même de la pierre de l'obscurité & de l'ombre de la mort.*

JOB dit, que Dieu *a mis un tems pour* l'état de *ténèbres* & d'obscurité: c'est lui qui ordonne de toutes choses & qui les règle, mais nul ne peut allonger ni diminuer le tems marqué. *Il considere la fin de tous* les tems de chaque état par où l'ame passe: c'est à lui à les finir, & à introduire l'ame dans un autre état après que celui-là est passé.

La pierre de l'obscurité est la permanence dans l'état obscur. Pour entendre ceci, il faut savoir que l'ame est longtems dans un état alternatif, tantôt de ténèbres tantôt de lumieres, avant que d'entrer dans la privation totale & dans les ténèbres où il n'y a plus de jour. *Cette pierre de ténèbres* est la fermeté, immobilité, insensibilité & dureté dans cet état de ténèbres, qui dispose l'ame à entrer ensuite dans le jour éternel & dans la lumiere permanente. Cette pierre d'obscurité est encore *l'ombre de la mort*; parce que c'est elle qui opére peu-à-peu la mort, & elle ne peut être opérée que l'ame ne soit mise dans cette permanence de ténèbres: car toute lumiere, pour petite qu'elle soit, retarde & empêche la mort, comme toute vie qui seroit donnée fortifieroit & empêcheroit de mourir; de sorte que quantité d'ames passent ces choses sans en venir à la mort totale & fonciere, ayant toujours quelques éclairs

de vie & de lumiere qui les foutiennent, fans avoir jamais un véritable défefpoir à cet égard; parce qu'elles ont toujours quelque foutien & quelque efpérance fecrette, qu'elles n'avouent pas toutefois.

v. 4. *Le torrent fépare d'avec le peuple, & il paffe avec rapidité ceux que la voie de l'homme indigent avoit mis en oubli, & ceux qui ne font plus dans le chemin.*

Ce paffage, qui paroît fi obfcur, fera fort aifé à entendre fi l'on fait attention à ce qui a été dit de la *divifion* de la partie fupérieure avec l'inférieure comparée à la divifion des eaux. Ces ames, qui font comme des *torrens*, *paffant* outre tout ce qu'elles rencontrent, compofent un peuple qui n'a guères d'égal, & *féparé d'avec le peuple* commun : car il ne fe trouve guères d'ames qui aillent plus avant. Ce torrent paffe les ames *qui font dans l'indigence & dans l'oubli* de tout; & il n'y en a point qu'il ne furpaffe, même celles *qui font hors de la voie*, & qui font arrivées dans la fin. Car de plufieurs ames qui font arrivées dans la fin, il y en a qui, comme des aigles fortes & courageufes, *furpaffent* prefque infiniment par leur vol tous les autres oifeaux. Mais il faut que ces ames ayent paffé par une perte effroyable, que la divifion des eaux ait été entiere, & que l'eau (*) fe foit entierement écoulée fans qu'il en refte rien. O que cela eft rare, & bien plus rare que l'on ne le peut dire !

v. 5. *La terre qui produifoit le pain en fon tems, eft détruite par le feu.*

(*) *Voyez l'explication des* v. 24. & 25. du Chap. XIII. *à quoi ceci a du rapport.*

Il faut que cette *terre*, où croiffoit le *pain* pour nourrir les enfans & les forts *dans les tems* que Dieu a deftinés, que cette terre d'abondance & de fertilité foit non feulement rendue ftérile pour longtems; mais qu'elle foit *confumée par le feu*, détruite & anéantie, fans qu'il en refte chofe au monde.

v. 6. *Ce font fes pierres qui produifent le faphir, & fes mottes font de l'or.*

Mais lorfqu'elle eft arrivée à cette deftruction fi entiere qu'il n'y a rien en elle qui ne foit confumé & détruit, lors, dis-je, que la confommation eft dans fa perfection felon les deffeins de Dieu; c'eft alors que *fes pierres* de ténèbres & de mort *font changées en faphirs* : car la même fermeté & immobilité, que l'ame a eu dans les ténèbres, elle l'a dans la lumiere; & c'eft pour cela que l'Ecriture dit, que fes pierres, dans le tems de fa deftruction, font (*) *le lieu des faphyrs* & des pierres précieufes, qui donnent la même immobilité dans ce beau jour de lumieres que l'on avoit eu dans cette nuit de ténèbres. *Ses mottes*, ou les endroits durs, âpres & raboteux, font changés pour elle *en l'or* le plus pur de la charité parfaite.

v. 7. *L'oifeau en a ignoré le fentier, & l'œil du vautour ne l'a pas regardé.*

Les oifeaux, qui font ces ames qui volent plutôt que de marcher dans les voies de Dieu, qui avoifinent le ciel par leurs lumieres, *ignorent ce fentier* fi obfcur & fi caché. O Dieu, c'eft vous feul qui pouvez le découvrir & y faire paffer qui il vous plait; mais ce fentier fera toujours ignoré

(*) *Locus faphiri*. Vulg.

de tous ceux que vous n'y conduirez pas vous-même. L'*œil* de la connoiſſance la plus perçante, qui, comme un *vautour*, *attrappe* toutes les proies qu'il découvre, *n'a pas même regardé* cette voie-ci, tant elle eſt éloignée de la maniere ordinaire de concevoir les choſes.

v. 8. *Les fils des marchands ne l'ont pas ſuivie; & la lionne n'a point paſſé par là.*

Les fils des marchands déſignent les actions les plus ſaintes des ames qui prétendent *d'acheter* le Ciel par leurs travaux, leurs ſoins, leurs aumônes, leurs bonnes œuvres. Tout cela ſont les heureux *marchands* qui ont bien ſu choiſir le véritable commerce & le négoce aſſuré, amaſſant des tréſors que la rouille, la tigne & les vers ne peuvent endommager. Toutes ces ames là néanmoins, quoiqu'elles ſoient à la porte de la voie, *n'ont pas* encore marché *par* cette voie & *ne l'ont point ſuivie*: même *la lionne*, qui eſt cette ame courageuſe & forte qui ſurmonte tous les dangers, qui eſt victorieuſe de tous ſes ennemis, qui vient à bout de tout ce qu'elle entreprend, qui fait ſa proie de tout ce qui vient la combattre, *n'a point paſſé par* cette même voie.

v. 9. *Il a étendu ſa main contre le rocher, & il a renverſé les montagnes juſques dans leurs racines.*

Pour bien comprendre ce paſſage il faut ſavoir, qu'avant que l'ame ſoit comme *renverſée* par la main toute-puiſſante de Dieu, elle eſt comme une *montagne* élevée par ſa vertu, qui ſe fait admirer de tout le monde, qui paroît même affermie dans le bien comme un *rocher* inébranlable: mais Dieu n'*étend* pas plutôt *ſa main contre ce rocher*, ſans même le toucher, qu'*il le renverſe*. Si

Si le ſeul toucher de Dieu eſt capable de réduire l'ame en poudre, & de lui cauſer la plus extrême douleur, (ainſi que notre ſaint patient le dit dans un autre endroit: (*a*) *Du moins mes amis, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a touché*;) auſſi dès qu'*il étend* ſeulement *ſa main*, qui eſt comme tourner ſa puiſſance contre cette ame qui paroît entierement affermie, il *la renverſe de fond en comble*.

v. 10. *Il a retranché les ruiſſeaux dans les pierres, & ſes yeux ont vu toutes les choſes précieuſes.*

Ce *ruiſſeau* qui croyoit s'écouler doucement & à petit bruit, dont les eaux étoient autant claires & pures qu'elles étoient calmes & tranquilles, eſt tout d'un coup *retranché* & englouti *dans la pierre* de l'obſcurité & des ténèbres; enſorte que ſes eaux ne s'écoulent plus. *Et cet œil* divin, à qui rien n'eſt caché, *a vu de même tout ce que l'on eſtime précieux*; & il ne l'a vu que pour le renverſer & le détruire.

v. 11. *Il a auſſi cherché ſoigneuſement dans les lieux profonds des fleuves; & il a mis en lumiere les choſes cachées.*

O Dieu, vous ne vous contentez pas de regarder tout ce qui paroît précieux au-dehors pour l'examiner; mais vous allez même *fouiller dans le plus profond de ces fleuves* qui paroiſſent couler avec tant de pompe & de majeſté. Quoi! ces fleuves qui ſont les richeſſes des royaumes, à cauſe des marchandiſes qu'ils portent, qui ſont ſi utiles, qui ſont le plaiſir de la vue, ſur leſquels quantité de monde navige, enfin ces fleuves dont toute la terre fait les qualités, leur réputa-

(*a*) Chap. 19. v. 21.

tion s'étant étendue par tout, vous allez, mon Dieu, les fouiller dans le plus profond ! Et qu'y trouverez-vous ? Peut-être des richesses ? Non ; les richesses ne se trouvent que dans le fond de la mer : & en cela elle est différente des autres eaux, qu'elle est pleine de trésors dans son fond, & que le dessus n'est qu'écume & obscurité ; au lieu que les autres eaux sont belles par le dessus, & que le fond n'est que bourbe & sable mouvant.

La mer (pour dire ce mot en passant,) a encore une qualité bien remarquable en son application : c'est que toutes les eaux qu'elle distribue ne la diminuent point, non plus que tout ce qu'elle reçoit ne l'enfle point : il n'en est pas de même des fleuves, qui s'altérent en ces occurrences là, s'amoindrissent en se partageant, & s'enflent des moindres eaux qu'ils reçoivent. O qui verroit combien cela est naturel dans les ames, qui sont ces fleuves admirables, mais qui ne sont pas cependant la mer, n'étant ni perdus, ni écoulés dans elle pour ne faire plus avec elle qu'une même mer ! Ces ames se desséchent en se communiquant ; c'est pourquoi elles ne devroient pas le faire : & lorsque Dieu les comble de ses miséricordes, elles s'enflent naturellement, quoi qu'elles ignorent souvent & leur orgueil & leur dessèchement. Mais l'ame qui est devenue mer par sa transformation en Dieu, se communique continuellement sans altération, reçoit incessamment sans s'enfler : elle demeure toujours la même, & toutes ses richesses sont dans son fond d'une maniere admirable & inconcevable ; pendant que le déhors est couvert d'une écume qui ne peut contenter les yeux. J'ai fait une petite digression, qui cependant ne fera pas inutile.

Dieu *cherche* donc dans ces lieux cachés, *dans le plus profond des fleuves*, afin de faire voir ce qu'il y a là dedans. Et qu'y trouverez-vous, ô Amour ? De la bourbe, du sable mouvant, un fond tout vacillant & prêt à se troubler pour les moindres choses, une saleté fonciere, & une propriété bien grande. Et que faites-vous, ô Amour, lorsque vous voulez *manifester* ce qui est dans ce fleuve ? Vous troublez & remuez ce fond ; & alors l'eau paroit toute bourbeuse, toute sale & toute trouble : elle n'étoit belle & claire, que parce que rien ne la troubloit. O le grand bien que le trouble de cette eau ! C'est la *piscine* (*a*) *qui guérit* tous les maux, en guérissant la source, qui est la propriété : mais il faut que le fond soit remué & agité, afin que cette boue paroisse, sinon, ses eaux paroîtront toujours claires & tranquilles.

v. 12. ***Mais où trouvera-t-on la sagesse ? Et quel est le lieu de l'intelligence ?***

v. 13. ***L'homme n'en connoît point le prix, & elle ne se trouve point dans la terre de ceux qui vivent dans les délices.***

Mais qui est-ce qui peut *trouver la sagesse ?* O Sagesse, Jésus-Christ, ceux en qui vous vous incarnez dans la plénitude des tems de leur avancement en Dieu seul, sont ceux qui vous trouvent. Sagesse qui passez pour folie, où est-ce que l'on vous trouve ? Où *est le lieu de votre intelligence ?* Qui sont les ames qui entendent la vérité de cette divine Sagesse, sinon celles à *qui le Pere* (*b*) *l'a révélée ?* Pour avoir l'intelligence de la Sagesse, il faut être perdu en Dieu, dans la source & l'origine de cette divine Sagesse, source

(*a*) Jean 5. v. 4. (*b*) Luc 10 v. 21.

qui eſt le ſein du Pere. C'eſt là où l'ame étant cachée avec Jéſus-Chriſt, apprend véritablement ce qu'eſt Jéſus-Chriſt. Toutes les connoiſſances qui en ſont données par le déhors, & par toutes les actions de ſa vie, ſont de très-foibles connoiſſances. Il faut, comme un autre S. Jean, avoir été dans le ſein de Dieu pour y découvrir la génération éternelle du Verbe, & pour en parler. O Verbe-Dieu ! pour parler de votre vérité, pour avoir l'intelligence de ce que vous êtes, ô Sageſſe increée, il faut avoir été perdu & caché avec vous dans le ſein de votre Pere.

Mais état de la Sageſſe increée & incarnée, de qui ès-tu connu? Il faut que Job nous en diſe quelque choſe : *L'homme*, dit-il, *ne connoît point ſon prix :* tant qu'il reſte en nous de l'homme pécheur qui ne ſoit pas évacué, il eſt impoſſible de découvrir cette Sageſſe. O profondeur admirable ! *elle n'eſt point trouvée dans l'ame de ceux qui vivent dans les délices* ſpirituelles.

v. 14. *L'abîme dit : Elle n'eſt pas en moi ; & la mer : Elle n'eſt pas avec moi.*

L'abîme du néant & de la miſere *dit* : Cette Sageſſe *n'eſt pas en moi ;* car quoique je ſois comme immenſe, elle me renferme encore, & ne peut être renfermée de moi. *La mer* orageuſe & enflée des paſſions, ou la mer des plus grandes graces, & pourtant limitée & bornée, *dit :* que cette Sageſſe, Jéſus-Chriſt, *n'eſt point avec elle.* Où eſt-ce qu'on la trouvera donc ?

v. 15. *Elle ne ſe donne point pour l'or le plus pur : & elle ne s'achete point au poids de l'argent.*

L'or le plus *fin* & le plus *pur* de la charité & de l'amour que nous avons pour Dieu, n'eſt pas

ſeulement digne d'elle, bien loin de pouvoir eſpérer de l'acquérir. Toutes les actions & les vertus les plus ſaintes ne ſeront pas même *peſées* devant Dieu pour la mériter. Ceci fait voir que l'incarnation du Verbe eſt un fruit de la pure bonté de Dieu que rien ne peut mériter : l'amour du plus enflammé Séraphin, les actions les plus ſaintes & les plus pures des Saints n'ont pas un mérite comparable à un ſi grand bien, ni qui puiſſe avoir quelque proportion avec lui : Si S. Paul a dit cela (*a*) de la gloire, combien plus doit-il être dit de la Sageſſe, Jéſus-Chriſt ? O Jéſus-Chriſt, à qui êtes-vous révélé ?

v. 16. *On ne la mettra point en comparaiſon avec les vives teintures des Indes, ni avec la pierre de Sardoine très-précieuſe, & le Saphir.*

v. 17. *On ne lui égalera ni l'or, ni l'ivoire & on ne la donnera point en échange pour des vaſes d'or.*

Toutes les pénitences & tous les martyres qui ont empourpré l'Egliſe de ſang, & qui en ont arroſé cette terre comme d'une belle *teinture des Indes*, tout cela peut bien mériter le ſalut ; mais rien ne peut mériter la poſſeſſion de cette divine Sageſſe. Il faut être Dieu, & avoir le mérite d'un Dieu pour la mériter. *La pierre de Sardoine très-précieuſe*, qui n'eſt autre que la pure foi, ſi efficace qu'elle fait tout ce qu'elle veut, & (*b*) *tranſporte les montagnes*, ne peut avoir aſſez de force pour attirer cette divine Sageſſe. Le plus pur amour, & la pureté virginale, comparés à *l'ivoire*, ne feront jamais comparés à elle. L'amour pur eſt impur auprès d'elle ; la pureté des vierges eſt ſouillée auprès de ſa pureté & *ne ſera jamais égalée à elle.* Tous ces *vaſes d'or*, les ames

(*a*) Rom. 8. v. 18. (*b*) Marc 11. v. 23.

des saints Confesseurs & de toutes les Saintes, ne sont point capables de la payer, ni ne peuvent être *changées pour elle*. Que l'on mette ensemble toute la sainteté des Anges, des Saints, des Martyrs, des Vierges, même de la Sacrée Vierge, tout cela est moins qu'un grain dans la balance pour servir de poids & de mérite qui puisse égaler cette Sagesse, ni même mériter son incarnation.

O Sagesse trop peu connue! Vous n'êtes connue que de votre Pere; vous n'êtes aimée que par l'Esprit Saint. O que ceux à qui vous en donnez un peu de connoissance sans connoissance, se perdent & s'abîment dans ce qui est incompréhensible! Toute l'éternité il sera découvert aux Saints quelque chose de nouveau de cette Sagesse, qui à chaque moment les ravira de sa beauté & de sa nouveauté, sans que l'éternité puisse donner une entiere connoissance de ce qu'elle est. O Sagesse! je me perds : Et qui ne se perdroit pas en vous!

v. 18. *Les choses les plus excellentes ne seront pas seulement nommées auprès d'elle : mais la sagesse a une secrette origine d'où elle se tire.*

Il n'y a aucune *chose*, si *excellente* qu'elle soit, qui puisse être de quelque considération, si elle ne l'emprunte de cette Sagesse, Jésus-Christ. Tout ce qu'il y a de plus précieux sans elle est vil, & ce qu'il y a de plus vil avec elle devient précieux. C'est elle qui donne le prix à toutes choses : *mais elle est tirée d'une secrette origine*, de l'immensité divine, pour se produire au dehors, & se rendre communicable.

v. 20. *D'où vient donc la sagesse? Et quel est le lieu de l'intelligence?*

v. 21. *Elle est cachée aux yeux de tous ceux qui vivent : elle est inconnue aux oiseaux mêmes du Ciel.*

Mais *d'où vient donc la Sagesse*, répéte cet amateur de la Sagesse, & *quel est le lieu de l'intelligence?* Dites-le nous, ô grand Prophête. Vous vous contentez de nous dire où elle n'est pas, sans nous apprendre jamais où elle peut être trouvée. C'est que vous savez bien que cela ne dépend point de celui qui veut, ni de celui qui court après; mais de celui qui, la possédant seul, la peut seul donner. *Elle est cachée*, dites-vous, *aux yeux de tous ceux qui vivent*, soit dans la vie du péché, soit dans la vie de grace; & tous les exercices vivants, quelques saints & relevés qu'ils puissent être, ne peuvent point faire découvrir la Sagesse. Les ames *vivantes* dans les dons de Dieu, de la maniere la plus sublime, ne la connoîtront pas : *elle est même inconnue aux ames* toutes *célestes*, qui par la force de leur contemplation volent dans les airs sacrés sans toucher à la terre : ces ames, que tous les hommes perdent de vue, tant elles sont élevées ne la connoissent point. Parlez-leur de la Sagesse Jésus-Christ; ils prendront cela pour une méditation ou une vue de Jésus-Christ : Parlez-leur de l'incarnation qui se fait dans la plénitude des tems, lorsque l'ame est fort avancée en Dieu; ils prennent cela pour les premiers états de Jésus-Christ où l'ame est toute appliquée à se mouler sur Jésus-Christ, à suivre ses exemples & à imiter ses états.

v. 22. *La perdition & la mort ont dit : Nous avons ouï de nos oreilles le bruit de sa réputation.*

La seule *perte* totale & sans aucune réserve, *la*

mort parfaite & entiere, l'anéantissement consommé *ont dit : Nous avons* seulement *ouï le bruit de sa renommée*. Il n'y a que les ames entiérement perdues (*) à elles-mêmes, mortes & anéanties, à qui il en soit donné quelque connoissance & expérience; mais ainsi que d'un *bruit* sourd qui lui apprend comme de loin ce qu'elle est. De même que l'on connoît de loin certaines personnes éminentes par la réputation qui se répand d'elles, de même aussi la perte & la mort font entendre comme de loin à l'ame qui est en cet état, ce que Dieu leur découvre de cette Sagesse, Jé-Christ.

v. 23. *Dieu seul entend sa voie, & lui-même connoît bien sa demeure.*

Dieu seul connoît la voie & le chemin de son Verbe, puisque ce chemin est lui-même : il sort de lui sans en sortir, & il retourne en lui; & *Dieu même connoît sa demeure* qui n'est autre que lui, & que nul ne peut connoitre que lui; puisque c'est lui-même. Il en peut manifester quelque chose aux ames anéanties; mais, comme il a été dit, c'est de loin, & comme une renommée plutôt qu'une connoissance.

Tout ceci se peut encore expliquer très-proprement de la véritable Sagesse, qui est ignorée généralement de tous les hommes, & dont nul ne connoît le prix. Les plus sages la regardent comme une folie : elle est un scandale aux Juifs, & une folie aux Gentils : cependant *ce qui paroît* (a) *folie en Dieu, est plus sage que la plus forte sagesse des hommes*. Il n'y a que dans la perte & dans la mort totale que l'on peut être ins-

(*) Quand on est perdu à soi-même, on est bientôt perdu en Dieu. *Note de l'Auteur.* (a) 1 Cor. 1. v. 25.

truit de la véritable sagesse, qui ne consiste pas à se soutenir, mais à plier, qui est renfermée dans une simplicité sans retour pour toutes les volontés de Dieu, que (a) Dieu a cachée aux prudents & qui n'est révélée qu'aux petits. C'est une sagesse d'expérience, qui est généralement ignorée de tous les hommes qui ne la possédent pas, & qui passe chez eux pour folie : sagesse que presque personne n'acquiert; parce que presque personne ne veut perdre sa propre conduite & sa fausse sagesse par un abandon total.

CHAPITRE XXIX.

v. 1. *Job ajouta & dit :*

v. 2. *Qui me donnera que je sois encore comme j'étois autrefois, dans ces jours* heureux *où Dieu prenoit le soin de me garder !*

C'EST une chose étonnante, que les ames les plus éclairées & de la plus grande lumiere, même divine, ayent peine à se contenter de leur boue. Il faut un terrible anéantissement pour qu'il ne vienne point d'envie d'*être comme l'on étoit autrefois*. Job vient de nous expliquer ce qu'il y a de plus profond dans l'état divin, qui est l'état de Jésus-Christ, Sagesse éternelle, dans le sein de son Pere; & cependant il regrette encore son état de lumiere. Je crois que comme il a bien voulu décrire toute la voie intérieure, représentée en sa personne, il veut bien aussi nous en marquer toutes les foiblesses. *Qui me donnera*, dit-il, *que je sois encore comme autrefois*, dans ces tems pleins de douceurs & de lumieres, *dans ces jours où Dieu me gardoit* par le

(a) Matth. 11. v. 25.

foin d'une providence particuliere, mais fi connue, que je la fuivois pas à pas. Je ne pouvois ne la point voir en toutes chofes : il me gardoit m'empêchant de tomber : il me faifoit remarquer tous les faux pas pour me les faire éviter : j'étois en lui à couvert de tous mes ennemis : fa préfence me tenoit toujours occupé.

v. 3. *Lorfque fa lampe luifoit fur ma tête, & que dans les ténèbres je marchois à fa lumiere;*

Quand *la lampe* des lumieres & des connoiffances diftinctes & apperçues rempliffoit mon efprit, que foutenu *de fa lumiere* invifible *je marchois* en affurance dans les tems les plus obfcurs & les plus *ténébreux* de la foi !

v. 4. *Comme j'étois aux jours de ma jeuneffe, lorfque Dieu habitoit en fecret dans ma maifon.*

Qui me donnera d'être *comme j'étois* dans mes commencemens & dans *mon enfance* fpirituelle, *quand Dieu d'une maniere* réelle, mais *cachée*, profonde, mais douce & fuave, *étoit dans mon fond*, & qu'il le rempliffoit tout de fa préfence ; que je fentois & connoiffois qu'il y étoit, quoique d'une maniere nue & non diftincte, mais générale & confufe, fans vue ni penfée, dans un état fort fimple.

v. 5. *Lorfque le Tout-puiffant étoit avec moi, & mes enfans autour de moi;*

v. 6. *Lorfque je lavois mes pieds dans le beurre, & que la pierre me donnoit des ruiffeaux d'huile;*

Quand le Tout-puiffant étoit avec moi, de maniere que par la force de fon pouvoir je faifois des chofes miraculeufes, & que je ne pouvois rien craindre, il fembloit que j'avois la force de fon bras

pour opérer ces merveilles ; je voyois *autour de moi* tout le bien que je faifois, & *toutes mes œuvres* me rempliffoient de joie : quand *mes affections étoient purifiées dans le beurre* de leur fuavité, il fembloit que je me nettoyois comme je voulois, & que je trouvois en vous, ô Divin Emanuel, qui mangez (a) *le beurre & le miel*, de quoi me purifier de toutes mes faletés. Si en marchant dans la voie de vos préceptes je me faliffois, à caufe de la pouffiere qui fe rencontre dans le chemin, *je me lavois* auffitôt *dans ce beurre* facré ; & vous, ô Divin Sauveur, qui êtes (b) *la pierre* angulaire & vive, me *jettiez des ruiffeaux d'huile* de votre grace très-abondante.

v. 7. *Lorfque j'allois prendre ma place à la porte de la ville, & que l'on me préparoit un fiege élevé dans la rue,*

v. 8. *Les jeunes gens me voyant fe cachoient ; les anciens fe levant fe tenoient debout.*

v. 9. *Les Princes ceffoient de parler, —*

v. 10. *Et les Ducs s'impofoient filence.*

C'eft une chofe admirable combien les états de lumieres, de force, de pouvoir, d'extafes, de raviffemens, de miracles donnent de crédit & de réputation à ceux qui les poffédent. Tout le monde leur fait la cour : *les Princes* mêmes & les Rois les ont en fi grande vénération, qu'ils fe font un plaifir & un devoir d'écouter ces oracles, & de profiter de leurs difcours.

v. 11. *L'oreille qui m'écoutoit, me béniffoit ; & l'œil qui me voyoit, me rendoit témoignage, en publiant,*

v. 12. *Que j'avois délivré le pauvre lorfque l'excès de fa*

(a) Ifaïe 7. v. 15. (b) Eph. 2. v. 20.

pauvreté le faisoit crier à haute voix ; & l'orphelin qui étoit sans secours.

Job fait une peinture si naïve de tous les états par où l'ame passe dans le tems de sa prospérité spirituelle, que tous ceux qui y ont passé verront qu'ils y sont décrits. Il est certain que toutes les personnes qui *entendent parler* les ames de lumieres, *leur donnent* mille *bénédictions :* ceux qui leur *voyent* faire de si grandes œuvres de charité en sont dans l'admiration, & *rendent* tous *témoignage* de leur sainteté. Avec combien de plaisir vont-elles *soulager* les malades & consoler *les affligés*, donnant du pain aux fameliques, & faisant toutes les charités qui se présentent à faire ? Combien aident-elles d'*orphelins*, leur donnant les moyens de gagner leur vie ? Il semble que l'on n'ait du bien que pour le distribuer, & que l'on s'oublie soi-même pour penser aux besoins des autres.

v. 13. *Celui qui étoit prêt de périr me combloit de bénédictions, & je consolois le cœur de la veuve.*

v. 14. *Je me suis revêtu de justice, & l'équité que je gardois en mes jugemens m'a servi comme d'un habit.*

Ce n'est pas sans grande raison que l'Ecriture nous fait le détail de tout ce que Job avoit fait avant son dépouillement; pour nous faire voir, que les ames ne sont dépouillées qu'après avoir été bien vêtues, & que la mesure du dépouillement est la mesure des vêtemens que l'on avoit. Quantité d'ames dont les commencemens sont très-petits, croyent dès l'abord être dans le dépouillement, & s'y jettent d'elles-mêmes : en quoi elles se trompent bien fort : c'est à Dieu à

le faire ; & c'est à nous de nous vêtir tant que nous pourrons.

La bénédiction de celui qui devoit périr tomboit sur Job, parce qu'il le sauvoit par son secours & par ses soins. Combien retire-t-on d'ames de l'enfer & de la perte ? Combien de pauvres filles, que la misere feroit perdre si elles n'étoient secourues ? Quelle *consolation* ne donne-t-on point & de la bouche & de la main *aux veuves* affligées ? On est véritablement *vêtu de justice*, n'y ayant pas une bonne action ni une vertu qu'on ne pratique avec une grande pureté : l'on accomplit de toutes ses forces toute justice, & *l'on juge* de tout *avec* la derniere *équité*, ne condamnant jamais personne, & excusant tout le monde.

v. 15. *J'ai été l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux.*

v. 16. *J'étois le pere des pauvres, & je m'informois avec soin des affaires que j'ignorois.*

On est *l'œil de l'aveugle* lorsqu'on lui sert autant que l'œil, soit pour l'intérieur, le conduisant dans la voie de la vérité; soit extérieurement, quand on lui fournit la nourriture qu'il pourroit se procurer lui-même, s'il voyoit clair pour gagner sa vie. On est de la même sorte *le pied du boiteux*, l'appuyant pour l'aider à marcher dans la vertu, & le soutenant par les aumônes.

On est comme *le pere des pauvres*, leur redonnant mille fois la vie : on ne se contente pas de faire ce bien à ceux qui se présentent pour le recevoir ; *on s'informe avec soin* de ceux que la honte ou l'impuissance empêcheroit y venir. Voilà tout le bien que l'on peut faire de cette nature.

v. 18. *Je disois : je mourrai dans mon petit nid, &*

je multiplierai mes jours comme le palmier.

v. 19. *Ma racine s'eſt étendue auprès des eaux, & la roſée demeurera ſur mes branches.*

Comme j'avois fait tant de biens, *je diſois* en moi-même : *Je mourrai dans mon petit nid*, qui eſt le repos central, où l'ame étant parvenue, & étant là comme dans un *petit nid*, croit d'y devoir demeurer toujours. Elle ſe poſſéde là, & y eſt en parfaite jouiſſance de ſon repos ſans ſoin ni ſouci de tout ce qui la concerne, demeurant comme un petit oiſeau, abandonnée aux ſoins de ſa mere, la providence, qui la pourvoit de tout. Je croyois, dit Job, mourir en cet état, & qu'il étoit la conſommation de tous les états.

Je croyois que *mes jours ſe multiplieroient comme le palmier*, croiſſant de vertu en vertu, de graces en graces : *ma racine*, qui eſt mon fonds, *s'étoit étendue* dans l'union à Dieu *auprès des eaux* vives de ſa grace ; & *la roſée* céleſte *demeuroit ſur mes* puiſſances d'une maniere qui ſembloit permanente & durable.

v. 20. *Ma gloire ſe renouvellera de jour en jour, & mon arc ſe fortifiera dans ma main.*

Je croyois que *ma gloire ſe renouvelleroit tous les jours* en mille manieres différentes, & que ma ſainteté ſeroit toujours plus manifeſtée ; que plus j'aurois de combats à ſoutenir, plus je deviendrois *fort* & victorieux, que *mon arc* loin de s'affoiblir pour être toujours *en ma main*, en deviendroit *plus fort.*

v. 21. *Ceux qui m'écoutoient attendoient que j'euſſe parlé, & ils recevoient mon avis avec un ſilence plein de reſpect.*

v. 22. *Ils n'oſoient rien ajouter à mes paroles, & elles tomboient ſur eux comme les gouttes de la roſée.*

v. 23. *Ils m'attendoient comme la campagne ſéche attend la pluie, & leur bouche s'ouvroit pour m'entendre, comme la terre s'ouvre aux pluies de l'arriere-ſaiſon.*

v. 25. *Et lorſque j'étois aſſis comme un Roi environné d'une armée, je ne laiſſois pas d'être conſolateur des affligés.*

C'eſt la grande marque de la déférence & du reſpect que l'on a pour une perſonne, de *n'oſer rien ajouter à ſes paroles* ; & c'eſt la marque que ce que l'on dit eſt de Dieu lorſque les paroles *coulent* dans l'ame de ceux à qui l'on parle, & les pénétrent de leur onction : ces paroles *s'écoulent alors dans les cœurs comme une pluie* douce & ſuave, & ils *ouvrent la bouche* de la volonté *pour* les recevoir. *Quand je me repoſois*, dit Job, dans le tems de ma proſpérité, que je goûtois les conſolations céleſtes, ou ſi vous voulez même, *lorſque j'étois environné d'une armée* d'afflictions & de déſolations, *je ne laiſſois pas*, par une force *ſouveraine* qui me mettoit au-deſſus de tout, *de conſoler les affligés* au milieu de mes peines.

CHAPITRE XXX.

v. 1. *Mais à préſent ceux qui ſont plus jeunes que moi ſe moquent de moi, les peres deſquels je n'aurois pas voulu mettre avec les chiens de mon troupeau.*

Mais à préſent les choſes ont bien changé de face. Au lieu de toutes ces déférences, de ces reſpects & de ces ſoumiſſions que l'on me rendoit, *les gens* qui ſont *beaucoup plus jeunes* d'âge que moi *ſe moquent de moi* ; & ce qui eſt de plus

fâcheux, c'eſt que ce ſont des gens ſi mépriſables d'eux-mêmes, dont la naiſſance eſt ſi honteuſe, que je n'en aurois pas voulu même pour me ſervir *dans les offices les plus bas.*

v. 2. *Je comptois pour rien le plus fort travail de leurs mains; & ils étoient même regardés comme indignes de la vie.*

Je regardois même leurs *œuvres avec mépris*, les eſtimant moins que *rien*, parce que c'étoit des gens ſi mauvais & ſi remplis de crimes, qu'*ils étoient indignes de la vie*, & ne méritoient que les ſupplices des malfaiteurs.

v. 8. *Gens dont les peres ſont des inſenſés, hommes de la derniere baſſeſſe, & qui ſont le rebut de la terre:*

v. 9. *Je ſuis devenu le ſujet de leurs chanſons, je ſuis l'objet de leurs railleries.*

v. 10. *Ils m'ont en horreur; ils fuyent loin de moi, & ils ne craignent pas de me cracher au viſage.*

Ce ſont les perſonnes du monde les plus indignes & les plus abjectes dont je ſuis préſentement la riſée, juſqu'à être mis dans *leurs chanſons*, à être tourné d'eux en proverbe, & à être le ſujet *de leurs railleries.*

Que les perſécutions que l'on fait à ces ames ſont étranges! plus elles ont été reſpectées, plus ſont-elles enſuite mépriſées: plus leur réputation a eu d'étendue, plus auſſi leur honte & leur ignominie eſt-elle achevée.

Ceux qui ſont *le rebut* du monde *m'ont en abomination*, continue Job, & *n'ont pas de honte* de me faire les derniers outrages.

v. 11. *Car Dieu a ouvert ſon carquois pour me percer de douleur, & il a mis un frein à ma bouche.*

v. 12. *A la droite de l'Orient mes miſeres ſe ſont levées tout à coup: ils ont renverſé mes pieds, & les ont pouſſés de leurs ſentiers comme des flots d'eau.*

Job décrit ici l'étrange *renverſement* qui lui arriva *tout d'un coup*; & il le décrit de la même maniere qu'il arrive d'ordinaire. Il eſt certain que c'eſt Dieu qui fait tout le mal que l'on ſouffre: lorſque dans le comble de la perfection où l'on ſe trouve, on ne penſe plus que d'aller de vertus en vertus, & d'avancer toujours plus, Dieu *tout d'un coup ouvre ſon carquois*, & envoie des flêches les plus *pénétrantes* du monde: il en envoie de ſi dures, & en ſi grande abondance, qu'il ne laiſſe pas à cette ame le moyen de reſpirer. Ses *maux* viennent *de la droite de l'Orient*, du même lieu d'où tous ſes biens lui étoient venus: elle ne peut douter qu'ils ne ſoient venus de ce côté-là, quoique cette vue ſe perde dans la ſuite. Les maux de cette ame ſe ſont donc levés *tout d'un coup*, *& ils ont renverſé ſes pieds*, & l'on fait tomber: elle ſe tenoit debout, & courroit plutôt que de marcher dans la voie de Dieu; & cependant ſes pieds ont été renverſés & *comme pouſſés* & mis hors *de leurs ſentiers.* C'eſt là la plus forte peine de l'ame: elle perd toute voie, toute trace même de ſon abandon. Elle croioit pouvoir toujours s'abandonner pour toutes choſes, & elle voit qu'elle a perdu l'abandon avec tout le reſte. Elle ne ſait plus où elle eſt: il n'y a plus de voie, mais un chaos effroyable qui s'éleve tout d'un coup, ainſi que des *flots de* grandes *eaux*, qui renverſent un chemin & n'y laiſſent plus de traces.

v. 13. *Ils ont diſſipé mes chemins, ils m'ont attendu*

pour me ſurprendre & m'ont vaincu ; & il ne s'eſt trouvé perſonne pour me ſécourir.

Non ſeulement l'ame ſe trouve miſe hors de toutes les voies dont elle avoit quelque connoiſſance, mais de plus *celles où elle marchoit* auparavant *ſont* tellement *diſſipées*, qu'elle n'y peut plus rentrer; & ſes ennemis en prenant avantage, l'ont *attendue pour la ſurprendre*, & enfin l'ont combattue & *vaincue*.

v. 14. *Ils ſe ſont jettés ſur moi avec impétuoſité, comme par la breche d'une muraille & par une porte ouverte; ils ſont venus m'accabler dans mes miſeres.*

Ils *ſont venus ſe jetter ſur moi avec impétuoſité*, parce que *la porte*, qui leur avoit été fermée ſi long-tems eſt *ouverte*, & qu'ils ne trouvent rien qui les empêche de ſaouler ſur moi leur cruauté. J'étois comme une place forte, environnée de murailles; mais *les murs en ſont tombés*. Mes ennemis *ſont venus* ſur moi avec fureur; & ils ont *attaqué* les endroits les plus foibles, ſecondant *mes miſeres* pour les fortifier contre moi, & les rendre plus extrêmes.

v. 15. *Je ſuis réduit dans le néant : Vous avez emporté mon deſir comme le vent, & mon ſalut eſt paſſé outre comme la nuée.*

Préſentement que tous les maux que j'ai décrits me ſont arrivés, *je ſuis réduit dans* un ſi grand *anéantiſſement*, que je n'ai pas un ſeul *deſir* : & vous les avez, ô mon Dieu! ſi bien tous enlevés qu'il ne m'en reſte aucun, pas même celui de ſortir du malheureux état où je ſuis. Vous ne me laiſſez non plus nul eſpoir de ſalut : le *ſalut eſt* ſi bien *paſſé outre* & perdu pour moi, qu'il ne m'en

reſte rien, tout mon ſalut ſubſiſtant dans la perte de tout ſalut, afin de ne l'attendre plus que de vous ſeul. Tout ce que Dieu prétend par ces renverſemens eſt de nous faire perdre tout appui de ſalut en nos œuvres, & nous porter à ne nous appuier que ſur Jéſus Chriſt, dont les mérites nous obtiennent ce que nous ne pouvons mériter par nos œuvres.

v. 16. *Et maintenant mon ame vient à défaillir en moi-même, & les jours de l'affliction me ſaiſiſſent.*

Job connoiſſoit bien que par ſon anéantiſſement *ſon ame défailloit* à toute vie & à tout être propre : l'on ſent tout périr peu à peu, comme un moribond ſent peu à peu ſa vie défaillir & ſe perdre. Job exprime très-bien cet état : *Mon ame vient à défaillir en moi-même*, dit-il : elle me quitte & m'abandonne. O c'eſt alors que véritablement *les jours d'affliction* commencent; parce que cette partie propre étant ainſi laiſſée à elle-même, n'a plus de ſecours ni de ſoulagement de quoi que ce ſoit.

v. 17. *Mes os ſont percés de douleurs durant la nuit, & (les vers) qui me mangent ne dorment point.*

Quoique la *douleur* de cet état ſoit continuelle, elle ſe réveille cependant & devient plus pénétrante *durant la nuit* & lorſque l'on penſe de ſe repoſer. C'eſt une peine intime & profonde, que Job exprime très-bien : car comme *les vers* en le *rongeant ne dormoient* jamais, & ne lui donnoient aucun repos; de même la peine de cet état eſt une peine rongeante & dévorante, qui ne laiſſe jamais repoſer un moment ſans faire ſentir ſa piqûre.

v. 18. *Mon vêtement est consumé par la multitude des vers ; ils m'environnent comme le haut d'une tunique.*

Le vêtement exprime très-bien l'extérieur : c'est lui qui se détruit peu à peu, comme un habit mangé : il ne reste presque plus rien de cet homme vertueux, de cet extérieur composé : son économie est renversée : tout est tellement *consumé par la multitude* de ses miseres, qu'il ne reste aucune marque de ce qu'il étoit autrefois. Job s'explique de la sorte pour faire voir que quoique la peine de la misere pénétre le plus profond de l'ame, la misere cependant n'est qu'extérieure, & n'est point dans le fonds.

v. 19. *Je suis devenu comme de la boue ; je suis semblable à l'étincelle & à la cendre.*

L'ame est *comparée à la boue*, quand elle est tellement devenue pourriture & misere, qu'elle ne voit en elle que cette boue : elle paroit à ses yeux & à ceux des autres pire que de l'ordure, que l'on ne veut pas même fouler aux pieds crainte de se salir : on a horreur de la toucher. O Dieu, que cet état est étrange & terrible ! Elle est faite *semblable à une* bluette ou *étincelle*, qui semble n'avoir paru que pour s'éteindre, & pour devenir *cendre* & poussiere.

v. 20. *Je crie vers vous, & vous ne m'écoutez pas : je me tiens debout devant vous ; & vous ne me regardez point.*

Ce qu'il y a de plus dur à supporter à une ame éprouvée de la sorte ; c'est qu'elle ne trouve plus Dieu. Il semble qu'il n'ait plus d'oreilles pour *l'entendre* ni d'yeux pour la *regarder* : plus elle *crie à lui*, & plus il devient inexorable. O ame,

que ferez-vous en cet état ? Dieu ne fait cela que pour augmenter votre foi & votre abandon : délaissez-vous donc & vous abandonnez à lui seul sans réserve.

Ces mots, *je me tiens debout, & il ne me regarde point*, expriment deux choses : l'une, que l'état misérable & de boue où est Job, ne l'a point fait tomber dans le péché, puisqu'il est demeuré *debout* : l'autre, que bien qu'il n'y ait rien qui attire plus la compassion qu'une innocence affligée, & que cependant Dieu ne le regarde point & n'ait pas plus de compassion de lui que s'il étoit un criminel puni ; toutefois cet affligé ne laisse pas *de se tenir debout*, & de demeurer simplement exposé aux yeux de Dieu dans un abandon total au plus fort même de ses peines, & sans changer de situation, qui est la disposition qui attire infailliblement le secours de Dieu & la fin des peines. Il est *vrai que Dieu* differe quelquefois cette fin : mais c'est pour affermir davantage l'ame dans son abandon, & pour redoubler sa confiance par le retardement du secours : & ceci n'est que pour les ames bien fortes.

v. 21. *Vous m'êtes changé en cruel, & vous m'êtes contraire par la dureté de votre main.*

Il semble que toutes les douceurs de Dieu soient *changées en cruautés*, & que ses miséricordes premieres soient changées en rigueurs de justice : il paroît même, ô mon Dieu, que votre providence, que ce soin que vous aviez de mon salut, m'est devenu *contraire*, & que vous ne soyez appliqué qu'à ma perte. Cette *main* qui me soutenoit autrefois, s'est appesantie pour me terrasser.

v. 22. *Vous m'avez élevé comme si vous me mettiez sur le vent; puis vous m'avez laissé tomber & briser entierement.*

Le souvenir des miséricordes de Dieu fait parler Job de cette sorte, & lui fait dire à Dieu : Quoi, Seigneur, *ne m'avez-vous élevé* si haut que pour m'abimer davantage? Autrefois il sembloit que vous me portiez avec vitesse sur les ailes des *vents*, me faisant plutôt voler que marcher; mais je vois que cette élévation n'a servi qu'à rendre ma chûte plus funeste; car plus vous élevez, plus aussi laissez-vous tomber; & la mesure de l'élévation est la mesure de la chûte : c'est ainsi que *vous m'avez élevé comme sur le vent; puis* par la chûte que vous m'avez fait faire, *vous m'avez brisé entierement.*

v. 23. *Je sais bien que vous me livrerez à la mort, où est la demeure ordonnée pour tous ceux qui vivent.*

Cette *demeure ordonnée de Dieu après la mort*, est le sépulcre; & l'ame par la foi *sait* assurément, que lorsque Dieu l'aura beaucoup exercée, & lorsqu'il l'aura détruite la faisant défaillir & *mourir* à tout, il lui donnera le repos dans sa peine, la réduisant peu-à-peu dans le néant, où il n'y a plus rien à souffrir.

v. 24. *Mais vous n'étendez pas néanmoins votre main pour les détruire entierement. Car lorsqu'ils sont tombés, vous les sauverez vous-même.*

Job fait voir que le dessein de Dieu n'est pas de détruire ni de perdre les ames qui s'abandonnent à lui : que s'il *appesantit sa main*, ce n'est que pour détruire tout ce qui est en elles de contraire à Dieu, qui veut leur faire perdre tout salut en elles-

mêmes pour avoir le plaisir de les sauver : de sorte que lorsqu'elles paroissent le plus perdues, *lorsqu'elles sont tombées* de ce haut faite, il les *sauve lui-même* par un effet de sa miséricorde toute puissante.

v. 25. *Je pleurois autrefois sur celui qui étoit affligé, & mon ame étoit compatissante envers le pauvre.*

Je pleurois autrefois & m'affligeois des peines excessives que souffroient les autres : mais je ne savois pas qu'ils n'avoient que des ombres de peines au prix de celles que Dieu me gardoit. *J'avois compassion de leur pauvreté*, qui n'étoit que l'ombre & la figure de la mienne.

v. 26. *J'attendois les biens; & les maux me sont venus : j'espérois la lumiere, & je n'ai trouvé que des ténèbres.*

Dans toutes ces choses je m'*attendois* toujours de faire de plus grands biens, & qu'un bien plus abondant seroit la récompense d'un autre bien : mais j'ai trouvé tout le contraire : il ne *m'est venu* que *des maux*; & lorsque *j'espérois* d'entrer dans une plus grande *lumiere* à la faveur de la petite lumiere qui me conduisoit, *je n'ai trouvé que des ténèbres* effroyables.

v. 27. *Un feu brûle dans mes entrailles sans me donner aucun repos; les jours de l'affliction m'ont prévenu.*

C'est une chose étrange que la durée & la violence de cet état. Lorsque l'on croit en être quitte, c'est alors qu'il s'aigrit davantage : s'il vient un jour d'espérance d'en sortir, c'est le jour qu'il devient plus violent, & *il n'y a pas* un moment *de repos*, l'ame ne pouvant trouver

de repos que lorfqu'elle fait fe contenter dans fes miferes. Ces *jours d'afflictions préviennent* lorfque l'on y penfe le moins : s'il y a un jour de remarque & pour lequel l'on ait de la dévotion, c'eft ce jour-là qui fera le plus terrible, & où l'ame fouffrira de plus étranges renverfemens. O que Dieu fait bien faire payer avec ufure le petit plaifir que l'on a pris à le fervir, & qu'il eft un exacteur rigoureux.

v. 28. *Je marchois tout trifte, mais fans emportement : puis, me levant foudain, je me mettois à jetter des cris au milieu d'une multitude de peuple.*

v. 29. *J'ai été le frere des dragons, & le compagnon des autruches.*

v. 30. *Ma peau eft devenue toute noire fur ma chair, & mes os fe font deffêchés de chaleur.*

v. 31. *Ma harpe s'eft changée en deuil, & mes inftrumens de mufique en des voix lugubres.*

Le premier effet de la douleur eft de faire *marcher* d'une maniere *trifte*, comme le Roi-prophète le dit lui-même : (a) *Pourquoi marchois-je avec un vifage trifte? Exempt* cependant, dit Job, *d'indignation & d'emportement.* Il vient un autre état, où il femble que l'on devienne tout furieux & tout *emporté* : & comme on ne peut plus trouver fa paix & fa tranquillité dans fon état, on fait enfuite effort pour s'en tirer, & alors *on s'éleve foudain, tout environné* qu'on eft *d'une multitude* de miferes *pour crier* de toutes fes forces, & demander fecours. Mais cela eft fort inutile & même il ne fert qu'à redoubler les maux.

Dans cette fureur que j'éprouvois, dit Job, *j'ai été* fait comme *le frere des dragons* & des bêtes les plus féroces : *j'étois le compagnon des autruches*

(a) Pfaum. 41. v. 10.

par ma dureté & ma cruauté : & parce que j'étois devenu fauvage, *ma peau*, ou mon extérieur, a perdu peu à peu tout ce qui entretenoit fa beauté & les pratiques éclatantes de la charité : de forte que mon extérieur ayant perdu fon luftre, eft devenu *noir* & difforme, & fait autant d'horreur qu'il caufoit autrefois d'admiration.

Mes os, c'eft-à-dire, ce qu'il y a en moi de plus profond & de plus fubftantiel, *fe font deffêchés* : cette préfence de Dieu qui me rempliffoit d'onction eft difparue auffi-bien que tout le refte. Et comment cela eft-il féché ? C'eft par *la chaleur* de l'amour : ce n'eft pas fans fujet que l'Ecriture nous fpécifie ceci, pour faire voir que cette perte de la préfence perceptible de Dieu ne vient pas de froideur ni de lâcheté, comme l'on s'imagine, & comme cela peut arriver aux ames qui ne font pas dans cette voie, mais qu'elle vient d'*ardeur*.

L'amour deffeche peu à peu tout ce qu'il y avoit d'onctueux dans l'ame, & cette chaleur de l'amour divin confume peu à peu par fon ardeur & forte & dévorante l'amour particulier de la créature borné & limité, qui fe foutenoit d'une petite moëlle & fubftance : mais en même tems ce feu divin demeure en l'ame encore plus fortement lorfqu'il a tout deffêché & qu'il a confumé tout ce qu'il y a d'impur. Il en eft comme du bois lorfqu'on le met au feu ; le feu le deffeche d'abord & en fait fortir tout ce qu'il y a d'humide, afin de le confumer après tout d'un coup : c'eft ainfi que ce feu divin vient combattre tout l'amour qu'il y a dans l'ame : il le deffeche ; mais comme à mefure que le feu deffeche le bois, y combattant la qualité humide qui lui eft con-

traire, il en fait ſortir au dehors une certaine bave ou écume, qui eſt très-dégoutante ; de même lorſque le feu divin vient dans l'ame, avant que de pouvoir la conſumer il en fait ſortir au dehors l'impureté qui étoit dans ſa ſubſtance, & toute la malignité qui étoit dans ſon fond : c'eſt ce qui rend cette créature ſi ſale en apparence ; mais lorſque la ſaleté eſt ſortie, & que le bois en eſt deſſéché, alors ce bois devient combuſtible & ſe change en feu, prenant la qualité du feu à meſure qu'il perd la ſienne. Il faut cependant remarquer, que le bois ne devient pas d'abord feu ; mais à meſure que le feu s'en empare, il perd ſa qualité naturelle, le feu ſurmontant toujours, & le bois cédant au feu, juſqu'à ce qu'enfin le bois ceſſe d'être bois pour devenir feu.

Or comme le bois, lorſque le feu commence à l'échauffer, paroit plus humide que lorſqu'on le mettoit au feu, & que cela ne ſe fait pas par le froid, mais par le chaud, de même lorſque le feu de l'amour pur prend par le dedans, tout le froid & toute la ſaleté paroît bien au dehors ; mais c'eſt toujours par la chaleur, & non par la froideur : de ſorte que les ames qui ſont ici, & qui ſe tourmentent ſi fort en ſe croyant tiedes ſont bien trompées. Elles diſent que (a) Dieu *vomit les tiedes* ; & cela eſt très-véritable pour les perſonnes qui le ſont en effet ; mais pour celles-ci, plus elles paroiſſent tiedes & froides par dehors, plus elles ſont brûlées au dedans, Dieu vomiſſant, lorſqu'il vient dans elles, tout ce qu'il y a en elles de tiede ; car en effet, cette opération eſt comme ſi Dieu vomiſſoit & rejettoit ſur le dehors l'impureté du dedans : de ſorte que les ames qui ſont en cet état & qui croient pour cela avoir

(a) Apoc. 3. v. 16.

de nouvelles impuretés, ſe trompent aſſurément : ce ſont les mêmes d'auparavant qui ſont maintenant pouſſées au dehors. Une perſonne qui n'auroit jamais vu ce que le feu fait ſur le bois, croiroit, ayant vu auparavant le bois ſans nulle ſaleté, que ce ſeroit une nouvelle ordure qu'on auroit apportée. Voilà ce qui trompe les perſonnes intérieures ; elles ſe croient alors plus promptes, plus orgueilleuſes, plus impures qu'elles n'étoient auparavant ; & cela leur donne beaucoup de peine ; elles étoient pourtant tout cela, mais elles ne le ſavoient pas.

Et c'eſt alors que ſelon l'expreſſion de Job, *leur harpe eſt tournée en deuil.* Tout ce qu'elles avoient de force propre venant à défaillir peu à peu, cette joie & cette facilité qu'elles avoient ſe tournent en douleur : &, pour continuer la comparaiſon, comme ce bois avant que de venir feu perdant ſon humidité, ſe noircit & paroît ſe détruire, ſe fondre & ſe *changer* en larmes ou *en deuil, pour ainſi* dire ; ainſi cette ame n'a plus qu'afflictions pour pleurer ſon déſaſtre apparent, qui eſt cependant ſon bonheur. Le bois ſemble pleurer ſa perte & ſa deſtruction, ſe ſalir & ſe gâter, & néanmoins c'eſt ſon bonheur : puiſque la fin du bois eſt d'être brûlé, & qu'à meſure qu'il ſe détruit & ſe conſume, perdant ſa qualité de bois, il en contracte une bien plus parfaite, qui eſt d'être feu ; & qu'en perdant ſon être groſſier & matériel, il devient tout ſpirituel & céleſte. Ceci exprime très-bien tout ce qui ſe paſſe dans l'ame de cet état.

CHAPITRE XXXI.

v. 1. *J'ai fait un accord avec mes yeux pour ne penser pas seulement à une vierge*, &c. (Je n'ai pas mis le reste du Chapitre, qui sont 40 Versets, parce qu'ils signifient tous la même chose.)

TOUTE la faute que Job a faite en toutes ses paroles est en ce dernier Chapitre : car tout le reste est une expression si belle des états intérieurs, qu'il ne faut que le lire pour voir que l'expérience qu'il en a fait, l'obligeoit à parler de la sorte. Mais dans ce dernier chapitre il voulut se persuader qu'il n'avoit point en lui tous les maux qu'il souffroit, & qu'il n'y avoit point donné de lieu ; & pour le prouver, il fait un détail de tout le bien qu'il avoit fait.

Quoique ce fût une faute en Job, qui mérita d'être reprise de Dieu, elle ne laisse pas de nous être fort utile : car il est certain que presque toutes les ames intérieures font cette faute. Elles s'amusent à penser à ce qu'elles ont été, aux vertus qu'elles ont autrefois pratiquées, & qui sont si opposées à tout ce qu'elles souffrent, que cela leur fait souvent croire qu'il n'y avoit en elles aucun de ces défauts, & que ce ne sont que des miseres qui leur sont venues de surcroit. Mais assurément elles avoient tout cela en principe & en propriété, bien qu'elles ne le vissent pas ; de sorte que Dieu ne fait que pousser au dehors ce qui est au dedans. Il les barbouille par dehors de ce qu'elles ont de sale par dedans, & elles s'en plaignent comme de nouvelles miseres que Dieu leur envoie. Cela n'est point pourtant. Dieu ne

fait que retirer ce qu'il avoit mis de bon dans nous pour en corriger notre malignité & pour la couvrir : ôtant donc ce qui est sien, il ne reste plus que notre corruption naturelle, & l'on crie que ce sont de nouvelles miseres ! Elles y étoient toutes ; mais elles étoient cachées, & Dieu empêchoit que l'on ne sentit leur malignité. Il a tout ôté ; & alors nous sentons ce que nous sommes véritablement. C'est une chose horrible à voir qu'une ame dénuée de tous biens & dans sa malignité naturelle : elle est pire mille fois que le Diable. Ste. Cathérine de Gènes dit, (a) qu'elle vit une fois son ame nue de tous biens, & qu'elle en eut tant d'horreur, que si Dieu ne l'eût soutenue par miracle, & ne lui eût ôté cette vue, elle en seroit morte d'effroi. N'avons-nous pas bien dequoi nous glorifier ; & pouvons-nous le faire sans dérober à Dieu ? Dieu nous laissant le nôtre ne nous fait point de tort. Glorifions-nous donc de ce que nous sommes, & non de ce qui est à Dieu.

CHAPITRE XXXIII.

v. 19. *Dieu châtie l'homme par la douleur qu'il souffre dans son lit ; & il fait sécher tous ses os.*

v. 20. *Dans l'état où il est, il a le pain en horreur, & la nourriture qu'il trouvoit auparavant délicieuse, devient l'aversion de son ame.*

v. 28. *Enfin Dieu a délivré son ame, afin qu'elle ne se perdit, mais qu'en vivant elle vit la lumiere.*

v. 29. *Dieu fait toutes ces choses trois fois en chacun des hommes,*

(a) En ses Dialogues Livr. I. Ch. XII. & en sa Vie Ch. XXIV. & XXVII.

v. 30. *Pour rappeller leurs ames de la corruption, & pour les éclairer de la lumiere des vivans.*

DANS ce peu de paroles il est fait un détail de certaines choses qui se passent dans la vie intérieure, lesquelles n'avoient point été expliquées dans toutes les paroles de Job. Premierement *Dieu reprend l'homme par* de certaines *douleurs* intérieures très-violentes, lorsqu'il est *dans le repos* de la contemplation. Ce sont des pressures que l'on ne peut expliquer; des langueurs, des peines intérieures dévorantes, qui semblent *dessécher les os:* ce sont là des peines, & non des affoiblissemens; ou si c'en sont, ils sont en même tems bien forts. Ces sortes de peines appartiennent à la vie illuminative. De plus, l'homme vient de là *dans un état où* tout *ce qui nourrissoit* son ame lui est à dégoût: il en a même *horreur*; & il ne peut alors entendre la parole de Dieu, ni lire, ni rien faire; & souvent il a des peines étranges de s'approcher de la sainte Communion, Dieu purifiant par ce dégoût apparent l'avidité qu'il avoit eue en ces choses; ce qui est absolument nécessaire: plus on a eu ci-devant d'ardeur & de désir pour cette divine viande, plus on en a maintenant de dégoût: cela afflige l'ame extrêmement; car on a horreur de l'horreur qu'on en a; & cependant on ne peut point faire autrement. C'est là l'antidote de l'amour-propre, & de la propriété avec laquelle on avoit fait toutes les choses saintes.

Enfin Dieu délivre l'ame de ces états, *afin que* l'état d'impiété sensible où elle se trouve ne la fasse pas *perdre;* mais qu'en *revivant* en lui *elle* revoie de nouveau *la lumiere.*

Dieu fait passer les ames sur lesquelles il a de

grands desseins *trois fois* dans ces états: la premiere est, dans la voie passive de lumieres, lorsqu'il veut faire entrer l'ame dans le mystique & dans la foi nue: ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait déja eu quantité d'alternatives durant toute la voie passive, tantôt de facilité, tantôt de dégoût. Et elle éprouve un état pareil, lorsqu'elle sort de la voie illuminative & affective, où elle pouvoit encore agir avec ses puissances, quoique d'une maniere fort simple. C'est là la premiere purification, qui sert à faire passer l'ame de la voie illuminative dans la voie passive d'amour seul.

Ici l'ame entre dans l'union avec son Dieu d'une maniere plus pure & plus profonde par une touche de la volonté, qui est très-délicieuse: & c'est là que l'oraison continuelle lui est infuse, qu'elle ne peut plus ni prier ni faire d'actes, ni dire une parole par elle-même: Dieu lui fait faire ces choses lorsqu'il lui plait: mais elle se trouve absorbée dans un fond ténébreux, qu'elle goûte bien. Ici les visions & les extases finissent pour donner lieu à cette opération profonde & centrale, qui est plus dans la volonté que dans nul endroit. Jusqu'à présent l'entendement avoit été illustré de lumieres admirables: ce n'étoit que feux, qui sembloient pousser au-dehors & faire des incendies: mais tout cela cesse par cette nouvelle purification, qui est autant longue & rude qu'il plait à Dieu & que l'ame est fidele à se laisser dépouiller, obscurcir, & arracher toutes ces lumieres distinctes, ces ardeurs si grandes & cette vie toute céleste, qu'il faut tout perdre, quoique cela soit bien rude, pour venir à une vie comme toute animale en apparence, & toute nouvelle effectivement, dans laquelle l'ame après

la premiere purification & la mort des puissances en choses distinctes, est mise peu-à-peu. Cette vie nouvelle est un certain état tout passif, sans lumieres distinctes ni apperçues de l'ame, qui cependant y sent un principe vivifiant qui la meut, l'agit, & qui lui fait goûter des délices bien plus profondes & bien plus pures que tout ce qu'elle avoit goûté dans sa voie de lumieres. Elle se sent ici unie, liée & collée à son Dieu intimément, d'une maniere autant forte que profonde, sans nulle vue, distinction ni connoissance, sans rien qui soit: elle est unie, & c'est tout: elle goûte cette union, qui fait toute sa vie, & qui la dégoûte de toute action extérieure pour sainte qu'elle puisse être. Alors elle ne voudroit faire autre chose, comme Madeleine, que d'aimer & demeurer en silence & en repos. Mais, amante fortunée, que faites-vous là? Je n'en fais rien, sinon que je goûte un repos; & que plus je le goûte, plus il augmente: je ne sais ce que c'est, sinon que tout est paix & repos. Ceux qui en sont là, croyent que tout est fait: & ils le croyent d'autant plus, qu'ils ont passé par la premiere mort & par la perte de toutes leurs lumieres & de toutes leurs actions les plus saintes & les plus vertueuses.

Il faut savoir, que, & dans l'état de lumieres, & dans l'état passif ou unitif, il y a, comme dans tous les autres états, des alternatives de lumieres & de ténèbres, de facilité & d'impuissance, jusqu'à-ce que l'ame vienne à l'entiere purification qui est propre à chaque état: car il y en a plusieurs. La premiere purification, ou le premier purgatoire est celui qui fait passer l'ame de la vie illuminative à l'unitive: ensuite il faut passer un autre purgatoire encore bien plus purifiant, plus étendu & plus étrange que le premier pour venir de cet état unitif & de passiveté de foi nue. Ici il n'y a plus rien de tout cet amour perceptible: tout est ôté, & l'ame y est dans un état très-simple & très-nud, sans autre soutien que la foi la plus dénuée. Ce soutien qui étoit dans le fonds de la volonté, est perdu; & il reste un certain repos plus large & plus étendu, mais qui ne se goûte plus comme repos; c'est plutôt, ce semble, insensibilité & dureté que repos. Cependant, quoique ce repos ne soit pas si sensible, il est bien plus ferme, plus fixe, plus immobile, moins variable & moins changeant: & comme il ne dépend d'aucun moyen (tous ayant été outrepassés,) cela fait qu'il en est plus exemt de l'altération. Cet état est fort: & comme il est en quelques ames que Dieu veut bien avancer dans une nudité étrange, il ne leur laisse nul soutien quel qu'il soit. Cet état de foi nue amene peu-à-peu la mort & la perte totale, non seulement des puissances, mais même du fond; il fait le purgatoire véritable, & en quelques-uns, presque en tous, la pourriture la plus profonde. L'état d'abjection opére cette seconde purification, & peu d'ames la passent.

La troisieme purification est celle qui tire l'ame de l'état de foi nue & mystique pour la faire passer en Dieu seul; ce qui est un total anéantissement; non physique, ce qui ne peut jamais être; mais mystique & même moral. C'est la purification la moins douloureuse, quoique la plus forte, l'ame étant morte à toute vie, & ayant déjà fait deux especes de résurrections; l'une dans le pur passif, l'autre dans le pur mystique, où elle est déjà dans une grande immobilité. Etant ainsi anéantie entierement par ce dernier

purgatoire, remiſe dans l'état de ſon néant, & propre à être créée de nouveau, (comme il eſt dit (a) quelque part, vous enverrez votre Eſprit, & ils ſeront créés de nouveau,) elle reçoit une nouvelle vie en Dieu ſeul, où elle vit pour ne plus mourir à moins d'une infidélité la plus noire & d'un orgueil de Lucifer.

Voilà les trois purgatoires par où il faut paſſer, & l'Ecriture dit, que *Dieu fait ces trois* purifications *afin de rappeller les ames de la corruption*; & les retirer de l'infection d'Adam; & qu'*il les illumine de cette lumiere* qui les doit rendre *vivans* en Dieu pour toute l'éternité.

CHAPITRE XXXVIII.

v. 1. *Alors le Seigneur parla à Job du milieu d'un tourbillon : & il dit :*

v. 2. *Qui eſt celui qui parle ſans ſcience?*

v. 4. *Où étiez-vous quand je mettois les fondemens de la terre? Dites-le moi, ſi vous avez de l'intelligence?*

POUR achever une créature que Dieu veut conſumer dans le dernier anéantiſſement, ce feroit trop peu que d'avoir toutes les miſeres dont il a été parlé, & d'être abandonnée de toutes les créatures, ſi Dieu ne ſe mettoit lui-même contre elle. Dieu arme les démons; après cela il l'arme elle-même; il arme encore toutes les créatures ſans en laiſſer une ſeule; & puis il s'arme enfin lui-même. Mais ô Dieu : contre qui vous armez-vous? Contre un peu de pouſſiere! Eh, qui pourra ſoutenir ce poids!

Dieu fait voir à l'ame toutes ſes mépriſes, ſes

(a) Pſ. 103. v. 30.

égaremens & ſes erreurs, qu'elle prenoit pour des vérités : & quoique quelques-unes des connoiſſances qu'elle avoit, fuſſent de Dieu, & fuſſent très-pures & très-ſublimes, Dieu lui fait encore connoître qu'elle eſt entierement ignorante, & que tout ce qu'elle fait n'eſt rien. O Dieu c'eſt ce qui fait dans la ſuite toute ſa joie, de voir que vous ſoiez ſi incompréhenſible; & qu'après lui avoir donné de ſi grandes lumieres, & découvert vos ſecrets, vous lui faſſiez encore voir qu'elle ne fait rien, & qu'elle ignore tout. (a) *O profondeur des richeſſes de la ſcience de Dieu*, s'écrioit le grand Apôtre, après que Dieu ſe fut découvert à lui, pénétré qu'il étoit des abimes infiniment infinis qui n'étoient pas découverts. *Où étiez-vous* Job, dit Dieu, *lorſque je mettois les fondemens de la terre*? Vous avez bien parlé depuis la création de l'homme juſqu'à ſon anéantiſſement; mais qu'eſt-ce que tout le reſte? Vous n'en ſavez rien. Qui ſont les fondemens (*) de la terre? C'eſt le ſeul pouvoir divin.

v. 7. *Quand les étoiles du matin me louoient toutes enſemble, & que tous les enfans de Dieu étoient tranſportés de joie.*

Les *étoiles du matin* ne ſont autres que les Anges, qui dans leur néant même *louoient Dieu*; & les ſaints ſont les *enfans de Dieu*, qui ſont *tranſportés de joie* par une gloire anticipée, & par la connoiſſance du pouvoir divin & de ſon incompréhenſibilité. Ce qui nous fait voir que Dieu fait tirer ſa louange en tout & par-tout, même dans le néant. Dès le commencement il étoit loué

(a) Rom. 11. v. 33. (*) *A ſavoir* de la nouvelle terre. *Voyez ſur ce ſujet l'Explication de l'Auteur ſur le Ch. 21. v. 1. de l'Apocalypſe.*

par tous les Saints qui doivent le louer éternellement, connoiſſant & voyant leurs louanges, ſe glorifiant lui-même par avance de la gloire qu'il devoit prendre en eux.

v. 13. *Tenez vous en votre main les extrêmités de la terre, & en avez-vous ſécoué & rejetté les méchans ?*

v. 14. *La figure empreinte ſe rétablira comme l'argile, & elle demeurera comme le vêtement.*

Dieu déclare à Job ſon ignorance, ſa foibleſſe, & celle de toutes les créatures : que s'il ne peut comprendre le cours ordinaire de la nature, & les choſes palpables & ſenſibles, comment concevoir les ſentiers cachés de l'Eſprit divin? C'eſt la plus forte de toutes les mépriſes, que de croire pénétrer la conduite cachée de Dieu ſur les ames. Il y en a une générale, il eſt vrai : mais il y en a une particuliere & ſpéciale qui ne peut être découverte que par une révélation ſinguliere. Tout dépend non de la ſcience, mais de la connoiſſance particuliere que Dieu donne de la route cachée pour un chacun.

Dieu fait auſſi connoitre dans ce verſet l'économie de ſa conduite pour anéantir une ame : le ſigne qu'il en donne eſt, que *la figure* de l'homme *imprimée ſur l'argile* ou *la boue* de ſa nature *ſe rétablira* dans ſa premiere innocence ; & alors l'homme *demeurera* ſans que rien le faſſe plus déchoir ni diſparoître ; étant dépouillé du vieil homme & *revêtu* du nouveau.

v. 15. *La lumiere des impies leur ſera ôtée, & leur bras puiſſant ſera briſé.*

La lumiere eſt ôtée à ceux qui ne ſont pas *fideles* à ſe laiſſer conduire à leur Dieu ; & *le bras*

de ceux qui s'appuyoient ſur eux-mêmes *ſera briſé.*

v. 16. *Etes-vous entré juſqu'au fond de la mer, & avez-vous marché dans les extrêmités de l'abime?*

Dieu demande à Job, s'il *eſt entré au fond de la mer* de ſon immenſité, enſorte qu'il puiſſe en découvrir la profondeur. Toutes les ames perdues en Dieu approfondiſſent cet état plus ou moins, ſelon le deſſein de Dieu ſur elles ; & celles qu'il abime le plus avant dans le divin Océan ſont les créatures les plus choiſies. Nul ne l'a approfondi que Jéſus-Chriſt, qui comme Verbe a épuiſé & approfondi toutes les grandeurs de ſon Pere. Toutes les autres créatures, quelques ſaintes qu'elles ſoient, n'en approfondiſſent que très-peu, quoiqu'elles en approfondiſſent preſque infiniment ; parce que cet *abime* eſt ſi infiniment infini, que quelque profondeur qu'un ſaint puiſſe avoir en Dieu, il ſe trouve, par rapport à ce qui reſte de profondeur, qu'il n'eſt qu'en ſuperficie, ſi on peut ſe ſervir d'un mot ſi impropre.

v. 17. *Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes ; les avez-vous vues ces portes noires & ténébreuſes?*

Par *les portes de la mort* Dieu parle de toutes les voies qui conduiſent à la mort, qui ſont ſi différentes, quoi qu'elles opérent toutes un même effet ; & tous les endroits *ténébreux* & étranges par où paſſent les ames, ſont ſi inconnus, que quelque expérience que l'on puiſſe avoir, on demeure toujours court, & il faut avouer qu'il y a quantité de choſes que l'on n'entend pas.

v. 19. *Dites-moi où habite la lumiere, & quel eſt le lieu des ténèbres ?*

v. 20. *Afin que vous conduisiez un chacun à ses bornes, & que vous compreniez les sentiers de leur demeure.*

Dieu demande à Job, s'il sait *où habite la lumiere:* parce que nous sommes si aveugles, que nous prenons la lumiere pour les ténèbres, & les ténèbres pour la lumiere. La véritable lumiere est celle que S. Jean dit (*a*) être *vie & lumiere:* c'est en Dieu que cette lumiere habite, & qu'elle se répand dans les ames : cette lumiere luit dans *les ténèbres*, quoique les ténèbres ne la comprennent point; mais elle illumine tout homme venant dans ce monde nouveau. Cette lumiere est donc aussi *le lieu des ténèbres* (puisqu'elle y luit.) Mais nous sommes si ignorans, que nous ne connoissons pas ces choses; ni que les ténèbres véritables consistent à faire notre propre volonté, & que la véritable lumiere est dans la volonté de Dieu. Connoitre cette divine volonté & la suivre sans résistance, c'est être dans la lumiere divine; & cette lumiere nous met en état de *conduire* les ames *jusqu'au terme* que Dieu leur a destiné : on doit la posséder pour *découvrir les sentiers* qui sont dans leur intérieur, & les conduites de Dieu sur elles : ce qui ne sera point en nous, que la vraie lumiere, Jésus-Christ, n'y soit levée, & qu'elle ne commence à y croitre.

v. 22. *Etes-vous entré dans les trésors de la neige; ou avez-vous vû les trésors de la grêle,*

v. 23. *Que j'ai préparés pour le tems de l'ennemi, & pour le jour de la guerre & du combat?*

Ces *trésors* sont renfermés *pour le tems* destiné :

(*a*) Jean 1. v. 4, 5. 9.

car lorsque l'ame est en ferveur & en amour, *la neige* paroît toute fondue, & il semble qu'il ne doive plus y avoir de *grêle* ni d'orage : mais Dieu les *réserve pour le tems de l'ennemi.* O Dieu! il semble que c'est le tems où vous les devriez plutôt serrer. L'ame n'est-elle pas assez accablée de ses ennemis, sans que vous l'accabliez encore par vos coups de grêle & par la froideur sensible que vous faites paroitre? Mais c'est en Dieu une bonté d'en user de la sorte. *La neige*, quoiqu'elle paroisse froide, ne laisse pas d'être chaude, & elle conserve les bleds contre la gelée : de même cette *neige* qui couvre la surface de notre ame, quoiqu'elle paroisse froide, est pourtant chaude, & elle conserve par sa chaleur, la semence jettée en terre. Elle est aussi *réservée pour le jour de la guerre;* & Dieu, en faisant semblant de nous frapper, frappe aussi nos ennemis, & leur ôte leurs forces.

v. 25. *Qui a donné cours aux pluies impétueuses, & un passage à la voix éclatante du tonnerre,*

v. 26. *Pour faire pleuvoir sur la terre, au désert où il n'y a personne, là où aucun homme mortel ne demeure:*

v. 27. *Pour remplir le lieu désert & désolé, & pour y produire les herbes vertes?*

Dieu demande à Job, s'il connoit bien comme c'est lui seul qui *donne le cours à la pluie impétueuse*, qui, lorsque Dieu vient lui-même en l'ame, est comme un déluge de toutes les graces, & non pas une petite pluie, telle qu'il en est dans l'ame où il n'envoie que ses dons. C'est alors aussi qu'avec *la voix de son tonnerre* il tire l'ame de la mort & du tombeau, pour la faire revivre d'une nouvelle vie.

Cette pluie abondante & immenſe ne *tombe* que *ſur la terre déſerte*, où tout ce qui étoit d'Adam eſt évacué; ſur cette terre de mort & de ſépulcre, *où il ne ſe trouve plus d'homme mortel*, parce que c'eſt là la derniere mort, & que l'homme qui y eſt, eſt reſſuſcité pour ne plus mourir: il n'y a plus là de propriété, plus de ce levain de mort & de la corruption d'Adam: tout en étant ôté, il ne s'y trouve plus rien de mortel, mais une entiere & pleine innocence: c'eſt *pour remplir le lieu déſert & déſolé*, que Dieu fait tomber cette pluie immenſe & abondante; parce que Dieu n'en a évacué ce qui étoit d'Adam, que pour le remplir de lui-même: il convertit ſes déſolations en joie, ſa mort en vie, & ſa ſtérilité en *verdeur* de fécondité.

v. 41. *Qui eſt-ce qui prépare au corbeau ſa nourriture, lorſque ſes petits courant çà & là, crient à Dieu, parce qu'ils n'ont rien à manger?*

C'eſt Dieu lui-même qui remplit les beſoins du pécheur, figuré par *le corbeau*, lorſqu'ennuyé de ſon crime, & ne trouvant rien ſur la terre qui le puiſſe ſatisfaire, ſes puiſſances & ſes ſens comme autant *de petits vagabonds & égarés, crient à Dieu; parce qu'ils ne trouvent pas* dans les plaiſirs dequoi ſe contenter ni ſe *remplir*. O c'eſt alors que Dieu leur *prépare* lui-même *une* autre *nourriture:* car en quelque tems que le pécheur crie au Seigneur avec deſſein de ſe convertir, il en eſt écouté & exaucé.

CHAPITRE XXXIX.

v. 6. *Je lui ai donné une maiſon au déſert, & une demeure dans les ſalines.*

AVOIR ſa *demeure dans les ſalines*, c'eſt habiter dans la ſageſſe & avec la ſageſſe, Jéſus-Chriſt; & être caché avec lui en Dieu ſeul, qui eſt *la maiſon du déſert*, ou l'ame, marquée par cet animal ſolitaire dont il fait ici mention, ſe trouve toute ſeule avec Dieu ſeul.

v. 7. *Il mépriſe la multitude des villes, il n'entend plus le cri de l'exacteur.*

L'ame arrivée en Dieu *mépriſe la multitude des villes*, car tout le bruit & le murmure des créatures ne peut plus l'incommoder ni lui faire peine: rien n'eſt capable de troubler ſon repos, ni de la divertir de ſon union continuelle. Elle *n'entend plus les cris de l'exacteur*, qui ſont les reproches de la conſcience: la malignité étant ôtée, la conſcience eſt appaiſée, & ne reproche plus rien.

v. 8. *Il regarde de tous côtés les montagnes où il trouvera ſes pâturages, & il cherche tous les herbages verds.*

C'eſt alors que comme un oiſeau à qui les ailes ſont venues, cette ame vole dans le ſein de Dieu, *contemplant les endroits* les plus *élevés*, & ce que Dieu lui donne de plus grand dans les délices ineffables dont il la nourrit. Là elle court, *cherchant* ſans peine & ſans crainte *les endroits verds* qui lui ſont préparés par le divin paſteur, qui la conduit en Dieu, où elle trouve les *pâturages* fertiles & toujours féconds.

v. 27. *L'aigle s'élevera-t-elle à votre commandement, & mettra-t-elle ſon nid dans les lieux élevés?*

v. 28. *Elle demeure entre les pierres, & fait ſon nid dans les roches rompues & dans les rochers inacceſſibles.*

Cette *aigle* eſt l'ame qui *du* ſeul *commandement* du Tout-puiſſant, *s'éleve* comme d'un ſépulcre pour ſe perdre dans le ſein de ſon Dieu. Elle *met ſon nid dans les lieux élevés*, mettant ſon repos en Dieu même : elle *demeure entre les pierres* dans l'inſenſibilité & l'immobilité divine ; elle a *fait ſon nid* ou ſa demeure permanente *dans les roches rompues* de ſon propre débris, lorſqu'elle a été détruite ; & elle loge à préſent dans *les rochers inacceſſibles*, dans la fermeté & l'immobilité parfaite en Dieu ſeul, qui eſt un rocher inacceſſible à ceux qu'il n'y introduit pas lui-même.

v. 29. *Elle contemple de là ſa proie, & ſes yeux regardent de loin.*

v. 30. *Ses petits ſucent le ſang ; & en quelque lieu que paroît un corps mort, elle y eſt préſente.*

Il eſt parlé là, comme l'ame ſans ſortir de Dieu, va dans l'état apoſtolique. Elle voit & *contemple de là ſa proie*, c'eſt-à-dire, elle connoît là les ames que Dieu lui veut donner, & elles lui ſont données : & lorſqu'elle voit là quelques-uns de ſes *petits*, de ſes nourriſſons, s'amuſer après les créatures, qui comme *des corps morts* les infecteroient de leur corruption, elle le connoît, & *ſe trouve préſente* pour leur donner ſecours ; de ſorte que ces ames encore imparfaites & foibles ſe trouvent ſécourues ſans le ſavoir, & d'une maniere qui leur paroît miraculeuſe.

v. 31. *Le Seigneur parla de nouveau à Job, & lui dit :*

v. 32. *Celui qui diſpute contre Dieu garde-t-il facilement le ſilence ? Certainement quiconque reprend Dieu, doit lui répondre.*

Ce paſſage eſt admirable pour nous faire voir

qu'il n'y a que l'ame ſoumiſe à tous les vouloirs divins, l'ame qui ne lui réſiſte point, & ne raiſonne point de ſa conduite, ce qui eſt comme *diſputer avec Dieu*, qui ſoit en état de goûter le repos de ſa préſence & de *ſe taire* devant lui. Celui qui eſt toujours ſoumis à Dieu, eſt toujours *en ſilence* devant Dieu : & comme il ne deſire rien pour ſoi, mais qu'il eſt entierement content de tout ce que Dieu fait de lui & de ce qu'il ordonne pour lui, il n'a aucune demande à lui faire, ni rien à lui repréſenter. Il ne peut qu'aimer, ſe ſoumettre & ſe taire. Si l'on examine toutes choſes, l'on verra que les ames parfaitement paſſives, & qui ſavent garder un ſilence profond dans l'oraiſon, ſont des ames parfaitement réſignées & abandonnées.

Ces autres mots, *Ceux qui reprennent Dieu, doivent lui répondre*, ſont très-expreſſifs. Cela veut dire, que ceux qui raiſonnent ſur la conduite de Dieu, & qui ne ſont pas parfaitement ſoumis, doivent *répondre à Dieu* de leur conduite, & ſubir d'être interrogés, ainſi qu'Adam rebelle : mais ceux qui ſont toujours réſignés n'ont rien à répondre ; leur ſilence leur tient auprès de Dieu lieu de toutes choſes.

v. 33. *Job répondit au Seigneur :*

v. 34. *Puiſque j'ai parlé avec trop de légéreté, comment pourrai-je répondre ? Je n'ai qu'à mettre ma main ſur ma bouche.*

v. 35. *J'ai dit une choſe que je voudrois n'avoir point dite, & une autre encore : je n'y ajouterai rien davantage.*

Job confeſſe naïvement par ces paroles que toute ſa faute eſt d'avoir parlé. On raiſonne ſur la conduite que Dieu tient ſur nous ; & par ce

raiſonnement on ſe tire de la paix & du ſilence, on ſe met dans la peine; & comme un raiſonnement en attire un autre, on s'entortille dans cette peine, & on aigrit ſa douleur. Le remede à tant de maux eſt le ſilence de la raiſon & celui de la volonté : ce premier fait que n'examinant rien nous ſommes toujours tranquilles; & ce ſecond nous met dans une ſoumiſſion parfaite.

CHAPITRE XL.

v. 1. *Le Seigneur parlant à Job du milieu d'un tourbillon, lui dit :*

v. 5. *Revêtez-vous d'éclat & de beauté; montez ſur un trône ſublime; ſoyez plein de gloire & parez-vous de vêtemens les plus magnifiques.*

DIEU nous inſtruit par là de l'impuiſſance où nous ſommes de reprendre ce que nous avons quitté, & de rentrer dans l'état dont nous ſommes déchus, non plus que de nous rendre nous-mêmes la liberté & la vie, nous tirant de la boue de notre corruption, pour reprendre une nouvelle vie pleine de l'immortalité. Si aucun de ces états ne dépend de nous, demeurons donc paiſibles & en ſilence dans notre miſere, juſqu'à-ce que le Seigneur nous en retire, ſans croire pouvoir reprendre ni notre premiere *beauté*, ni nos anciens *ornemens*; ce qui figure très-bien la pratique des vertus.

v. 8. *Cachez les orgueilleux dans la pouſſiere, & enſeveliſſez leur viſage dans la foſſe.*

v. 9. *Et alors je confeſſerai que votre droite vous peut ſauver.*

Dieu dit à Job, que s'il a le pouvoir de *faire tomber les orgueilleux* dans l'anéantiſſement, & *d'enſevelir leur viſage*, qui eſt le ſiege de leur arrogance, *dans la foſſe* de l'humiliation, lorſque je vous aurai vu faire ces choſes, dit Dieu, je croirai que vous pourrez *vous ſauver* vous-même, & vous tirer de l'état où vous êtes. L'inſulte que Dieu fait à Job eſt trop juſte. Souvent nous croyons, comme lui, pouvoir pour quelques momens nous tirer de ces états terribles : mais Dieu ſe rit de nos petits eſſais, qui ne ſont que des occaſions de faire voir notre foibleſſe, comme on voit celle d'un enfant lorſqu'il tente en vain de porter une machine que des chevaux ne pourroient traîner : il fait quelques petits efforts que ſon ignorance lui fait faire, après quoi il abandonne tout, voyant bien qu'il ſe peine inutilement.

v. 10. *Conſidérez Béhémot, que j'ai créé avec vous : il mangera le foin comme un bœuf.*

Ce *Béhémot* eſt l'amour-propre, *que Dieu créa* à la vérité *avec nous*, mais dans un tel ordre, qu'il ne nous ſervoit que pour nous faire tendre à notre fin avec plus de force. Cependant par le péché d'Adam, il a été réduit à *manger le foin comme le bœuf*, & à ſe repaître des choſes baſſes & terreſtres, tirant l'ame de ſa fin, loin de l'y porter. C'eſt le plus grand & le plus dangereux de tous nos ennemis; & depuis le péché, autant qu'il nous étoit premierement utile, autant eſt-il enſuite devenu dangereux. Comme c'étoit ce qu'il y avoit en nous de plus fort avant le péché pour nous porter à notre derniere fin, c'eſt auſſi ce qu'il y a de plus fort après le péché pour nous détourner de notre derniere fin.

v. 11. *Sa force eſt dans ſes reins, & ſa vertu eſt dans le nombril de ſon ventre.*

Sa force eſt dans ſa cupidité, *& ſa vertu* dans l'appropriation qu'il ſe fait de tout; de ſorte que rien ne lui échappe. Par *les reins* & *le ventre* eſt ſignifié l'intérieur & l'extérieur : tout ſert à le fortifier : & tant qu'il ſubſiſte, rien ne peut lui échapper : il ſe nourrit de toutes choſes.

v. 13. *Ses os ſont comme des tuyaux d'airain, & ſes cartilages comme des barres de fer.*

De même que *l'airain* réſonne & fait du bruit, de même auſſi l'amour-propre fait retentir par tout le bien qu'il fait : il ne ſert qu'à établir ſa réputation, il fait ſonner par tout la trompette de ſes œuvres, il ſe fait admirer par l'eſprit qu'il a de faire paroître au-dehors tout ce qu'il fait; & *ſa force* eſt extraordinaire; & comme il eſt plein de propriété, il ne plie point ni par petiteſſe ni par obéiſſance.

v. 14. *Il eſt le commencement des voies de Dieu : celui qui l'a fait appliquera ſon épée.*

Toutes les perſonnes qui *commencent* à ſe donner à *Dieu*, commencent par là ; & c'eſt cet amour-propre qui les fait agir, quoiqu'ils ne le connoiſſent pas, prenant pour un amour de Dieu très-pur ce qui en eſt fort éloigné : c'eſt ce qui fait *approcher l'épée* de Dieu, afin de venir détruire au plus vite celui dont la puiſſance eſt invincible à tout autre qu'à Dieu.

v. 15. *Les montagnes lui produiſent des herbes ; toutes les bêtes du champ ſe joueront là.*

Les lieux les plus élevés, même dans les choſes ſpirituelles, lui *ſervent de pâture* : les choſes mêmes les plus baſſes, & qui devroient l'humilier, le repaiſſent : rien ne lui échappe, il dévore tout.

v. 16. *Il dort ſous l'ombre dans le ſecret du roſeau & dans des lieux humides.*

v. 17. *Les ombres couvrent ſon ombre ; les ſaules du torrent l'environnent.*

Il dort ſous l'ombre dans une profonde tranquillité, dans les extaſes, les changemens, les raviſſemens : c'eſt là où il trouve ſon repos, auſſi bien que dans les *larmes* qui ſortent, ce ſemble, d'un braſier tout d'amour & de douleur. On ne ſauroit être devant Dieu, ni recevoir ſes careſſes amoureuſes, ſans verſer des torrens de larmes par le déſir de l'aimer & à cauſe de l'impuiſſance où l'on eſt de pouvoir aimer autant qu'on le déſire.

Les ombres mêmes, les nuages, certaines obſcurités, *défendent ſon ombre*, & ſervent, pour ainſi dire, de couverture à ſa couverture : *les ſaules du torrent l'environnent* encore, & lui ſervent d'ombre ; mais auſſi lui ſervent-elles d'appui & de ſoutien ; & c'eſt à quoi ſe tiennent, pour s'empêcher de périr, ceux que le *torrent* de l'abandon voudroit emporter par ſa rapidité dans l'océan divin.

v. 18. *Il abſorbera le fleuve & il croira que c'eſt peu encore, il ſe promet même que le Jourdain viendra couler dans ſa gueule.*

Il abſorbe dans ſon vaſte ſein *les fleuves* & les torrens des délices ſpirituelles : tout cela ne l'étonne point, & ne lui fait pas de peur. *Il eſt même* comme aſſuré *que le Jourdain*, qui eſt le fleuve de paix, *coulera dans ſa gueule*, & lui ſervira de boiſſon.

C'eſt une choſe étrange, que tout ce qui eſt reçu en l'ame tant qu'elle ſubſiſte en Adam & dans ſa propriété, ſoit d'abord dévoré & englouti par cet amour-propre.

v. 19. *Mais* Dieu *le prendra par ſes yeux*, *& on lui percera les narines avec des pieux.*

Dieu *le prendra* cependant par ſes propres connoiſſances, & *ſes lumieres* lui ſerviront de piege. Il ſera *attaché à la terre* par ſes propres *ſentimens*, & celui qui croit s'élever, ſe verra tout-à-coup attaché au fond de la terre, éprouvant mille foibleſſes. C'eſt de cette ſorte que Dieu détruit l'amour-propre, & lui ſeul le peut faire; cependant cette opération eſt douloureuſe, & l'ame qui la ſouffre regarde comme un mal ce qui eſt pour elle le plus grand de tous les biens.

v. 20. *Pourrez-vous enlever Leviathan avec l'hameçon, & lui lier la langue avec une corde?*

v. 21. *Lui mettrez-vous un cercle au nez, & lui percerez-vous la mâchoire avec un anneau?*

v. 22. *Multipliera-t-il vers vous ſes prieres, ou vous dira-t-il des douces paroles?*

v. 23. *Fera-t-il alliance avec vous, & le prendrez-vous pour vous ſervir éternellement?*

Dieu fait voir à Job par ce paſſage l'inutilité de nos efforts & de nos ſoins pour nous délivrer de nos ennemis. Les plus à craindre ſont, comme je l'ai dit: l'amour-propre & la propriété: mais s'ils ſont dangereux, ils ſont auſſi inſurmontables par nos propres forces: ce qui nous prouve la néceſſité qu'il y a de nous abandonner à Dieu, & de n'attendre rien de nous-mêmes. C'eſt dans la confiance de ſa bonté & dans la défiance de nous-

nous-mêmes que nous trouvons les armes propres à les détruire. La propriété ſe nourrit de tout, il n'y a que Dieu qui puiſſe *fermer ſa mâchoire*, & l'empêcher de ſe nourrir de toutes nos actions. Le Démon ſeroit peu redoutable s'il n'étoit ſecondé par l'amour-propre: retranchez l'amour-propre, vous lui ôtez tous moyens de nuire.

Cependant une perſonne ignorante croit qu'il n'y va de rien moins que de ſa perte ſi l'on ôte à cet amour-propre ſa nourriture: & parce que Dieu ſe ſert ſouvent du Démon & de la révolte de la chair contre l'eſprit pour dompter ce même amour-propre, l'on *prie* Dieu de toutes ſes forces avec des paroles pleines de *douceur* & d'onction qu'il agiſſe autrement: mais Dieu n'écoute point *ces prieres*-là. Il ſeroit cruel à l'amour pur s'il avoit pitié de l'amour-propre: & ſi l'ame obtenoit le ſalut qu'elle demande, elle périroit par là.

Pourrez-vous, dit encore Dieu à Job, *faire alliance avec* cet amour-propre, enſorte *qu'il vous* ſoit ſoumis & vous *ſerve* comme il auroit fait ſans le péché? C'eſt une choſe impoſſible: lorſque vous le croirez ſoumis, c'eſt alors que tout d'un coup il s'élevera avec plus de force. Il n'y a donc que Dieu qui le puiſſe détruire.

v. 24. *Le tromperez-vous comme un oiſeau, ou le lierez-vous comme vos eſclaves?*

v. 25. *Ferez-vous que vos amis le coupent par pièces, & que les marchands le diviſent par morceaux?*

v. 26. *Remplirez-vous de ſa peau les filets des pêcheurs, & de ſa tête le réſervoir des poiſſons?*

v. 27. *Mettrez-vous la main ſur lui? ſouvenez-vous de la guerre, & ne parlez plus.*

v. 28. *Son espérance le trompera enfin ; & il sera précipité à la vue de tout le monde.*

Pourrez-vous le tromper & le prendre dans vos filets *comme l'oiseau*, lui qui est plus fort que vous ? ou le lierez-vous & pourrez-vous l'enchainer en quelque coin pour vous servir selon votre besoin comme l'on se sert d'un *esclave?* Car c'étoit de cette sorte qu'il étoit assujetti à l'homme avant son péché.

Quelque secours que vous puissiez emprunter de *vos amis* spirituels, *pourrez-vous le retrancher*, comme s'imaginent de le faire ceux qui disent, qu'il ne faut pas s'abandonner à Dieu que l'on n'ait retranché l'amour-propre ? Dieu demande à ceux là en la personne de Job s'ils pourront jamais en venir à bout ? C'est un hidre qui se fortifie toujours : lorsqu'on lui coupe une tête il en revient de nouvelles. Mais *qui pourra remplir le reservoir de* son effroyable *tête*, laquelle comme un ventre affreux renferme elle-même tous les larcins qu'il fait ? C'est là que favorisant la propre justice, il retient toutes les vertus, les rendant propriétaires, & leur communiquant sa malignité, les empêchant de se laisser perdre en Dieu, comme le Leviathan empêche les poissons de nager dans la mer. C'est là où il renferme toutes ses reserves, les graces, les dons, les forces, les victoires &c. Que si vous dites en vous-même : Je pourrai encore l'enchainer & le dompter par mes forces ; *qu'il vous souvienne du combat* que vous avez eu avec lui & de ce qui vous est arrivé pour avoir cru le pouvoir terrasser ; & que ce souvenir vous tienne dans le silence.

Il est ajouté, que *l'espérance* de celui qui s'appuie sur ses forces, *le trompera*, & qu'il sera *renversé en présence de tous* ceux qu'il croioit pouvoir détruire.

CHAPITRE XLI.

v. 1. *Je ne l'inciterai point par un effet de cruauté. Car qui peut me résister.*

v. 2. *Qui m'a donné le premier, afin que je lui rende ce qui lui est dû ? Tout ce qui est sous le Ciel est à moi.*

DIEU nous fait voir par ce passage que ce n'est point *par un effet de cruauté* qu'*il pousse* notre ennemi contre nous, & qu'il l'anime pour nous combattre : c'est plutôt par un excès de miséricorde, sans quoi nous resterions toute notre vie propriétaires. Si je voulois, dit Dieu, user de la moindre cruauté, *qui me pourroit résister ?* Ceux qui, loin d'être pleins de reconnoissance de la grace que je leur fais, croient que je leur fais injustice de les traiter de la sorte, n'ont qu'à voir *ce que je leur dois*, *afin que je le leur rende* avant que d'en user comme il me plaira avec eux : S'ils *m'ont donné quelque chose*, ou s'ils ont quelque bien qui ne vienne pas de moi & qui ne soit pas *à moi*, je le leur restituerai. Ce passage est soutenu de celui de S. Paul : (a) *Qui est-ce qui lui a donné quelque chose le premier ?* Il est certain que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu : cependant, lorsque pour notre avantage il nous dépouille de ce qui est à lui, nous nous en plaignons comme s'il nous faisoit quelque tort.

v. 3. *Je ne l'épargnerai point : je n'aurai égard ni à la force de ses paroles, ni à ses prieres les plus touchantes.*

Je ne l'épargnerai point (l'amour-propre dans sa

(a) Rom. 11. v. 35.

deſtruction) par une pure miſéricorde, *quoiqu'il m'en prie avec* la derniere inſtance & avec *des paroles les plus touchantes* du monde, & qu'il y mêle l'intérêt de ma gloire. Je lui apprendrai en ne l'exauçant pas, qu'il ne peut être délivré que par ma puiſſance, qui n'eſt mûe que de ma volonté.

v. 4. *Qui ouvrira le devant de ſon vêtement, & qui entrera dans le milieu de ſa gueule?*

v. 5. *Qui ouvrira les portes de ſon viſage? La terreur habite autour de ſes dents.*

v. 6. *Son corps eſt ſemblable à des boucliers d'airein fondu, & couvert d'écailles qui ſe ſerrent, & qui ſe preſſent.*

Qui pourra ſeulement *ouvrir le devant de ſon vêtement*, pour découvrir ſa malignité ? Car il ſe revêt de ce qui eſt bon. *Qui entrera au milieu de ſa gueule*, pour voir dans le plus profond de lui-même ce qui s'y paſſe & qui le fait agir, de quoi il eſt composé & ce qu'il renferme ? *Qui ouvrira les portes de ſon viſage*, ſondant ce qu'il y a de propriétaire en ſes actions les plus expoſées & les plus éclatantes? *Car la terreur habite autour de ſes dents*; c'eſt à dire, qu'il tient l'ame dans une agitation continuelle par l'appréhenſion de faire quelque choſe qui le puiſſe faire découvrir : & comme la gloire lui ſert de pâture, tout ce qui ne l'accommode pas le choque, & met l'ame dans des tranſes inutiles. Celui qui ſert à l'amour propre n'a jamais de paix ; mais celui qui ſert à notre Seigneur poſſéde un royaume de tranquillité.

Son corps eſt d'une ſi grande force, qu'il eſt *comme des boucliers d'airain fondu*, qui peuvent réſiſter à toutes les attaques : il n'y a rien qui le puiſſe ni atteindre ni pénétrer.

v. 10. *Il ſort de ſa bouche des lampes qui reſſemblent à des torches ardentes.*

Comme nous avons deux ennemis très-redoutables, Dieu ſe ſert de l'un pour détruire l'autre. L'amour-propre eſt infiniment plus à craindre que tout l'enfer, car ſans lui, l'enfer ne nous pourroit nuire. Il eſt preſque toujours caché ſous l'éclat d'une piété apparente & ſenſible : Toutes les paroles *de ſa bouche* ne ſont que *lumiere* & chaleur, il ſemble qu'elles doivent cauſer des incendies : cependant ce ne ſont que des feux de paille, qui ſont preſque auſſitôt éteints qu'ils ſont allumés ; ils ont beaucoup d'éclat ſans effet : c'eſt pour cela que Dieu incite le démon contre nous, & c'eſt par les tourmens qu'il nous fait qu'il bannit peu-à-peu de chez nous l'amour-propre, qui ſe cache cependant du mieux qu'il peut. Mais quelque ſoin qu'il prenne de le faire, il ne ſe cachera jamais à cet œil toujours veillant de la juſtice de Dieu.

v. 11. *Il ſort de ſes narines une fumée ſemblable à celle d'une chaudiere bouillante ſur un braſier.*

Si ſon feu paroît ſi fort, ſi ſes paroles ſi ardentes, il ne *fume* pas moins fortement : il envoye des vapeurs ſi étranges que rien plus : ce ſont des bouffiſſures de l'orgueil, qui bouillonne *comme une chaudiere*, & qui envoye *une fumée* qui offuſque tout.

v. 12. *Son haleine allume des charbons ; & la flamme ſort de ſa gueule.*

v. 13. *La force eſt dans ſon cou, mais la diſette marche devant ſa face.*

Ces ardeurs ſe produiſent avec tant de force &

d'éclat qu'elles ne se laissent ignorer de personne : le soin immodéré de l'amour-propre pour se travestir en pur amour, lui réussit souvent si bien, qu'il contrefait parfaitement l'amour divin. *Sa force* paroît si grande, que rien ne sauroit le terrasser : il surmonte tout ; & plus il remporte de victoires, plus il devient fort. Mais quoique tout cela soit de la sorte, il est stérile & infécond : *la disette marche devant lui* : il brûle tout, mais il ne donne point la vie, ni ne produit rien. Et c'est en cela qu'il est différent de l'amour de Dieu, qui est feu & fécondité : car tout ce qui se produit, se produit par la fécondité de l'Esprit divin : ainsi l'amour pur, quoique moins violent, est fécond, & n'est jamais un moment stérile ; au lieu que l'amour-propre ne produit que des étincelles violentes, & une stérilité très-grande.

v. 14. *Les membres de son corps sont liés les uns avec les autres ; les foudres tomberont sur lui, sans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre.*

L'amour-propre est tellement *réuni* en toutes ses parties, qu'il est indivisible ; à moins de l'ôter tout-à-fait, on ne peut le détruire. De plus, tous les hommes sont de concert pour empêcher qu'il ne soit détruit : sitôt que l'on parle de combattre sa domination, chacun s'y oppose avec une extrême chaleur ; parce qu'il est le partisan de la nature corrompue, quoiqu'il paroisse souvent son ennemi. Il ne s'étonne de rien ; & on *lanceroit* en vain *contre lui tous les foudres* de la pénitence. Tous les efforts de tous les hommes ensemble ne lui donnent point d'atteinte. Il n'y a que Dieu seul qui le puisse détruire : & c'est pour cela qu'il incite un ennemi puissant. C'est ce qui

doit consoler beaucoup les ames que Dieu exerce, de voir, qu'il n'en veut qu'à leur amour-propre ; & que si elles sont fidelles à se délaisser à Dieu, les coups ne porteront en aucun autre lieu.

v. 15. *Son cœur s'endurcira comme la pierre, & se resserrera comme l'enclume du forgeur.*

Il y a cette différence entre les effets que produit le pur amour & ceux de l'amour-propre : que le pur amour rend le cœur toujours plus souple : il le fond comme la cire, & le rend propre à toutes les impressions qu'il veut lui donner ; & en l'amolissant & le rendant ainsi souple à toutes les volontés de Dieu, il l'étend aussi & le dilate, comme une cire fondue s'étend en se fondant. Mais *le cœur* des personnes propriétaires, bien loin de devenir peu-à-peu maniable & de se dissoudre par l'amour-propre, (ainsi que cela se fait par l'amour divin, qui ôte à l'ame cette disposition ou qualité dure & épaisse qui empêche Dieu de lui donner telle figure qu'il lui plait ;) bien loin, dis-je, que le cœur reçoive de l'amour-propre d'être ainsi maniable, souple & pliable aux mouvemens de la grace, il en devient au contraire toujours plus *dur*, plus *resserré*, & plus opposé à Dieu ; ensorte que le feu sacré ne le peut plus ni dissoudre ni purifier.

Si le feu ne pouvoit dissoudre l'or, il n'en sépareroit jamais la terre ; aussi si notre cœur n'est fondu, la propriété n'en sera point ôtée. Mais ce feu de l'amour-propre bien loin de fondre, *endurcit*, & par conséquent enfonce les propriétés & les rend plus irrémédiables : aussi le cœur bien loin *de s'en élargir* & de s'en dilater, en devient toujours plus rétréci & plus *resserré*, comme

l'enclume qui loin de se raréfier en servant, devient toujours plus compacte & plus dure : tout le fer que l'on bat dessus jette bien des étincelles, mais qui ne peuvent jamais la fondre ni la dissoudre.

v. 16. *Les Anges craindront quand il sera ôté ; & dans leur frayeur ils seront purifiés.*

Les ames qui paroissent pures & *angeliques craindront* extrêmement *lorsqu'on* leur voudra *ôter* leur amour-propre & le lieu où il réside : elles se croiront perdues, & la *frayeur* qu'elles en auront leur servira de purgatoire. Mais qu'y a-t-il à *purifier* dans ces ames qui paroissent si pures ? C'est la propriété, avec laquelle, quoiqu'elles paroissent des Anges & à leurs yeux & aux yeux des autres, elles seront toujours fort impures quant au fond, qui ne peut être parfaitement purifié que par la destruction de la propriété. Mais *leur crainte* en la perdant, ou plutôt l'assurance de leur destruction, *les purifiera* ; parce que le feu purifiant est un feu rempli de *terreur*.

v. 17. *Quand le glaive le touchera, il ne s'arrêtera point : il ne cédera ni à la lance, ni à la cuirasse.*

v. 18. *Car il méprisera le fer comme de la paille, & l'airain comme un bois pourri.*

v. 19. *L'archer ne le mettra point en fuite ; les pierres de la fronde sont pour lui de la paille séche.*

Par ces différentes expressions, Dieu fait voir qu'il n'y a aucun moyen humain qui puisse détruire l'amour propre & la propriété. Il *ne craint ni le glaive* du retranchement, qui ne peut faire d'impression sur lui ; *ni la lance* des afflictions de

l'esprit, non plus que celle des croix extérieures, ni toutes les pénitences & les macérations, les jeûnes, les disciplines ; tout cela ne le peut point arracher ni détruire. *Il regarde le fer comme de la paille*, qu'il dévore & consume en moins de rien : tout cela lui sert de pâture : tout ce qui s'efforce de l'attaquer lui paroit *comme du bois pourri* : tout ce qui frappe, détruit ou soutient, est estimé de lui comme rien : il surmonte tout, & rien ne lui résiste.

v. 20. *Les coups de marteau dont on le frappe, lui paroissent comme ceux d'une paille légere.*

Sa force est si grande, que les croix extérieures ne lui sont presque pas sensibles ; & sa patience dans les contradictions lui sert même de nourriture.

v. 21. *Les rayons du Soleil seront sous lui ; il marchera sur l'or comme sur la boue.*

L'amour-propre méprise même les *lumieres*, se tenant au-dessus : il les rejette, & s'estime plus pour les avoir rejettées que s'il les avoit embrassées : on a vu des philosophes mêmes mépriser leurs sciences. Il estime *l'or comme la boue.* Combien fait-il de libéralités ? Il fait mépriser les richesses, & les fait fouler aux pieds. Diogenes ne le faisoit-il pas par une vanité qui parut même insupportable à un autre philosophe, qui ne pût s'empêcher de lui dire, qu'il fouloit aux pieds la vanité par une plus grande vanité ?

v. 22. *Il fera bouillir le fond de la mer comme une chaudiere.*

v. 23. *La lumiere brillera sur ses traces : il ne regardera l'abîme que comme une tête chenue.*

v. 24. *Il n'y a point de puiſſance ſur la terre qui lui puiſſe être comparée ; il eſt fait pour ne craindre perſonne.*
v. 25. *Il ne voit que les choſes hautes : c'eſt lui qui eſt le Roi de tous les enfans d'orgueil.*

L'amour-propre *fait bouillir le fond de la mer* en deux manieres : l'une, par l'ardeur dévorante qu'il met dans toute l'ame, par une certaine ſenſibilité qui paroît un amour ardent ; l'autre par un certain trouble ſecret qu'il met dans le fond, quoique la ſuperficie paroiſſe toute calme. Cela ſe fait encore lorſqu'on le détruit, auſſi-bien que lorſqu'il ſubſiſte : mais il y a cette différence, que lorſqu'il ſubſiſte, le calme paroît fort au dehors ; mais cependant *le fond* eſt *agité* de peines & de troubles, & n'eſt jamais ſtable, tranquille ni permanent : mais lorſqu'il ſe détruit, quoique le deſſus *de la mer* paroiſſe *agité* de flots, *le fond* eſt fort tranquille, ferme & ſtable. Quand la mer eſt ſi calme au-deſſus, la tempête eſt proche, parce que le fond eſt agité ; mais lorſque la ſuperficie eſt agitée, c'eſt alors que le fond eſt plus calme.

Le ſentier brille après lui. L'amour-propre laiſſe par-tout des veſtiges & des marques de ſa ſainteté ; mais pour l'*abîme* impénétrable de la perte en Dieu, il n'en fera point de compte, & ne *la regardera que comme la tête chenue* d'un homme vieux qui n'attend plus que la mort, & qui n'eſt utile à rien ; ou comme une choſe qu'il croit avoir paſſée, & dont il ſe croit entierement exempt.

Il n'y a puiſſance ſur la terre qui ſoit égale à la ſienne : il fait tout ce qu'il veut, & il ſemble avoir plus de pouvoir ſur les hommes que Dieu même n'en a, leur faiſant mieux faire ſes volontés qu'ils ne font celle de Dieu. *Il eſt fait pour ne rien craindre*, & il ſe fait craindre de tout le monde.

Il ne voit que les choſes hautes, ſe portant avec ambition aux plus relevées, & à tout ce qui eſt grand & pour l'eſprit & pour le dehors : c'eſt à quoi il s'attache : il ſe loge même dans l'humilité extérieure, & c'eſt là ſon fort : enfin *c'eſt le Roi de l'orgueil*, étant plus hautain que lui ; & l'orgueil eſt employé à le ſervir.

CHAPITRE XLII.

v. 1. *Alors Job répondit au Seigneur, & dit :*
v. 2. *Je ſais que vous pouvez toutes choſes.*
v. 5. *Mon oreille auparavant vous avoit entendu, mais maintenant je vous vois, de mes propres yeux.*
v. 6. *C'eſt pourquoi je m'accuſe moi-même, & je fais pénitence dans la pouſſiere & dans la cendre.*

ALORS *Job répondit à ſon Dieu* dans la confuſion où il étoit par la connoiſſance que ſa bonté lui donnoit de ſon amour-propre : *Je ſais*, ô Dieu, *que vous pouvez toutes choſes*, & que quoique l'amour-propre ſoit ſi puiſſant, & qu'il ait tant de forces, vous pouvez cependant le détruire en un moment. Je vois qu'il s'eſt fourré en tout ce que j'ai fait, en toutes mes actions, que je conſidérois & eſtimois comme quelque choſe de grand : je vois que ce que je croyois contribuer à ſa deſtruction, étoit ce qui le nourriſſoit : & au contraire, lorſque je croyois qu'il étoit le plus fort, c'eſt alors que vous l'affoibliſſiez. *J'avois ouï cela autrefois de mon oreille*, lorſqu'il avoit plu à votre bonté de m'en inſtruire, & je connoiſſois

alors que vous étiez seul puissant & fort; que jaloux de toute autre force que de la vôtre, vous renversiez ceux qui se soutenoient devant vous: mais *à présent je le vois* clairement par la lumiere de l'expérience, qui est infiniment plus fidelle que toutes les autres.

Je vous vois donc, ô Amour, le seul fort & puissant : c'est pourquoi *je me reprends moi-même* de ma folie, qui me faisoit croire que je vous trouverois, où pourtant vous n'étiez pas, & qui me faisoit fuir cela même où je vous ai trouvé. L'amour-propre s'étoit travesti : il avoit tout gâté & tout infecté; & j'étois si aveugle, que je ne regardois pour bon que ce qu'il avoit fait, & que je croyois mal ce que vous faisiez pour le détruire. Mais à présent, *je fais bien pénitence* de cela, puisque je suis réduit *dans la poussiere & dans la cendre* du dernier anéantissement. O l'admirable pénitence, que de n'être & ne subsister plus, & d'être dans la cendre du néant ! Cette pénitence que l'on faisoit autrefois, de se couvrir de cendres, n'étoit que la figure de l'anéantissement, qui est la pénitence parfaite, après laquelle le péché est entierement effacé, & Dieu ne peut rien refuser à ces sortes de pénitens.

v. 7. *Le Seigneur ayant parlé à Job de cette sorte, dit à Eliphas : Ma fureur s'est allumée contre vous & contre vos deux amis ; parce que vous n'avez point parlé devant moi avec droiture, comme mon serviteur Job :*

v. 8. *Allez donc à mon serviteur Job, — & il priera pour vous ; je le regarderai & l'écouterai favorablement, afin que cette folie ne vous soit point imputée ; parce que vous n'avez point parlé dans la droiture comme mon serviteur Job.*

Si Dieu ne *parloit* pas lui-même, on ne le pourroit croire. Il sembleroit qu'Eliphas & ses amis n'ayent parlé que pour soutenir l'intérêt de Dieu; & que Job au contraire, n'ait parlé que pour se plaindre de Dieu, & pour se justifier soi-même : cependant Dieu dit, que *sa fureur est allumée contre Eliphas & contre ses deux amis ;* & il veut que *Job prie pour eux.* Mais comment l'entendez-vous, ô mon Dieu ! Expliquez-vous-en vous-même. C'est qu'*ils n'ont pas parlé droit.* O Dieu ! c'est que vous ne vous attachez pas au son des paroles; mais au sens, à la sincérité & à la *droiture* de celui qui les prononce : des injures dites & faites avec un esprit droit, qui n'a point d'autre intention que de plaire à Dieu, feroient mieux reçues de lui, que les paroles les plus belles & les plus passionnées qui auroient quelque vue recourbée. Ces amis de Job, en défendant en apparence la cause de Dieu, n'avoient en vue que de se déclarer innocens par les mêmes choses par lesquelles ils déclaroient Job coupable. Si les richesses étoient la marque de l'innocence, & la pauvreté la marque du crime, en condamnant le pauvre Job d'être criminel, ils se déclaroient innocents, se voyant & se confessant riches. Dieu cependant, qui paroissoit n'avoir de fureur que contre Job, & ne reprendre que lui, ne cesse pas plutôt de le reprendre, qu'il devient son panégyriste, & qu'il accorde aux autres le pardon en sa faveur; tant il est vrai qu'une ame anéantie est plus puissante auprès de Dieu, que toute la sainteté des Saints s'ils n'étoient pas anéantis.

v. 10. *Le Seigneur aussi se laissa fléchir à la pénitence de Job, lorsqu'il prioit pour ses amis, & il lui rendit au double tout ce qu'il possédoit auparavant.*

v. 12. *Le Seigneur le bénit dans ſon dernier état encore plus que dans ſon premier état.*

v. 13. *Il eut auſſi ſept fils & trois filles.*

v. 15. *Il ne ſe trouva point dans tout le reſte du monde de femmes auſſi belles que ces filles de Job.*

v. 16. *Job vécut après ces afflictions cent quarante ans, & il vit ſes fils, & les enfans de ſes fils, juſqu'à la quatrieme génération.*

Dieu *fut fléchi à la priere* que Job fit pour ſes amis, & Job leur obtint les graces que Dieu auroit bien juſtement refuſées à leurs démérites.

Mais la bonté de Dieu ne ſe termine pas là : car *il rend à Job tout ce qu'il lui avoit* ôté ; & il le lui rend *au double.* C'eſt une choſe véritable, que Dieu ne dépouille pas une ame pour la laiſſer nue, mais pour lui ôter ſeulement la propriété qui étoit mêlée dans les choſes dont Dieu la dépouille ; après quoi, il lui rend au double les dons, les graces & les vertus qu'il lui avoit ôtées en apparence : car en ſe donnant lui-même, ſans donner aucun don, il donne tous les dons ; & celui qui le poſſéde, poſſéde avec lui tous les tréſors.

C'eſt ce qui fait que je ne comprends pas ce que veulent dire certaines perſonnes, d'ailleurs fort éclairées, qui aſſurent, que les choſes dont on a été dépouillé ne ſont point rendues. Elles ſont aſſurément rendues, & l'ame a facilité pour tout ; & tant qu'elle répugne ou qu'elle eſt en impuiſſance, elle n'eſt pas en pleine réſurrection. Car, au reſte, on eſt longtems reſſuſcité avant que de pouvoir agir & marcher en homme reſſuſcité. Toute la différence qu'il y a eſt, que la perſonne reſſuſcitée, à qui toutes choſes ſont rendues, ne les fait plus par beſoin de les faire, comme autrefois ; car le reſſuſcité n'a plus

beſoin des mêmes moyens pour entretenir ſa vie ; mais il peut uſer de ces mêmes moyens ſans répugnance, toute la facilité lui en étant rendue dans la fin, non plus par néceſſité, mais par pouvoir de tout faire : comme Jéſus-Chriſt, après ſa réſurrection mangeoit non par beſoin, mais pour confirmer ſa véritable réſurrection, qui le laiſſoit en pleine liberté pour tout faire.

Job *eut* auſſi *ſept fils & trois filles*, qui eſt l'uſage de toutes les vertus qui ſembloient avoir été ôtées. *Les trois filles* ſont les trois puiſſances de l'ame, qui ſont reſtituées avec une ſi grande pureté, que cela n'eſt pas concevable : cependant cette reſtitution n'eſt plus un uſage propre que l'ame en puiſſe faire envers Dieu, en qui tout ſe trouve abſorbé, perdu & réuni dans une unité très-parfaite ; mais l'uſage en eſt rendu pour les choſes extérieures, & cela d'une maniere ſi *belle*, que l'on en ſeroit ſurpris ; & *rien en toute la terre n'égale la beauté* de cet ordre admirable des puiſſances. Par exemple, l'entendement peut s'appliquer à toutes les affaires extérieures avec une facilité très-grande & une très-grande netteté, l'eſprit n'étant plus troublé ni embarraſſé : la mémoire lui eſt rendue pour les ſouvenirs néceſſaires, & dans les tems qu'il faut, n'étant plus embarraſſée de ſouvenirs inutiles & ſuperflus, ne repréſentant les choſes que dans leur tems, ſans en être occupée ni devant, ni après : la volonté eſt rendue ferme & intrépide pour vouloir ce que Dieu fait vouloir dans les occaſions, rejettant tout le reſte : elle accomplit ce qui eſt volonté de Dieu avec beaucoup de fermeté ; & cette ame n'a nulle volonté propre & particuliere, n'ayant que celle que Dieu veut qu'elle ait. Il n'y a rien de ſi beau que cet ordre des

puissances; & cela ne se trouvera point dans tous les autres états.

Job, après tous ces états d'afflictions, *vécut encore beaucoup* dans une vie toute divine, Dieu lui donnant une vie autant longue & abondante, comme sa mort avoit été rude & amére, & sa boue terrible. Dieu lui donna une *grande postérité* : les ames que Dieu pousse si fort & si vite, il ne les pousse de la sorte que pour les employer à aider & à servir les autres, & que pour leur donner un grand nombre *d'enfans*. Cette race bénite se multiplie en moins de rien : Dieu gagne les ames par ces ames, & celles qu'elles ont gagnées en gagnant aussi une infinité d'autres à Dieu, & cela se va beaucoup multipliant; ensorte qu'une seule ame peut contribuer à la perfection d'un fort grand nombre d'autres.

Fin du livre de JOB.



TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

DU TOME VII.

A

B.

C.

D.

E.

F.

G

H.

I.

L.

M.

N.

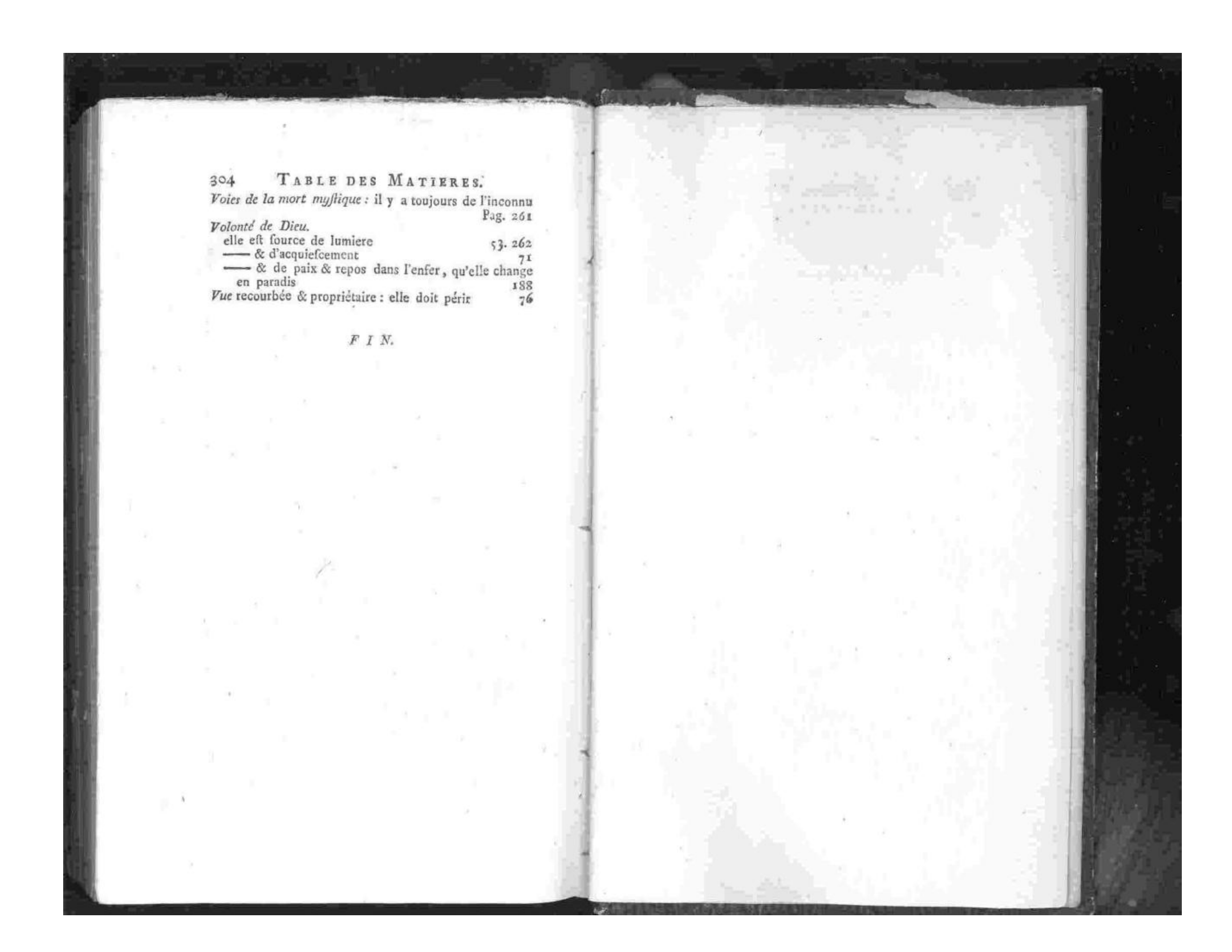
O.

P.

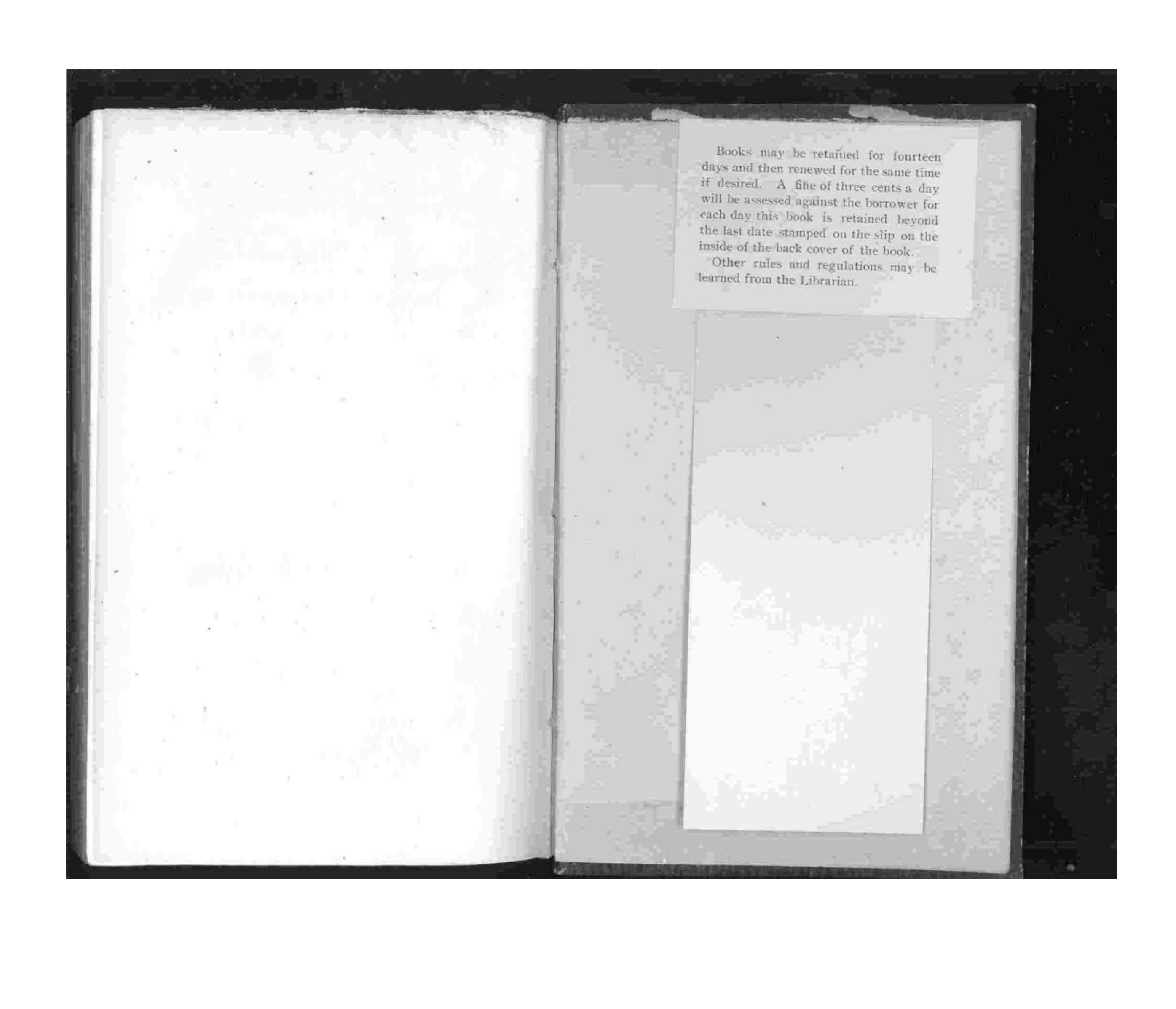
S.

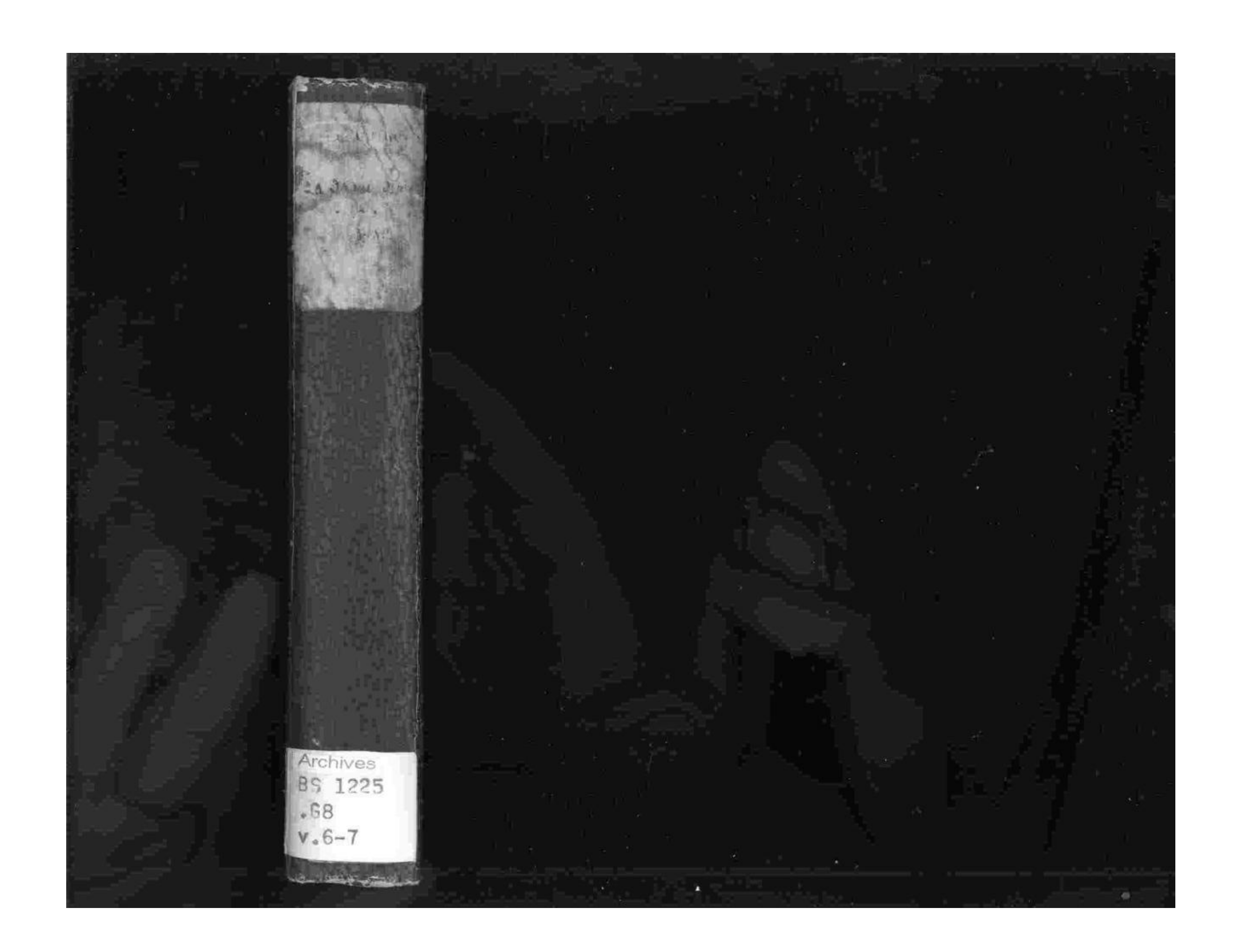
T.

V.

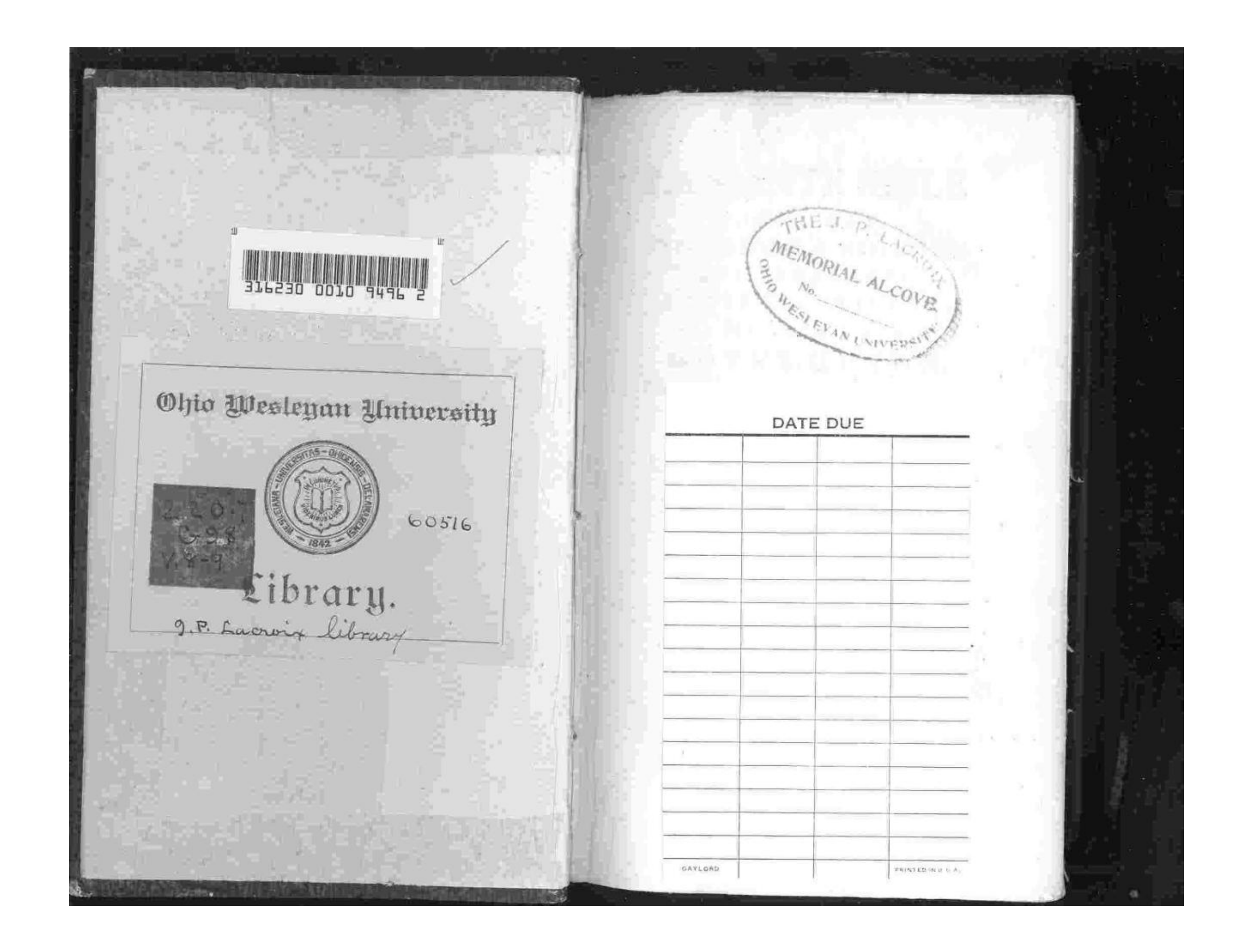


F I N.


Books may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day this book is retained beyond the last date stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.
Other rules and regulations may be learned from the Librarian.




Archives
BS 1225
.G8
v.8-9



316230 0010 9496 2
Ohio Wesleyan University
Library.
J.P. Lacroix library
60516
THE J. P. LACROIX MEMORIAL ALCOVE
OHIO WESLEYAN UNIVERSITY
DATE DUE
GAYLORD
PRINTED IN U.S.A.



LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME VIII.

CONTENANT

LA PREMIERE PARTIE DES

PSAUMES DE DAVID,

Depuis le I. au LXXV.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LES PSAUMES DE DAVID,

(Selon la Vulgate)

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

ARGUMENT.

Le Livre des Pſaumes n'a rien de ſuivi : Ce ſont des Verſets entrecoupés de douleur & de joie ; des expreſſions de l'état où l'on ſe trouve, faites à pluſieurs repriſes ; ce ſont des exclamations d'amour, des prieres, des actions de graces, des tranſports d'un eſprit prophétique ; deſorte que n'y ayant rien de ſuite, l'on ne peut que ſuivre l'Eſprit Saint qui a donné ces mouvemens à David, & les exprimer dans l'ordre confus qu'ils ſont écrits. On remarquera aiſément par tous les états qui y ſont dépeints la diſpoſition où étoit le Roi-Prophête lorſqu'il les écrivoit ; car il n'y a rien de rangé, & l'on a mis des états plus avancés devant ceux qui le ſont moins ; ce que le lecteur éclairé comprendra facilement.

PSAUME I.

V. 1. *Heureux eſt l'homme qui ne s'eſt point laiſſé aller au conſeil des méchans, qui ne s'eſt point arrêté dans*

la voie des pécheurs, & ne s'est point assis dans la chaire infectée de peste :

v. 2. *Mais qui met toute son affection dans la loi du Seigneur, & qui la médite jour & nuit.*

DAVID commence le livre de ses Pseaumes par la véritable conversion; parce que c'est par là que l'on doit commencer. S'il n'y a pas de véritable conversion, il n'y aura jamais un intérieur véritable : plus la conversion est entiere, plus l'état qui la doit suivre est parfait. La conversion n'est autre chose que quitter les engagemens du péché pour suivre la voie de la justice : & comme tout le Livre des Pseaumes n'est qu'une expression de l'état intérieur joint à des saillies d'amour, David le commence par l'entrée au salut; *Heureux*, dit-il, *l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des méchans*, qui veulent ou le faire tomber dans le mal s'il est innocent, ou l'empêcher d'embrasser la pénitence, s'il a été coupable, ou le faire rentrer dans le crime s'il est assez heureux que de l'avoir quitté. Heureux donc celui qui ne suit point ces méchans conseils, & *qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs*; mais qui entre dans le chemin qui conduit à la vie. Il n'y a que deux sentiers; l'un conduit à la vie, & l'autre mene à la mort : on ne quitte pas plutôt le chemin de la mort, que l'on entre dans celui de la vie. David ne dit point ici; heureux ceux qui ne sont point entrés dans la voie des pécheurs : mais, heureux ceux qui ne s'y sont point arrêtés; parce que l'homme qui commence à se donner à Dieu, fait souvent de fausses démarches avant que d'être affermi dans la voie : mais ne s'arrêtant pas à cette voie, que sa foiblesse y a fait suivre, cet égarement passager sert à son humiliation, & le

porte d'autant plus à se confier à Dieu qu'il a plus de sujet de se défier de soi-même. David estime encore celui-là heureux, lequel *ne s'est point assis dans la chaire de contagion*. Qu'entend-il par là, si ce n'est un certain repos que les pécheurs trouvent dans leurs péchés ? Cet état est le plus dangereux; parce que ceux qui se reposent dans le péché & dans la malice, sont bien prêts d'être consommés dans cette même malice ; comme ceux qui savent se reposer dans leur anéantissement & dans leur humiliation, sont bien proches de la consommation en Dieu.

Heureux donc celui qui ne prend point son repos dans le péché; *mais qui met toute son affection dans la loi du Seigneur*, qui fait tout son plaisir de la suivre, & qui craint plus que la mort de s'en écarter. Mettre son affection dans la loi du Seigneur, c'est faire son plaisir du contentement de Dieu; n'avoir point de volonté que celle de Dieu, c'est mettre sa volonté dans la loi de Dieu.

La *méditer le jour & la nuit*, c'est s'occuper continuellement de la volonté de Dieu afin de l'accomplir : voilà quel doit être l'effort de celui qui veut se donner à Dieu sans réserve, & dont la conversion est autant sincere, qu'elle doit être durable.

v. 3. *Il sera semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui porte son fruit en son tems.*

Cette expression est très-belle : car il est certain que la personne dont la conversion est parfaite & le retour véritable & sincere, *est*, par ce retour à Dieu, *comme un arbre planté sur le courant des eaux*; parce qu'elle est disposée de maniere, que les eaux de la grace coulent incessamment sur elle pour la purifier & la rendre féconde;

mais cette fécondité ne paroît pas d'abord, & *ses fruits* ne se découvrent que *dans le tems* marqué. Ce qui nous fait voir, que l'ame ne doit pas, sitôt qu'elle est arrosée des eaux de la grace dans son intérieur, s'appliquer au dehors; mais qu'elle doit attendre le tems marqué pour cela : il faut avant que cet arbre planté puisse apporter du fruit, qu'il prenne racine & croisse par le secours des eaux qui l'arrosent.

v. 3. *Sa feuille ne tombera point; & tout ce qu'il fera, réussira heureusement.*

Quoique cet arbre ne porte du fruit que dans le tems marqué, il n'est pas pour cela inutile. L'Ecriture assure que dès qu'il est planté auprès du courant des eaux, c'est-à-dire, que sitôt que l'ame est exposée devant Dieu pour recevoir les influences continuelles de ses graces, il la protege de telle sorte, que ses moindres actions sont rendues bonnes & méritoires par l'abondance des graces qui lui sont communiquées : ce qui est très-bien désigné par *les feuilles* de cet arbre, *qui ne tomberont pas.* L'Ecriture ajoute, que *tout ce qu'elle fait, réussira heureusement.* Que fait cet arbre, si ce n'est d'être seulement planté & exposé au courant des eaux? Que fait l'ame dans ce tems, si ce n'est d'être exposée devant Dieu pour y recevoir les influences de sa grace? Cependant cette action si simple, qui ne peut qu'à peine en porter le nom, réussira heureusement dans la suite, lorsqu'il plaira à Dieu d'en faire paroître les fruits au dehors.

v. 4. *Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi : mais ils seront semblables à la poussiere que le vent emporte de dessus la terre.*

v. 5. *Aussi les impies ne se releveront point au jugement, & les pécheurs n'auront point de place dans l'assemblée des justes :*

v. 6. *Parce que le Seigneur connoît la voie des justes; mais la voie des impies périra.*

J'ai rapporté exprès la fin de ce Pseaume pour faire voir la différence de ceux qui se convertissent à Dieu d'avec les pécheurs. Les premiers paroissent peu de chose dans leur commencement, & ne se distinguent presque pas des impies; mais dans la suite, s'étant éloignés de la voie des pécheurs pour embrasser la voie de Dieu, leur fin est entierement différente. Les uns marchent dans la voie de la vérité, & rencontrent la vie : les autres marchent dans la voie de l'erreur, & ne rencontrent que la mort. Souvent les injustes paroissent justes : mais comme leur justice n'est qu'une vapeur, *le vent* de la premiere contradiction *la dissipe*, comme le vent dissipe *la poussiere.*

PSAUME II.

v. 1. *Pourquoi les nations se sont-elles assemblées en tumulte, & pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets?*

v. 2. *Les Rois de la terre ont conspiré, & les Princes se sont joints ensemble contre le Seigneur & contre son Christ.*

Il semble que toutes *les nations* & tous *les peuples* de la terre, qui ne devroient être unis que pour rendre à Dieu la gloire qu'il mérite, ne *s'assemblent* au contraire que pour le déshonorer. Les mondains & les pécheurs *conspirent ensemble contre lui & contre son Christ*; renversent les maximes de Jésus-Christ, tournent son Evangile en

ridicule; ou tout au moins le regardant comme une fable, les bienfaits & les souffrances du Sauveur passent dans leur esprit pour des choses ou inventées, ou dignes de mépris. *Ils s'assemblent en tumulte;* car le monde n'est plein que de troubles & d'agitations : ils tâchent dans ces mêmes assemblées d'élever les maximes pernicieuses du monde sur les maximes de Jésus-Christ. Ces sortes de personnes sont comme *les Rois de la terre*, puisque ce sont elles qui y dominent, & qui y sont le plus en crédit : leur injustice est couronnée, durant que Jésus-Christ & ceux de son parti sont dans l'opprobre & dans l'ignominie.

v. 3. *Rompons, disent-ils, leurs chaînes, & rejettons leur joug de nous.*

v. 4. *Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux.*

v. 5. *Alors il leur parlera dans sa colere, & il les troublera dans sa fureur.*

Tous les pécheurs & les injustes semblent être les maîtres de leurs destinées, & faire l'office de Dieu sur la terre : & comme par leur déreglement, qu'ils qualifient du nom de liberté; ils ont secoué le joug de toutes les créatures auxquelles les loix de la nature & de la grace les avoient soumises; ils croient de même pouvoir se retirer de la domination de Dieu : *Rompons, disent-ils, ses chaînes, & jettons loin de nous* son Evangile, qui est un *joug* rigoureux. Ils se tirent bien en quelque sorte de la domination de leur Seigneur par la révolte de leur volonté, qui ne lui étant plus assujettie avec agrément, ils perdent en croyant se mettre en liberté, la douceur du joug du Seigneur, & la légéreté de sa charge : mais s'attirant en même tems les liens d'un esclavage horrible, & le poids de la colere de Dieu, ils s'assujettissent au Démon ; & croyant s'affranchir de la loi de Dieu, ils cessent d'être les serviteurs de sa bonté pour devenir les esclaves de *sa colere* & les victimes de sa *fureur*. Aussi *Dieu se moque d'eux; il rit* des vains efforts qu'ils font pour se rendre libres, les faisant devenir plus esclaves. C'est alors qu'*il leur parle* une parole de *colere*, qu'il les foudroie par son tonnerre, & qu'il les précipite dans l'abîme.

v. 6. *Mais pour moi, il m'a établi Roi sur sa montagne sainte, où j'annonce & prêche sa loi.*

Il n'en est pas de même de moi, dit David, parlant non seulement comme figure de Jésus-Christ, mais au nom du vrai Chrétien : il n'en est pas de même de moi, qui ai désiré de toutes mes forces de m'assujettir à Dieu, d'obéir à ses loix, & de faire sa volonté. Plus je croyois me captiver pour son amour, plus j'éprouvois que d'esclave je devenois libre : plus je m'efforçois d'entrer dans la dépendance de ses loix, plus j'éprouvois que ces mêmes loix loin de me captiver, me procuroient une largeur, une étendue, un affranchissement qui me surprenoit, jusqu'à me faire arriver à un état si élevé, que non seulement *je regne* sur les choses extérieures & terrestres, sur moi-même & sur mes passions, desquelles la bonté de Dieu me rendoit maître à mesure que je me soumettois avec plus d'ardeur à son doux Empire ; mais de plus, je regne *sur sa montagne sainte*, c'est-à-dire, que je ne suis pas même assujetti par les choses saintes & spirituelles auxquelles je voulois me captiver pour l'amour de Dieu. Je les domine sans en être dominé, & quelque grand que soit un don créé, je le

vois moindre que moi. Il n'y a que Dieu seul qui soit au-dessus de moi. (a) *O Dieu, qui est l'homme, que vous l'honoriez de votre visite?* Et quel est le fils de l'homme, que vous l'éleviez à un état si sublime? Dans cet état de souveraineté vous lui avez donné le pouvoir *d'annoncer votre loi*, de la publier aux nations, & de faire connoître à tout le monde, que (b) *votre joug est doux, & que votre fardeau est léger.*

v. 7. *Le Seigneur m'a dit, Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui.*

v. 8. *Demandez-moi; & je vous donnerai toutes les nations pour votre héritage, & toute l'étendue de la terre pour la posséder.*

L'homme dont je viens de parler est non seulement fait Roi; mais de plus, il devient *le fils* de Dieu, ainsi que S. Paul le dit, (c) que ceux qui sont de cette sorte sont *appellés à la liberté des enfans de Dieu.* Il faut que je fasse remarquer ici, que la vraie liberté n'est point donnée en contrevenant à la loi, mais en observant la loi.

L'Ecriture parle ici non seulement de la génération éternelle du Verbe, où le Verbe est *engendré aujourd'hui*, étant toujours engendré quoiqu'il l'ait été de toute éternité; de sorte que comme ce jour éternel n'a point eu de commencement, aussi cette génération n'en a jamais eu; mais de plus, elle parle ici d'un état extrêmement subtil dont j'ai déja écrit autre part; état où Dieu *engendre* son Verbe dans les ames anéanties lorsqu'il les a mises dans le *jour* éternel de lui-même: & il engendre son Verbe en elles incessamment & sans interruption. Alors *il dit* à ce Fils engendré en cette ame, laquelle n'a plus

(a) Ps. 8. v. 5. (b) Matt. 11. v. 30. (c) Rom. 8. v. 14, 16, 21.

de propre vie, Jésus-Christ seul vivant en elle; *demandez-moi; & je vous donnerai.* C'est alors que cette ame peut tout demander & tout obtenir; car ce n'est plus elle qui demande, mais c'est le Fils qui demande pour elle: alors *toutes les nations lui sont données pour héritage*, Dieu donnant à celle-ci quantité d'ames de toutes sortes, tant de celles qui se convertissent, que de celles qui, après être converties, ont besoin d'entrer dans l'intérieur, où elle les fait aller plus avant: & c'est ce Fils qui fait toutes ces opérations dans les ames.

Jésus-Christ a encore *pour sa possession l'étendue de la terre*, n'y ayant pas un endroit en cette ame qui ne soit animé & vivifié de lui, étant autant l'ame de notre ame que notre ame est celle de notre corps. Ces personnes-là ne le connoissent pas, à moins qu'elles ne soyent fort avancées; parce que comme il n'y a rien de Jésus-Christ qui se puisse discerner ni entendre, concevoir ni voir, on ne croit pas avoir cette vie de Jésus-Christ: mais de même que nous ne sentons pas notre ame lorsqu'elle nous anime, & que nous ne la distinguons que par ses fonctions; aussi nous ne pouvons distinguer Jésus-Christ être notre vie. On sait que l'on a une ame, & que c'est par elle que l'on vit; & c'est tout, sans avoir nulle connoissance distincte de cette ame: de même on sait que Jésus-Christ vit; & c'est tout. C'est là le droit qu'il s'est acquis par sa rédemption, comme le Pere se l'est acquis par la création, & l'Esprit Saint par l'une & par l'autre, étant inspiré & en la création & en la rédemption comme souffle de vie: de sorte que cette vie divine est la vie de Dieu, des trois divines personnes, faisant chacune leurs fonctions, où toutes se réunissent dans le principe sans principe: c'est le droit que

Jésus-Christ s'est acquis sur les ames de les conduire, de les gouverner & de les animer.

v. 9. *Vous les conduirez avec une verge de fer, & vous les briserez ainsi qu'un vase d'argile.*

Ce verset s'expliquera & des pécheurs & des justes. Pour les pécheurs, il est certain que lorsqu'ils se croyent le plus indépendans, & avoir sécoué tout joug de servitude, c'est alors que Dieu les *conduit avec une verge de fer :* car comme ils n'ont pas voulu suivre la douce conduite de son amour & de sa volonté, autant agréable qu'elle est libre, ils seront assujettis à la loi de sa rigueur, loi nécessaire autant que l'autre étoit volontaire : & lorsqu'ils seront au plus fort de leur audace, qu'ils s'éléveront contre leur Souverain avec plus d'arrogance, ce sera alors qu'ils seront *brisés comme un vase de terre*, & qu'il ne restera que les marques de leur honte & de leur foiblesse.

Les justes seront *gouvernés avec la verge de fer.* Gouverner & animer sont deux choses différentes : Jésus-Christ gouverne sitôt que l'ame s'est abandonnée à la conduite de la divine sagesse ; il commande alors en souverain : mais il gouverne avec une verge de fer pour casser & détruire tout ce qu'il y a en nous de terrestre & d'Adam pécheur, comme un potier casse & *brise* un pot qui ne lui plait pas, afin d'en faire un autre.

v. 10. *Vous donc, ô Rois, devenez maintenant sages : instruisez-vous, vous qui jugez la terre.*

v. 11. *Servez le Seigneur avec crainte, & réjouissez-vous avec tremblement.*

v. 12. *Embrassez la pureté de sa doctrine, de peur qu'il ne s'irrite contre vous, & que vous ne périssiez hors de la droite voie ;*

v. 13. *Lorsque tout d'un coup sa colere s'allumera. Heureux sont ceux qui esperent en lui !*

Vous tous qui prétendez régner sur la terre, *devenez sages* & prenez des mesures plus justes pour venir à bout de vos desseins. Vous croyez régner par l'indépendance, & vous ne serez indépendans que par la dépendance & la soumission aux volontés de Dieu. Vous croyez-vous affranchir en contrevenant à la loi de Dieu ; & c'est par là que vous devenez plus esclaves. Vous espérez de devenir libres en sécouant son joug ; & c'est par cela même que vous devenez captifs ; non pas des captifs de son amour, mais des captifs de sa fureur. Qu'amassez-vous par votre conduite, si ce n'est un trésor d'ire & de colere ? *Servez* plutôt *le Seigneur avec crainte* : car si vous ne le craignez pas par amour, il se fera craindre par justice : *Réjouissez-vous* cependant, & que la crainte ne vous abatte pas ; mais réjouissez-vous *avec tremblement* : car en vous réjouissant de la conduite toute adorable de Dieu sur ceux qui se confient à lui, tremblez de ne pas assez vous y abandonner ; tremblez de votre foiblesse, qui est si extrême, que si vous cessiez pour un moment de vous soumettre à Dieu, & que vous vous retirassiez de sa dépendance, vous tomberiez dans les dernieres miseres. *Embrassez la pureté de sa doctrine* ; & ne vous arrêtez pas aux maximes corrompues du siecle ; *de peur qu'il ne s'irrite contre vous, & que vous ne périssiez de la droite voie*, la quittant pour embrasser (*a*) *une voie qui semble droite à l'homme, & qui cependant le conduit à la mort. O heureux* seront *ceux qui auront espéré* en sa bonté, & qui auront mis en lui toute leur confiance,

(*a*) Prov. 14. v. 12.